

Klapuchová, Petra

Approche épilinguistique des adolescents québécois sur la situation linguistique au Québec

Approche épilinguistique des adolescents québécois sur la situation linguistique au Québec Première édition Brno: Masaryk University Press, 2020

ISBN 978-80-210-9732-2; ISBN 978-80-210-9733-9 (online ; pdf)
ISSN 1211-3034 (print); ISSN 2787-9291 (online)

Stable URL (DOI): <https://doi.org/10.5817/CZ.MUNI.M210-9733-2020>

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/143534>

Access Date: 29. 11. 2024

Version: 20220902

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



#505

OPERA FACULTATIS PHILOSOPHICAE
UNIVERSITATIS MASARYKIANAE

SPISY FILOZOFICKÉ FAKULTY
MASARYKOVOY UNIVERZITY

MUNI
ARTS

lousse

deadline

skill

NOOB

Approche épilinguistique des adolescents québécois sur la situation linguistique au Québec

Petra Klapuchová

**MASARYK
UNIVERSITY
PRESS**

BRNO 2020

KATALOGIZACE V KNIZE – NÁRODNÍ KNIHOVNA ČR

Klapuchová, Petra, 1986-

Approche épilinguistique des adolescents québécois sur la situation linguistique au Québec / Petra Klapuchová. – Première édition. – Brno : Masaryk University Press, 2020. – 208 stran. – (Opera Facultatis philosophicae Universitatis Masarykianae = Spisy Filozofické fakulty Masarykovy univerzity, ISSN 1211-3034 ; 505)

Anglické resumé

Obsahuje bibliografii a bibliografické odkazy

ISBN 978-80-210-9732-2 (brožováno)

* 81'27/'28 * 81'272 * 811.133.1 * 81'373.45(=111) * 316.346.32-053.6 * 801.73 * 81'27 * (714) * (048.8)

- jazyková situace – Kanada – 21. století
- jazyková politika – Kanada – 21. století
- francouzština – Kanada – 21. století
- jazykové vlivy (anglické) – Kanada – 21. století
- mládež – Kanada – 21. století
- diskurzivní analýza
- sociolingvistika – Kanada – 21. století
- Québec (provincie)
- monografie

81 - Lingvistika. Jazyky [11]

Rapporteurs: Jean Quirion (Université d'Ottawa)

doc. PhDr. Katarína Chovancová, PhD. (Univerzita Mateja Bela
v Banskej Bystrici)

© 2020 Masarykova univerzita, Petra Klapuchová

ISBN 978-80-210-9732-2

ISBN 978-80-210-9733-9 (online ; pdf)

ISSN 1211-3034

<https://doi.org/10.5817/CZ.MUNI.M210-9733-2020>

Table des matières

Introduction	9
1 Parcours historique de l'évolution de(s) identité(s) au Québec	13
1.1 Identité linguistique des Québécois	16
1.2 L'aménagement linguistique et la loi 101.....	17
1.3 Contact des langues : coexistence du français et de l'anglais au Québec.....	22
1.4 Variété linguistique au Canada : de deux langues officielles à une gamme de langues minoritaires	25
1.5 Introduction à la problématique générale des anglicismes dans le français québécois.....	28
2 Terrains de recherche : autour du facteur diatopique et des spécificités du groupe ciblé	33
2.1 Présentation des sites choisis pour l'enquête de terrain : Gatineau, Montréal, Québec et Saint-Gabriel-de-Valcartier.....	33
2.1.1 Gatineau	33
2.1.2 Montréal	34
2.1.3 Québec	35
2.1.4 Saint-Gabriel-de-Valcartier.....	36
2.2 Quelques généralités sur le fonctionnement des établissements scolaires au Québec.....	36
2.3 Caractéristiques des adolescents du début du XXI ^e siècle.....	38
3 Enjeux méthodologiques	43
3.1 Les différentes possibilités offerte par l'enquête de terrain	44
3.1.1 Enquête par questionnaire.....	46
3.1.2 Enquête par entretien	47
3.1.3 Enquête par observation.....	47
3.2 La « stylisation » de l'enquêteur.....	48
3.3 La mise en forme du questionnaire	49
3.4 La « pré-enquête » ou la phase de test du questionnaire	53
3.4.1 En quête des pré-enquêtés.....	53
3.4.2 Le déroulement de la pré-enquête et le profil de ses participants.....	54
3.5 La phase quantitative de l'enquête : distribution des questionnaires	56
3.5.1 Variabilité régionale des données reçues et profil des participants à la recherche	58
3.5.2 Déroulement de l'enquête.....	58
3.5.2.1 Collège Saint-Alexandre de la Gatineau (Gatineau).....	59
3.5.2.2 Collège Jean-Eudes (Montréal).....	62
3.5.2.3 Collège Saint-Charles-Garnier (Québec).....	65

3.5.2.4	École secondaire Mont-Saint-Sacrement (Saint-Gabriel-de-Valcartier).....	66
3.6	La phase qualitative de l'enquête : enregistrement des entretiens.....	66
3.7	(Dé)codage des questionnaires et transcription des données.....	71
4	Groupes linguistiques des jeunes enquêtés.....	73
4.1	Groupe linguistique anglophone.....	74
4.1.1	Gatineau anglophone.....	75
4.1.2	Montréal anglophone.....	77
4.1.3	Québec anglophone.....	78
4.1.4	Saint-Gabriel-de-Valcartier anglophone.....	79
4.1.5	Bilan : groupe linguistique anglophone.....	80
4.2	Groupe linguistique allophone.....	81
4.2.1	Gatineau allophone.....	81
4.2.2	Montréal allophone.....	82
4.2.3	Québec allophone.....	82
4.2.4	Saint-Gabriel-de-Valcartier allophone.....	83
4.2.5	Bilan : groupe linguistique allophone.....	83
4.3	Groupe linguistique francophone.....	83
4.3.1	Gatineau francophone.....	84
4.3.2	Montréal francophone.....	85
4.3.3	Québec francophone.....	85
4.3.4	Saint-Gabriel-de-Valcartier francophone.....	86
4.3.5	Bilan : groupe linguistique francophone.....	86
4.4	Les groupes linguistiques ou la base de données intégrale et ses composantes.....	87
5	Analyse du langage des jeunes Québécois au quotidien en relation avec les anglicismes.....	89
5.1	Proportion des anglicismes dans le discours quotidien des adolescents québécois.....	90
5.2	Effets de l'entourage sur la fréquence des anglicismes dans le discours.....	93
5.3	Proportion des anglicismes en fonction des groupes sociaux.....	102
5.4	Caractéristique des anglicismes utilisés fréquemment dans le langage des adolescents québécois.....	106
5.4.1	Confrontation de la mini-base avec les usages déclarés par les adolescents des groupes francophone, anglophone et allophone.....	109
5.4.2	Insuffisance de l'enquête quantitative et apport de l'enquête qualitative.....	111
5.5	Informations supplémentaires sur la situation linguistique contemporaine issues de l'enquête par entretien.....	113
5.6	Réponses spontanées : dynamique ou apathie dans les recherches sur les anglicismes chez les adolescents québécois ?.....	116

6 Diversité dans l'usage des emprunts : analyse des anglicismes

<i>deadline, lousse, skill, job, noob</i>	125
6.1 <i>Deadline</i>	126
6.1.1 Analyse quantitative de <i>deadline</i>	126
6.1.2 Analyse qualitative de <i>deadline</i>	129
6.2 <i>Lousse</i>	131
6.2.1 Analyse quantitative de <i>lousse</i>	132
6.2.2 Analyse qualitative de <i>lousse</i>	133
6.3 <i>Skill</i>	135
6.3.1 Analyse quantitative de <i>skill</i>	135
6.3.2 Analyse qualitative de <i>skill</i>	137
6.4 <i>Job</i>	139
6.4.1 Analyse quantitative de <i>job</i>	141
6.4.2 Analyse qualitative de <i>job</i>	142
6.5 <i>Noob</i>	144
6.5.1 Analyse quantitative de <i>noob</i>	144
6.5.2 Analyse qualitative de <i>noob</i>	145
6.6 Synthèse de l'analyse des exemples d'anglicismes	147

7 Aménagement linguistique du point de vue des adolescents québécois

contemporains	151
7.1 Sentiments de menace par l'anglais et de protection contre l'anglais de la part des adolescents québécois : autour du facteur diatopique	153
7.1.1 Réflexions épilinguistiques des utilisateurs actifs de <i>skill</i> sur le statut du français au Québec	159
7.1.2 Conclusion	161
7.2 Sentiments de menace par l'anglais et de protection contre l'anglais de la part des adolescents québécois : autour du facteur des groupes linguistiques	162
7.2.1 Sentiment de précarité langagière éprouvé par les enquêtés du groupe linguistique francophone	162
7.2.2 Sentiment de précarité langagière éprouvé par les enquêtés du groupe linguistique anglophone	167
7.2.3 Sentiment de précarité langagière éprouvé par les enquêtés du groupe linguistique allophone	170
7.2.4 Synthèse comparative des déclarations juvéniles sur la situation linguistique contemporaine au Québec	174
7.2.5 Simplification des résultats : réduction des groupes linguistiques en unilingue et plurilingue	181

Conclusion	167
-------------------------	-----

Summary	189
Références bibliographiques	191
Liste des graphiques	199
Liste des tableaux	201
Annexe questionnaire	203

INTRODUCTION

*« Des frontières ? Je n'en ai jamais vu aucune.
Mais j'ai entendu dire qu'elles existent
dans l'esprit de certaines personnes ! »*

Thor Heyerdahl (1914 – 2002)

Cette phrase de Thor Heyerdahl, anthropologue, archéologue et navigateur norvégien, invite à réfléchir sur les limites et les barrières que l'homme établit dans son esprit. D'une part, ces limites encadrent un sentiment de sécurité dans un monde qui change sans cesse, d'autre part, ces limites empêchent l'homme d'ouvrir son esprit, de réaliser ses pensées et ses rêves les plus intimes. Mais comment définir la frontière ? Si l'on parle de frontières dans les pensées, est-ce une métaphore ? La frontière est-elle quelque chose de concret ? Pour certains, la frontière est une barrière en métal, tel un rideau de fer, que l'on trouve à la limite de deux pays. Pour d'autres, la frontière est une limite imaginaire qui se rattache aux valeurs personnelles et que l'on ne doit jamais dépasser ou, seulement exceptionnellement, sous des conditions particulières. Une chose est claire : la frontière, que ce soit sous forme de limite concrètement calculée et signalée entre deux mondes ou sous forme de limites abstraites dans l'esprit, est un phénomène établi par l'homme. De par leur nature abstraite, les frontières dans l'esprit sont purement subjectives. La perception du monde, des possibilités, des situations, des solutions, etc., est un fait individuel et inhérent à l'homme.

Les « frontières », qui incarnent le fil rouge du présent livre, touchent la situation sociolinguistique d'un monde dont les frontières politiquement clairement définies délimitent une des provinces du Canada, la province de Québec, champ de bataille entre les usagers, les linguistes et les institutions politiques. Ce que nous envisageons de saisir dans le cadre de notre étude, c'est la confrontation entre la situation linguistique désirée et demandée par un consensus des autorités et la situation linguistique réelle, vécue par la future génération qui établira, si possible, un nouveau consensus.

La diversité socioculturelle au Québec nous a amenée à étudier les déclarations des enquêtés sous trois optiques différentes. Premièrement, il s'agit de l'attitude des générations francophones, fortement enracinées au Québec, attachées à leur histoire, leur culture et à une vision collective de l'évolution dans le futur. Deuxièmement, notre intérêt s'est porté sur l'attitude des anglophones, dont la langue est majoritaire au Canada et sur l'observation de leur rattachement aux « pures » valeurs québécoises francophones. Troisièmement, nous nous sommes intéressée à l'attitude des allophones qui offre un regard sur la situation linguistique au Québec d'une perspective extérieure.

En somme, les frontières que nous nous proposons d'interroger dans le cadre du présent livre se profileront lors d'une triple évaluation de la situation sociolinguistique contemporaine au Québec. L'objectif principal est de comprendre l'attitude de la jeune génération à travers ce qui se passe réellement dans les échanges linguistiques au quotidien.

On pourrait se demander pour quelle raison une chercheuse tchèque a-t-elle choisi un terrain aussi éloigné que la région québécoise. Un concours de circonstances en est la réponse. Au moment où nous avons considéré la possibilité de poursuivre nos études dans un programme doctoral, notre Institut de Langues et Littératures romanes lançait le projet du Centre d'études nord-américaines. L'essentiel de ce projet consistait en la création d'une quarantaine de cours orientés vers l'Amérique du Nord. L'un des objectifs était de soutenir financièrement et professionnellement les étudiants en maîtrise et en doctorat. Comme nous étions sur le point d'obtenir un diplôme de master en philologies française et espagnole, notre première idée était de décrire la situation sociolinguistique au nord et au sud de la frontière états-unienne. Cependant, peu après l'approbation de notre projet, l'objectif de la thèse a été changé en faveur d'un unique terrain, le terrain canadien. La direction définitive de notre recherche n'a néanmoins été déterminée que quelques jours avant notre départ pour le Canada. Jean Quirion, professeur invité de l'Université d'Ottawa (qui a donné un cycle de conférences à la Faculté des Lettres à Brno au printemps 2012), s'est intéressé à notre projet et il nous a donné de précieux conseils. Il nous a également proposé son soutien logistique, moral et humain lors de notre enquête au Canada.

L'enquête de terrain a eu lieu dans la ville de Québec, à Gatineau, à Montréal et à Saint-Gabriel-de-Valcartier au printemps 2012 (pour la phase quantitative) et à Gatineau et à Montréal au printemps 2013 (pour la phase qualitative). Ce choix de quatre terrains sociolinguistiquement spécifiques a assuré une différenciation des données.

Le classement des chapitres correspond au passage de la théorie jusqu'à la pratique, en passant par la méthodologie. Le premier chapitre, *Parcours historique de l'évolution de(s) identité(s) au Québec*, propose un court parcours historique de la situation sociolinguistique au Québec, un regard sur des mesures d'aménage-

ment linguistique et sur la pluralité des langues au Canada avec un accent sur la place des anglicismes dans le français québécois. Le chapitre *Terrain de recherche : autour du facteur diatopique et des spécificités du groupe ciblé* esquisse les spécificités et le caractère des villes, des collèges et du groupe ciblé des enquêtés, donc les adolescents entre 12 et 18 ans. Selon un accord général, le niveau du bilinguisme dépend de la longueur de coexistence des langues, de l'intensité de leur relation et de la ressemblance des langues en question. Celle-ci est élevée : le français et l'anglais sont des langues indo-européennes même si l'une est romane, l'autre germanique. La longueur de leur coexistence est proportionnellement commune à la partie peuplée du Québec. Ce qui est distinct et décisif, c'est le facteur de l'intensité de la relation français/anglais, très forte à Montréal, très faible au Nord du Québec.

Le chapitre sur la méthodologie de la recherche englobe les possibilités diverses d'une recherche de terrain ainsi que les spécificités du rôle de l'enquêteur. Au sein de ce chapitre sont développés la description de la phase préparatoire, de la passation des deux phases de l'enquête et le travail immédiat après la passation.

L'objectif du chapitre *Groupes linguistiques des jeunes enquêtés* est la création de trois bases de données qui correspondront à la division selon les groupes linguistiques francophone, anglophone et allophone. Le classement selon les critères établis auparavant et la vision d'ensemble des membres d'un groupe offriront les informations suivantes : qui sont les enquêtés, d'où ils viennent et quelle est leur relation avec l'anglais.

Les données une fois classées et rangées, le texte ouvrira la porte aux déclarations d'usage faites par les jeunes Québécois. Les analyses garderont l'ordre thématique présenté dans le questionnaire. Ainsi, le premier chapitre pratique *Analyse du langage des jeunes Québécois au quotidien en relation avec les anglicismes* traitera des anglicismes dans le français québécois en général. L'objectif sera d'apprendre quels sont les anglicismes récents et fréquents dans le langage des jeunes, quels milieux sont les plus favorables à l'insertion des anglicismes, avec quelle fréquence ils sont utilisés et ce que les jeunes en pensent globalement.

Le chapitre *Diversité dans l'usage des emprunts : analyse des anglicismes deadline, lousse, skill, job, noob* visera les enjeux de l'usage de cinq exemples d'anglicismes choisis préalablement. L'évaluation quantitative et l'évaluation qualitative des données seront basées sur les réponses des enquêtés à des questions identiques pour chacun des exemples de notre échantillon.

Le dernier chapitre de notre livre, *Aménagement linguistique du point de vue des adolescents québécois contemporains*, sera consacré à la problématique de la politique linguistique, à l'exécution des prescriptions et à l'acceptation des règles par les jeunes Québécois. Pour arriver à nuancer la perception de la situation contemporaine par la jeune génération, l'accent sera mis sur le fond sociolinguistique des enquêtés.

Le texte du présent livre représente une version raccourcie de la thèse de doctorat de l'auteure intitulée *Approches épilinguistiques du contact entre le français et l'anglais au Québec : de l'attitude des adolescents québécois* soutenue le 30 septembre 2015 au département de l'Institut de Langues et Littératures romanes de l'Université Masaryk de Brno. Le texte intégral de la thèse, disponible dans le système informatique de l'Université Masaryk, inclut la description approfondie de notre recherche et il est accompagné de nombreux tableaux et graphiques supplémentaires qui ont été néanmoins omis pour les besoins du présent livre pour leur caractère considérablement détaillé. En même temps, les statistiques et les définitions importantes ont été mises à jour. Cinq ans après la soutenance, nous nous sommes décidée à publier notre thèse sous forme de livre car le taux de lecture, de citations et de téléchargement de nos articles sur le sujet témoigne d'un intérêt continu des lecteurs et des chercheurs pour un point de vue différent quant à la situation linguistique du Québec.

Enfin, nous souhaitons que la citation de Thor Heyerdahl accompagne le lecteur tout au long de la lecture du présent livre.

1 PARCOURS HISTORIQUE DE L'ÉVOLUTION DE(S) IDENTITÉ(S) AU QUÉBEC

Le prestige généralement accordé au français n'a pas toujours été à haut niveau au Canada. Au cours de la première période de la colonisation du territoire québécois, la langue française fleurissait. Et ceci même si les colons ne provenaient pas de la même région de la France et même si leurs relations sociolinguistiques ne se formaient que dans les ports et pendant le voyage. La fin de cette époque est marquée par le Traité de Paris, en 1763, par lequel le Canada est cédé aux britanniques. La vie des colons d'origine française a alors complètement changé. Ils se sont retirés dans la campagne et, les contacts avec la mère France ont été interrompus. Quand à partir de 1830 les Québécois francophones se sont déplacés de la campagne vers les villes où ils formaient la classe ouvrière dans les entreprises anglaises, leur français était marqué par l'isolement qu'ils avaient vécu ainsi que par l'illettrisme de deux ou trois générations qui en découlait. D'une certaine manière, les anglicismes ont aussi contribué au déclasserment du français. Jusqu'en 1840, le statut du français au Québec s'est détérioré sans que les locuteurs ne s'en rendent nécessairement compte. À ce moment-là, des textes de genre métalinguistique commencent à apparaître. La publication du *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française, adapté au jeune âge, suivi d'un recueil de locutions vicieuses* de l'abbé Thomas Maguire de l'année 1841 a provoqué une polémique et a mis en cause la légitimité des usages canadiens. C'est à partir de cette date que les discussions sur le statut contemporain du français se sont radicalisées. La situation a donné naissance aux premiers dictionnaires correctifs, a incité les journaux à inclure des chroniques de langage et a également mené au mouvement de rectifications langagières¹. Cette tendance s'est

1 Louis Mercier, 2002, *La Société du parler français au Canada et la mise en valeur du patrimoine linguistique québécois (1902-1962)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 9.

encore amplifiée dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et la diffusion des écrits correctifs a connu son essor. Ce mouvement dont l'objectif était avant tout la lutte contre les anglicismes et les locutions jugées « vicieuses » était porté principalement par les puristes comme par exemple le lexicographe J.-A. Manseau ou le chroniqueur L. Fréchette². La période, relativement courte, de 1763 à 1840 a connu une détérioration de l'image de soi auprès des Québécois francophones. Chantal Bouchard³ accorde un rôle prépondérant à la Révolution française dont les effets ont menés à une transformation des usages parisiens et ont produit des écarts avec la variété du français parlé au Québec sans que celle-ci ait dû subir une transformation elle-même⁴. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les anglophones ont commencé à désigner la langue française comme le *French Canadian patois*. La langue française a néanmoins perdu son prestige aussi au sein de la population francophone⁵.

Dans la période de 1867 à 1910, la question de la détérioration du français s'articule surtout autour des anglicismes en relation avec lesquels une menace potentielle a été mentionnée par des auteurs tels que Ernest Gagnon, Louis Fréchette, Jules-Paul Tardivel et d'autres⁶. De pair avec les constatations au sujet de la présence des anglicismes, des pas concrets contre eux apparaissent sous forme de chroniques de langage (préparées parfois comme des leçons de français) régulièrement publiées dans les journaux⁷. Selon Pierre Larrivée, professeur de linguistique française à l'Université de Caen Basse-Normandie, les premiers emprunts à l'anglais sont apparus à peu près un siècle plus tôt et sont liés à la réalité britannique : « Les emprunts québécois se font à l'anglais depuis la Conquête de la Nouvelle-France par la couronne britannique en 1760. C'est dès cette époque qu'on voit apparaître les premiers anglicismes [...]. Ces anglicismes sont ceux diffusés par les enseignes commerciales, la publicité et les journaux qui désignent des réalités matérielles, institutionnelles et culturelles britanniques »⁸. Linda Lamontagne, qui a orienté le sujet de son mémoire de maîtrise vers la conception de l'anglicisme dans les sources métalinguistiques

2 Louis Mercier, *La Société du parler français...*, op.cit., p. 9.

3 Chantal Bouchard, 2011, *Méchante langue. La légitimité linguistique du français parlé au Québec*, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal.

4 Chantal Bouchard, *Méchante langue...*, op.cit., pp. 15-18.

5 Jean-Claude Corbeil, 2009, « La langue française au Québec face à ses défis », in : Robert Laliberté (dir.), 2009, *À la rencontre d'un Québec qui bouge. Introduction générale au Québec*, Paris, CTHS, pp. 109-110.

6 Chantal Bouchard, 2002, *La langue et le nombril. Une histoire sociolinguistique du Québec*, Montréal, Fides, p. 91.

7 *Ibid.*, p. 93.

8 Pierre Larrivée, 2009, *Les Français, les Québécois et la langue de l'autre*, Paris, L'Harmattan, pp. 147-148.

québécoises de 1800 à 1930, a constaté que l'emprunt à l'anglais était « souvent perçu par les auteurs comme un signe d'infériorité des Canadiens français face à la majorité anglophone »⁹.

Bien qu'il soit vrai que les *Actes de l'Amérique du Nord britannique* aient attribué au français un statut officiel à côté de l'anglais en 1867, l'application de cette politique n'a pas été prise au sérieux comme on l'attendait. Ceci a été un des facteurs prédominants de la situation qui a abouti au mouvement séparatiste des Québécois dans les années 60 du XX^e siècle¹⁰.

L'évolution de la voie vers le dépassement de la dévaluation du français, née dans la première moitié du XIX^e siècle, n'a atteint son but qu'à la fin du XX^e siècle où « les Québécois échappent au sentiment d'aliénation linguistique né dans les années 1840 »¹¹.

Ce bref résumé sur le changement du statut de la langue française au Canada au cours des siècles donne à entendre que la forme linguistique du français canadien se distingue du français métropolitain d'une manière remarquable. Marty Laforest, professeure à l'Université du Québec à Trois-Rivières, simplifie la complexité des diverses influences internes et externes en généralisant et définissant le français québécois comme le « parler de la classe ouvrière d'une ville, Montréal » tout en l'opposant au « parler de la classe bourgeoise d'une ville, Paris, dont on fait LE français international »¹². Les tendances ludiques, qui caractérisent le comportement stéréotypique entre les Français et les Québécois de se moquer du parler des uns des autres, se manifestent également sur le plan intérieur au Québec. Les différences entre les zones linguistiques s'expliquent par les origines différentes des premiers arrivants, les influences étrangères, les déterminismes géographiques, les antécédents historiques, etc.¹³ Ainsi, par exemple, les Québécois de la ville de Québec parlent de « l'accent de Montréal mais de la norme de Québec »¹⁴.

9 Linda Lamontagne, 1996, *La conception de l'anglicisme dans les sources métalinguistiques québécoises de 1800 à 1930*, Centre international de recherche en aménagement linguistique, Québec, p. 97.

10 Barry McLaughlin, 1984, *Second-Language Acquisition in Childhood : Volume2. School-Age Children Second Edition*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, Inc., p. 60.

11 Chantal Bouchard, *Méchante langue...*, *op.cit.*, p. 157.

12 Marty Laforest, 1997, *États d'âme, états de langue*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, p. 9.

13 Yves Tessier, 1984, *Histoire de la rivalité Québec-Montréal. De l'époque amérindienne à nos jours*, Sillery, Les Éditions Tessier, p. 115.

14 *Ibid.*

1.1 Identité linguistique des Québécois

Si nous parlons d'identité, il faut s'arrêter tout d'abord sur l'acception de ce mot polysémique¹⁵. Sa première acception renvoie à la connotation « identique », c'est-à-dire « pareil, semblable ». Sa deuxième acception se rapporte à l'adjectif « identitaire », c'est-à-dire propre à un groupe lié par des caractéristiques communes qui le différencient des autres groupes. Ces deux acceptions comportent une ambiguïté causant parfois des malentendus. Dans le cadre du présent livre, nous travaillons avec les deux acceptions. En premier lieu, nous cherchons ce qui est identique et ce qui n'est pas identique aux jeunes des quatre terrains différents. En second lieu, nous cherchons ce qui relève de l'identitaire pour l'ensemble des jeunes par rapport aux Québécois adultes. L'objectif est donc de trouver des similitudes et des divergences, d'étudier ce mouvement dialectique entre identité et identité collective¹⁶.

La question de l'identité se reflète entre autre dans la dénomination des francophones à travers le Canada mais, avant de passer aux enjeux des dénominations, rappelons quelques chiffres concernant la diffusion du français sur le territoire canadien. Le nombre de personnes de langue maternelle française au Canada est de 7 452 075, ce qui correspond à 21,4% de l'ensemble de la population canadienne¹⁷. Au Québec, ce pourcentage s'élève à 79%¹⁸ et fait du Québec la province la plus francophone du Canada. Les 21% qui restent sont réservés à l'anglais, aux langues autochtones et aux langues des migrants. Cependant, le Québec n'est pas la seule province avec un nombre de francophones important. En Nouveau-Brunswick, le français est la langue maternelle de 32,4% de la population, en Ontario de 3,7%¹⁹.

La dénomination de la population francophone rappelle un enjeu terminologique. À partir de 1960, il n'est plus question de parler des *Canadiens français*²⁰, terme connecté au *Canada français*²¹, c'est-à-dire à la période historique de 1840 à 1960²², mais plutôt des *Québécois*²³. Certains auteurs spécifient encore cette déno-

15 Christian Lagarde, *Identité, langue et nation, Qu'est-ce qui se joue avec les langues ?*, Canet, Trabucaire Éditions, p. 41.

16 *Ibid.*, p. 47.

17 Selon le recensement de 2016 fait par l'Institut de la Statistique du Canada.

18 *Ibid.*

19 Données démolinguistiques, recensement 2016 : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/cnddemo.htm> [17/01/2020].

20 Y. Frenette, *Brève histoire des Canadiens français*, Québec, les Éditions du Boréal, p. 9.

21 Chantal Bouchard utilise le terme *Canadiens français* quand elle écrit de la période 1867-1910 (Chantal Bouchard, *La langue et le nombril... op.cit.*, p. 92).

22 Joseph Yvon Thériault, 2006, « Le Canada français comme réalité vivante », in : Gilles Gagné, *Le Canada français. Son temps, sa nature, son héritage*, Québec, Éditions Nota bene, p. 258.

23 Paul-André Linteau, *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, p. 160.

mination et parlent des *Québécois francophones*²⁴. L'appellation *Canadiens français* peut encore être entendue de nos jours, notamment dans la bouche des anglophones, mais elle est perçue comme anachronique. Les dénominations des francophones des autres parties du Canada²⁵ sont en général composées du préfixe *Franco-* auquel le toponyme adéquat s'ajoute, par exemple : *Franco-Ontariens*, *Franco-Terre-neuviens*, *Franco-Colombiens*, etc.²⁶ De même, la dénomination des anglophones qui vivent au Québec est en correspondance avec le principe de dénomination des francophones à travers le Canada. On les appelle *Anglo-Québécois*. Peu nombreux (autour de 9% de l'ensemble de la population québécoise), les Anglo-Québécois se caractérisent par leur hétérogénéité culturelle, religieuse et sociale²⁷.

Pour les étrangers, les Québécois ont tendance à simplifier la situation. En dehors du Canada, on peut entendre les Québécois se présenter eux-mêmes comme *Canadiens* exprimant ainsi leur appartenance à l'ensemble fédéral. Au sein du Canada, ils adoptent pourtant une attitude permettant de déterminer clairement leur appartenance au Québec ; ils se nomment eux-mêmes *Québécois*.

1.2 L'aménagement linguistique et la loi 101

Le terme aménagement linguistique²⁸, utilisé généralement au Canada, renvoie au terme politique linguistique, utilisé majoritairement en Europe. La sociolinguistique appliquée donne l'impulsion à l'activité politique dans les questions de la gestion des tendances linguistiques de la population. Grâce aux interventions de la sociolinguistique, l'aménagement linguistique est même capable de produire des effets thérapeutiques²⁹.

Bien qu'il existe des variantes, amples ou austères, de la définition et de l'explication du concept d'aménagement linguistique, la variante³⁰ de Henri Boyer englobe l'essentiel :

24 Denis Gervais, 2003, « Le français au Québec », in : Françoise Argod-Dutard (dir.), 2003, *Quelles perspectives pour la langue française ? Histoire, enjeux et vitalité du français en France et dans la Francophonie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 219.

25 La francophonie canadienne : <http://www.parcourscanada.com/guide-canada/francophonie/> [24/04/2015].

26 À l'exception du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse ou de la Gaspésie où le préfixe *franco-* n'est pas utilisé pour former la dénomination.

27 Gary Caldwell, 1990, « L'anglophonie québécoise à la croisée des chemins », in : Noël Corbette (dir.), *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 110.

28 Christian Lagarde, *Identité, langue...*, *op.cit.*, p. 37.

29 Henri Boyer, 2001, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod, p. 75.

30 Cela ne veut pas dire que les variantes des autres auteurs soient inférieures, seulement, la variante de Henri Boyer a été l'une des premières que nous avons lue et qui a donc davantage influencé notre attitude.

1 Parcours historique de l'évolution de(s) identité(s) au Québec

« On peut considérer que l'expression « politique linguistique », appliquée à l'action d'un État, désigne les choix, les orientations, les objets qui sont ceux de cet État en matière de gestion de sa pluralité linguistique (et/ou de sa (seule) langue officielle), parfois inscrit dans la Constitution même ; parfois suscités par une situation intra- ou intercommunautaire préoccupante en matière linguistique [...], même tendue, voire violente [...]. D'autres institutions para-étatiques ou supra-étatiques peuvent également proclamer des choix, des orientations, des objectifs en matière de langues. [...] Pour qu'une politique linguistique [...] ne s'arrête pas au stade des déclarations et passe à l'action, il faut qu'elle mette en place un dispositif des dispositions ; on passe à un autre niveau, celui de l'intervention glottopolitique concrète : on parle alors de *planification*, d'*aménagement* ou de *normalisation* linguistique. »³¹

Influencée par la définition de Boyer, nous voyons un trait spécifique supplémentaire dans la dénomination « aménagement » par rapport à la « politique ». Ce trait correspond à la qualité de l'insistance que nous percevons omniprésente dans l'aménagement linguistique au Québec. Tandis que dans les États unilingues particulièrement, les politiques linguistiques se contentent d'un niveau théorique, le sens en est considérablement plus profond dans le contexte canadien et notamment québécois. Dans l'expression *aménagement linguistique*, on y sous-entend urgence, tendance à l'activité, résolution, inspiration et réalité.

Une autre expression utilisée en relation avec la politique linguistique est la planification linguistique. Ces notions sont tantôt utilisées comme synonymes, tantôt elles désignent deux niveaux différents d'action politique sur la langue ou les langues de la société en question³². Dans le cadre de cette deuxième acception, Boyer explique la planification linguistique comme « un passage à l'acte juridique, la concrétisation sur le plan des institutions (étatiques, régionales, voire internationales) de considérations, de choix, de perspectives qui sont ceux d'une « politique linguistique »³³.

Un autre concept terminologique vaut la peine d'être mentionné, celui de la politologie linguistique, une discipline nouvelle selon Louis-Jean Calvet³⁴, qui qualifie le champs d'étude dans le cadre duquel on étudierait les enjeux de la politique linguistique. Un domaine d'étude sans doute attractif du point de vue des besoins politico-langagiers au Québec. Quelques précisions : derrière la (ou les) politique(s) linguistique(s), « il y a toujours une politique, une certaine conception de la société et de sa gestion »³⁵ bien que le champ de la politique

31 H. Boyer, *Introduction...*, *op.cit.*, pp. 76-77.

32 Henri Boyer, 1991, *Éléments de sociolinguistique*, Paris, Dunod, pp. 100-101.

33 H. Boyer, *Éléments de sociolinguistique*, *op.cit.*, pp. 100-101.

34 Louis-Jean Calvet, 2005, *La sociolinguistique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 122.

35 Louis-Jean Calvet, 2002, *Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation*, Paris, Plon, p. 25.

linguistique soit orienté vers les questions socio-langagières. Ce sont alors probablement les intérêts politiques qui ont entraîné la mise en place d'études sur l'efficacité de l'application des mesures adoptées. Sur la base des analyses dans le cadre de l'étude sur l'aménagement linguistique au Québec, Christiane Loubier est arrivée à la constatation suivante : « Jusqu'à maintenant, il faut bien l'admettre, l'action des organismes chargés d'appliquer la politique linguistique n'a suivi que très partiellement l'évolution de la société québécoise »³⁶. Michel de Coster, docteur en sociologie et professeur émérite à l'Université de Liège, va encore plus loin dans l'évaluation de l'efficacité de l'aménagement linguistique en affirmant que l'aménagement linguistique au Québec, de caractère patriotique québécois et d'impact international, devrait être repensé³⁷. De Coster n'est pourtant pas le seul à avoir cette opinion. Par exemple, Christine Fréchette a écrit dans son article que « le ton alarmiste [des discours sur l'avenir du français au Québec] ne vise plus la bonne cible »³⁸. Kimon Valaskakis, professeur d'économie, prospectiviste et ancien ambassadeur du Canada auprès de l'OCDE, voit la vitalité du français au Québec d'une perspective plus globale : « [...] la véritable ligne de défense du français se situe au niveau géopolitique de la francophonie tout entière »³⁹.

En 1968, le gouvernement fédéral a mis à exécution un acte fondamental, l'acte d'officialisation des deux langues⁴⁰, anglaise et française, au niveau fédéral et a lancé une politique linguistique qui favorise les recherches et le développement de l'apprentissage de la langue seconde. Un autre acte qui, sans grande exagération, se trouve au sommet de l'aménagement linguistique au Québec, est la loi 101. Le caractère exceptionnel de cette loi ne consiste pas seulement en sa diffusion et en la connaissance de son contenu de la part de la population mais aussi en une volonté universelle de revendiquer son exécution. Cette affirmation est en corrélation avec les déclarations épilinguistiques des participants à notre recherche qui ne mentionnaient que la loi 101 comme référence d'acte d'aménagement linguistique en dépit de la variété des lois sur la langue.

Communément appelée la loi 101, la *Charte de la langue française* a été adoptée le 26 août 1977. La loi 101 fait du français la seule langue officielle du Québec. Elle

36 Christiane Loubier, *L'aménagement linguistique au Québec. Enjeux et devenir*, Québec, Office de la langue française, Gouvernement du Québec, p. 127.

37 Michel de Coster, 2007, *Les enjeux des conflits linguistiques. Le français à l'épreuve des modèles belges, suisse et canadien*, Paris, L'Harmattan, pp. 148-149.

38 Christine Fréchette, « Pour un changement de chapitre linguistique » ; in : Stefanescu Alexandre & Georgeault Pierre, *Le français au Québec. Les nouveaux défis*, Québec, Fides, p. 69.

39 Kimon Valaskakis, 1986, *Prospective de la langue française au Québec*, Québec, Conseil de la langue française, p. 266.

40 Renée Balibar, *Le Colinguisme*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 113-114.

statue que le français est « la seule [langue] visible »⁴¹ mais elle ne vise en aucun cas une élimination systématique de l'anglais qui garde un rôle significatif dans le monde québécois⁴².

La *Charte* réglemente et limite l'accès à l'école anglaise de manière à ce que « les enfants dont les parents n'ont pas étudié en anglais au Québec se voient obligés de fréquenter l'école française »⁴³. Bien que des tentatives d'élargir les compétences de la loi 101 aux élèves de langue maternelle française pour qu'ils puissent accéder aux écoles anglaises plus facilement apparaissent, les forces antagonistes⁴⁴ empêchent la mise à jour de la loi avec succès.

De même, les enfants des immigrants allophones qui n'avaient pas acquis la citoyenneté canadienne avant de s'installer au Québec, sont contraints à fréquenter une école française. Ce concept provoque cependant des réactions différentes car certains doutent que l'imposition de cette obligation uniquement aux immigrants, et non à tous les Québécois, puisse rester efficace à long terme⁴⁵. La réduction de la compétence de la loi 101 rendrait leur vie sans doute plus facile⁴⁶. De plus, la réalité présupposée que tous les immigrants allophones se francisent grâce à la loi 101 au moment de s'installer au Québec, notamment à Montréal, est un mythe démenti non seulement par les déclarations de nos enquêtés et par notre propre expérience mais aussi par Charles Castonguay⁴⁷, professeur titulaire de l'Université d'Ottawa.

La situation des citoyens canadiens qui viennent s'installer au Québec à partir d'autres provinces est différente. Ils peuvent jouir de la même liberté de choix entre l'école anglaise ou française que les anglophones résidant au Québec. Cette modification de la loi a été formellement confirmée par le remplacement de la « clause Québec » par une « clause Canada »⁴⁸.

41 André Lemieux, 1999, *L'organisation de l'enseignement au Québec*, Montréal, Éditions Nouvelles, p. 29.

42 Joseph Yvon Thériault, 1998, « La question linguistique au Québec : reconnaissance et pluralité », in : Denise Deshaies & Conrad Ouellon (dir.), 1998, *Les linguistes et les questions de langue au Québec : points de vue*, Québec, CIRAL, p. 78.

43 A. Lemieux, *L'organisation...*, *op.cit.*, p. 29.

44 Charles Castonguay, 2002, « La francophonie canadienne : entre le mythe et la réalité », in : Claude Verreault, Louis Mercier & Thomas Lavoie (dir.), *Le français, une langue à apprivoiser. Textes des conférences prononcées au Musée de la civilisation (Québec, 2000-2001) dans le cadre de l'exposition Une grande langue : le français dans tous ses états*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 37.

45 Jean Laponce, 2006, *Loi de Babel et autres régularités des rapports entre langue et politique*, Lévis (Québec), Les Presses de l'Université Laval, p. 61-62.

46 Denise Helly & Nicolas van Schendel, 2001, *Appartenir au Québec. Citoyenneté, nation et société civile. Enquête à Montréal, 1995*, Québec, Les éditions de l'IQRC, p. 94.

47 Ch. Castonguay, « La francophonie canadienne... », *art.cit.*, p. 35.

48 J. Laponce, *Loi de Babel...*, *op.cit.*, p. 106.

Les programmes d'enseignement dans la langue de la minorité sont offerts dans tout le Canada en fonction de la densité de la population de la langue minoritaire. C'est au Québec, en Ontario et au Nouveau-Brunswick que l'accès aux écoles qui proposent des programmes d'enseignement dans la langue de la minorité est le meilleur : au Québec, on a à l'esprit les élèves qui remplissent les conditions de fréquenter une école anglaise selon la loi 101, en Ontario, il s'agit surtout des enfants dont la première langue est le français⁴⁹. Dans le contexte canadien, les élèves qui aspirent à fréquenter une école minoritaire de langue française sont représentés par un groupe hétérogène composé des ayants-droit⁵⁰ et des élèves admis par le biais des comités d'admission⁵¹.

Quelque favorable que soit la transmission de la langue française, inspirée par les règles de l'endogamie linguistique, à la jeune génération, l'effort francotrope se heurte à un rocher au moment du déménagement dans une autre province en dehors du Québec. Jean Laponce met comme exemple⁵² de cette exogamie linguistique la situation des jeunes femmes qui déménagent en Ontario et épousent un anglophone. Il estampille ce phénomène comme catastrophique car seulement 13% des femmes plus âgées et 16% des femmes plus jeunes gardent le français comme langue usuelle de la famille. Les enfants issus de ces familles bilingues ou des familles où les deux langues sont parlées représentent une partie importante des élèves des écoles bilingues de l'Ontario⁵³. Le concept de l'exogamie (interne) apparaît également dans la publication du professeur Gary Caldwell qui attire l'attention sur l'augmentation rapide des mariages mixtes et, par conséquent, de l'exogamie dans le Québec anglais⁵⁴. Il n'y a aucun doute que l'exogamie est un des facteurs qui jouent un rôle incontestable dans la substitution linguistique vers l'anglais⁵⁵.

La loi 101 n'est cependant pas la seule loi qui règle les enjeux linguistiques. Pour les besoins de ce livre, il n'est pourtant pas nécessaire de mentionner toutes les lois existantes. À titre d'exemple de caractère des autres lois, prenons la loi 180 ou l'article 448 de la *Loi de l'Instruction publique* qui règle le régime pédagogique

49 A. Lemieux, *L'organisation...*, *op.cit.*, p. 39.

50 C'est-à-dire les franco-dominants (les élèves issus d'un milieu francophone) et les anglo-dominants dont la maîtrise du français est limitée mais dont le français est la langue maternelle d'au moins un des parents.

51 Diane Gérin-Lajoie, 2003, *Parcours identitaires de jeunes francophones en milieu minoritaire*, Ottawa, Éditions Prise de Parole, p. 22.

52 J. Laponce, *Loi de Babel...*, *op.cit.*, p. 82.

53 William Francis Mackey, 1976, *Bilinguisme et contact des langues*, Paris, Éditions Klincksieck, p. 154.

54 Gary Caldwell, 1994, *La question du Québec anglais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 61.

55 Michel Pagé, 2011, *Un passé, un destin ou l'avenir d'un peuple*, Montréal, M. Pagé, p. 120.

de la formation professionnelle de manière à ce que le corps des enseignants veille à la qualité de la langue écrite et parlée dans les apprentissages et dans la vie du centre de formation professionnelle⁵⁶.

Évidemment, la loi 180 ainsi que les autres lois adoptées ont un fond justifié. En 1938, Hermas Bastien s'est aperçu de la relation entre l'enseignement institutionnelle du français en tant que « langue morte »⁵⁷ et l'attitude vers le français, langue maternelle, qui seule est capable d'exprimer les nuances de la pensée. Il a conclu que la langue française manifestait un esprit français atrophié, anémique, dévitaminisé »⁵⁸. En 1985, Michel Plourde a constaté *grosso modo* la même préoccupation : « La formation de la conscience linguistique chez les jeunes commence d'abord par l'enseignement du français. Si l'école et les enseignants n'attachent qu'une importance relative à l'enseignement du français, à son apprentissage et à sa qualité, il y a fort à parier que les enfants ne seront pas beaucoup portés à lui accorder une certaine valeur sociale »⁵⁹.

Cependant, il vaut la peine de rappeler que le parler des enseignants représente le revers de la médaille. Si les enseignants tentent de motiver les élèves au bon parler, ils doivent aspirer à devenir un exemple à suivre. Edmond de Nevers compare le travail, que les professeurs devraient faire sur leur propre parler, à l'épuration du vocabulaire défectueux⁶⁰.

Le sous-chapitre suivant offrira des approches et des points de vue divers sur la coexistence du français et de l'anglais au Québec.

1.3 Contact des langues : coexistence de français et de l'anglais au Québec

Dans le Québec contemporain, le bilinguisme actif, ainsi que le bilinguisme passif, ne cessent pas de croître⁶¹. Et ceci malgré la loi 101 qui surveille l'implantation de l'anglais sur le territoire québécois⁶². Le bilinguisme est devenu

56 André Lemieux, *L'organisation ..., op.cit.*, pp. 197, 201.

57 Hermas Bastien, 1938, *Le bilinguisme au Canada*, Montréal, Éditions de l'A.C.F, pp. 116-117.

58 *Ibid.*

59 Michel Plourde, *La langue française au Québec. Conférences et allocutions*, Québec, Conseil de la langue française, pp. 158-159.

60 Edmond de Nevers, 2006, « De l'instruction secondaire et universitaire ; de la haute culture artistique », in : *L'Avenir du peuple canadien-français*, Québec, Les Éditions du Boréal, p. 154.

61 Selon le recensement de l'année 2011 fait par l'Institut de la statistique du Québec, le taux de bilinguisme est de 64% à Gatineau, 58% à Montréal, 38% à Québec et 47% à Saint-Gabriel-de-Valcartier.

62 Cf. Patricia Lamarre, 2001, « Le multilinguisme des jeunes allophones québécois : ressource sociétale et défi éducatif », *Correspondance*, volume 6, numéro 3, pp. 33-48.

à la fois un facteur de valorisation sociale important⁶³, favorisant ainsi ceux qui sont capables de s'exprimer en français et en anglais, et une menace vis-à-vis de la survie du français au Québec⁶⁴. Les anglicismes dans le français québécois constituent une base d'anglicismes communs⁶⁵ tout en étant perçus comme « symptôme »⁶⁶.

La connaissance de l'anglais emmène d'incontestables avantages sur le marché du travail. Même si, de notre perspective du début du XXI^e siècle, la pression sur la performance et la flexibilité linguistiques des gens pourrait paraître de plus en plus accentuée, l'avantage de connaître l'anglais date pourtant de la fin du XIX^e siècle. Ceci malgré les tentatives des défenseurs du français, tels que Henri Bourassa ou Jules-Paul Tardivel, qui admettaient le bilinguisme à l'élite gouvernante et aux gens du commerce, mais qui s'opposaient à la diffusion du bilinguisme parmi les masses populaires⁶⁷. Si, à cette époque-là, la promotion sociale est déjà liée à la maîtrise de l'anglais⁶⁸ et si des préoccupations par rapport à l'occurrence excessive des anglicismes apparaissent, la situation contemporaine, donc un siècle et demi plus tard, ne confirme pas les spéculations et le pronostic pessimistes sur la domination de l'anglais sur le français à travers le territoire québécois.

Ce qui a une influence incontestable sur le niveau du bilinguisme dans la population canadienne (de même que dans les populations en général), c'est le sentiment de libre arbitre. Cela veut dire que la volonté naturelle de maîtriser deux langues officielles a un impact considérablement plus important sur la force de la motivation que si le bilinguisme était imposé par la politique⁶⁹. Par ailleurs, une des menaces, que l'aspiration à devenir bilingue⁷⁰ emmène apparaît dans le fait de veiller moins au français ou même de perdre de l'intérêt pour sa protection. De surcroît, une des questions actuelles est un manque de confiance en soi, car « certains Québécois se comportent chez eux comme s'ils étaient minoritaires »⁷¹.

63 Marc Gagnon, 1974, *Attitude linguistique des adolescents francophones du Canada (recherche sur l'établissement d'une échelle d'attitude)*, Québec, CIRB, pp. 119-120.

64 Yves Frenette, 1998, *Brève histoire...*, *op.cit.*, p. 194.

65 Cf. Shana Poplack, David Sankoff & Chris Miller, 1988, « The social correlates and linguistic processes of lexical borrowing and assimilation », *Linguistics*, volume 26, numéro 1, pp. 47-104.

66 Chantal Bouchard, 2002, *La langue et le nombril ...*, *op.cit.*, p. 279.

67 *Ibid.*, p. 102.

68 *Ibid.*, p. 104.

69 M. Gagnon, *Attitude linguistique...*, *op.cit.*, pp. 119-120.

70 Christine Fréchette, 2005, « Pour un changement ... », *art.cit.*, p. 78.

71 *Ibid.*, p. 102.

Selon Christian Dufour, l'anglais aspire à devenir la *lingua franca* de la mondialisation⁷². Même si l'essai de ce politologue, avocat et auteur québécois renommé a l'air provocant, il voit l'avenir du français au Québec de manière optimiste. La présence de l'anglais sur le territoire québécois est selon lui « une forme bénigne du virus inoculée dans un environnement protégé, afin que l'organisme développe des anticorps »⁷³ et il est ainsi « un précieux vaccin, stoppant plutôt qu'accroissant le processus d'assimilation »⁷⁴. Les mots de Christine Fréchette, femme politique, déclarent la même opinion : « [...] l'apprentissage d'une autre langue aide habituellement à améliorer la connaissance de la langue maternelle, par un processus de comparaison qui permet d'approfondir et de raffiner la compréhension des nuances qui caractérisent le vocabulaire de la langue première »⁷⁵. Le rôle de l'anglais peut aussi être utile d'une autre perspective : « [...] il ne faudrait pas non plus sous-estimer la capacité des peuples à faire d'un instrument de domination un instrument de libération »⁷⁶. Dans ce propos de Rachida Yacine, professeure à l'Université d'Oran, le mot *instrument* désigne la langue.

Si l'anglais aspire à devenir la *lingua franca* de la mondialisation, le français devrait rester la *lingua franca* de la communication quotidienne des Québécois, c'est-à-dire la langue publique commune⁷⁷, ce qui contribuerait à sa survie. Rachida Yacine ajoute : « Ce n'est certes pas la première fois que la langue économique n'est pas la langue nationale de nombreux acteurs du développement et cela ne devrait pas poser de problème aussi longtemps que la langue nationale est forte »⁷⁸. Dans une veine similaire, Michel de Coster constate que « sur le plan intérieur, il n'est nullement question de se laisser gagner par une anglicisation ambiante. Un organisme comme l'Office de la langue française⁷⁹ continue à assurer une vigilante attention à l'endroit d'un usage correct de la langue »⁸⁰.

72 Christian Dufour, 2008, *Les Québécois et l'anglais. Le retour du mouton*, Mariville, Les Éditions Réunis, pp. 37-38.

73 *Ibid.*, p. 99.

74 *Ibid.*

75 Christine Fréchette, 2005, « Pour un changement ... », *art.cit.*, p. 78.

76 Rachida Yacine, 2011, *Langues nationales, langues de développement ? Identité et aliénation*, Paris, L'Harmattan, p. 8.

77 Leigh Oakes, « French as the 'common public language' in Québec », in : Ian Lockerbie, Ines Molinaro, Karim Larose & Leigh Oakes, 2005, *French as the Common Language in Québec*, Montréal, Éditions Nota bene, pp. 193-194.

78 Rachida Yacine, *Langues nationales, op.cit.*, pp. 7-8.

79 L'Office québécois de la langue française, appelé l'Office de la langue française entre 1961 et 2002, est une institution publique créée en 1961 qui relève de la juridiction du Ministère de la Culture et des Communications. Sa mission consiste à enrichir et à améliorer la langue française au Québec. Il veille à son rayonnement et s'efforce d'en faire la langue commune de la société dans toutes ses sphères d'activité.

80 Michel de Coster, 2007, *Les enjeux des conflits linguistiques...*, *op.cit.*, p. 148.

Quelque nombreuses et exaspérées que soient les discussions sur le statut et la protection de l'avenir du français, il faut se rendre compte du double effet que ces discussions apportent. Premièrement, c'est la planification, la création de plans et de projets qui protégeraient le français contre les influences ennemies. Deuxièmement, ce sont les débats eux-mêmes qui ont du sens en soi et qui renforcent l'intégrité de l'identité québécoise⁸¹. D'un autre côté, si un jour ces débats cessent de tourner autour de l'idée de « menace », ce serait la preuve d'une prise de confiance collective. Par conséquent, les relations avec les autres langues, notamment avec l'anglais, deviendraient plus sereines et ouvertes.

Pour conclure, il ne faut pas oublier que la question du bilinguisme anglais-français ne touche pas seulement les francophones et les anglophones. Lorsque la langue d'usage des allophones est l'anglais, celui-ci devient la langue maternelle de leurs enfants, fait qui n'est pas objectivement saisi dans les statistiques⁸². De surcroît, Michel Pagé, professeur associé du département de psychologie de l'Université de Montréal, écrit comme un avertissement : « La langue parlée à la maison devient largement la langue maternelle de la génération suivante, elle ouvre donc l'accès à l'école anglaise et à une anglicisation définitive »⁸³. Afin de pouvoir mieux comprendre la complexité de la situation linguistique, le sous-chapitre suivant sera consacré à la diversité des langues non officielles parlées au Canada.

1.4 Variété linguistique au Canada : de deux langues officielles à une gamme de langues minoritaires

Les grandes villes canadiennes ont pour spécificité d'avoir une large gamme de langues parlées. Ce fait a ses origines dans le phénomène de migration où la première génération d'immigrés surtout tend vers l'emploi actif de leur langue maternelle avant tout dans leur foyer. Leurs enfants, voire les petits-enfants et les générations suivantes, sont exposés à cette / ces langue(s) et peuvent ou non l'utiliser pour leur communication au quotidien. Légèrement différente est la situation dans laquelle un des conjoints seulement est étranger. Celui-ci doit en général conformer ses pratiques langagières au milieu linguistique dans lequel il décide de vivre. Il résulte des discussions avec nos enquêtés que les enfants des familles où l'un des parents est d'origine étrangère déclarent ce phénomène avec une fierté accentuée. Les enfants des familles où les deux parents sont immigrés constatent ce phénomène de manière plutôt indifférente.

81 Christine Fréchette, « Pour un changement... », *art.cit.*, p. 69.

82 Michel Pagé, 2011, *Un passé, un destin...*, *op.cit.*, p. 28.

83 *Ibid.*, p. 111.

1 Parcours historique de l'évolution de(s) identité(s) au Québec

Le Québec, et notamment la région montréalaise, est considéré comme la région de l'Amérique du Nord où le bilinguisme et même le trilinguisme sont les plus développés⁸⁴. Le tableau suivant repris sur le site de l'Université de Laval⁸⁵ illustre l'évolution de la diffusion des deux langues principales au Canada, c'est-à-dire de l'anglais majoritaire et du français minoritaire, et des autres langues.

Tableau 1 : Répartition linguistique au Canada

Années	Anglais		Français		Autre langue	
	nombre	pourcentage	nombre	pourcentage	nombre	pourcentage
1996	17 072 435	59,8%	6 711 630	23,5%	4 744 060	16,6%
2001	17 521 880	59,1%	6 782 320	22,9%	5 334 845	18,0%
2006	18 055 685	57,8%	6 892 230	22,1%	6 293 110	20,1%
2011	18 858 980	56,9%	7 054 975	21,3%	6 567 685	19,8%
2016	20 193 335	56,7%	7 452 075	20,9%	7 962 350	22,3%

On constate une chute progressive des langues officielles du Canada au cours des vingt années précédentes : l'anglais de 3,1%, le français de 2,6%. Par contre, l'épanouissement des autres langues atteint presque 6%. Il résulte de ce tableau-ci que, au sein du Canada, il faut compter avec non deux, mais trois groupes linguistiques. Pour cette raison, nous adoptons une approche adaptée à cette réalité dans le cadre de notre recherche⁸⁶.

La dénomination universelle « autres langues » comprend des dizaines de langues dont les plus souvent déclarées⁸⁷ (selon le nombre de locuteurs en ligne descendante) sont : le chinois le mandarin, le chinois cantonais, le pandjabi, le filipino (tagalog), l'espagnol, l'arabe, l'italien, l'allemand, l'ourdou et le portugais.

La diversité des langues immigrantes de nos enquêtés sera mise en valeur dans la présentation de l'échantillon du groupe ciblé⁸⁸. Vu que les phénomènes de multilinguisme⁸⁹ et de plurilinguisme⁹⁰ sont liés surtout aux milieux urbains,

84 Christine Fréchette, « Pour un changement... », *art.cit.*, p. 72.

85 Données démologiques, recensement 2016: <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/cnddemo.htm>, [20/01/2020].

86 Pour les détails concernant le travail avec les groupes linguistiques, voir le chapitre 4.

87 Données démologiques, recensement 2016: <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/cnddemo.htm>, [20/01/2020].

88 Voir le chapitre 4.

89 Le Trésor de la Langue Française définit le multilinguisme comme : « [En parlant d'une pers.] Qui parle trois langues ou davantage, apprises en tant que langues maternelles. » <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3827003280>; [20/01/2020].

90 Dans le Trésor de la Langue Française, le plurilinguisme est défini comme « état d'un individu ou d'une communauté qui utilise concurremment plusieurs langues selon le type de communication ; situation qui en résulte. » [20/01/2020].

surtout aux grandes villes, nous pouvons nous attendre à une diversité de langues déclarées ainsi qu'un taux d'enquêtés plurilingues et multilingues plus élevé dans la ville de Montréal.

Comme la langue maternelle des immigrés au Canada est majoritairement autre que l'anglais ou le français, les nouveaux arrivants doivent utiliser une des deux langues officielles pour la communication avec les autorités. De plus, la connaissance d'au moins une des langues officielles est nécessaire pour réussir dans la vie pratique. Gilles Forlot, maître de conférences à l'Université de Picardie, a confirmé, dans le cadre de sa recherche orientée particulièrement sur la ville de Toronto, que l'anglais demeure la langue véhiculaire principale pour les immigrés : seulement 3,9% des immigrés de la région métropolitaine ne parlent pas anglais⁹¹.

La répartition linguistique au sein du Canada est cependant conçue, en grande part, comme une compétition entre les langues officielles. Même si la précarité langagière soutenue par les chiffres du recensement se manifeste et est ressentie plutôt du côté du français, tout porte à croire que le statut du français est plus ferme que les scénarios les plus sceptiques ne le croient. Jean-Louis Roy, historien, journaliste et diplomate québécois, a exprimé son point de vue sur la situation dans son livre *The Future of French. Cultural Competition in the 21st Century*, publié en anglais. Selon lui, l'avantage considérable du français par rapport aux autres langues consiste dans le fait qu'il a « des ressources culturelles nombreuses, riches et capables de rayonner largement dans le monde entier »⁹². Il prévoit de nombreux défis pour la langue française pour l'acquisition de nouveaux locuteurs au cours du XXI^e siècle⁹³. D'un autre côté, Jean-Louis Roy signale que « l'universalité de la langue française n'est pas garantie bien que la langue conserve une solide base internationale »⁹⁴. Cette relation ressources culturelles / universalité relative attire l'attention sur les attraits de cette langue en même temps que sur sa diversité. Les opinions sur la relation français-anglais au Canada, et notamment au Québec, diffèrent chez les auteurs et bien qu'il existe des centaines d'ouvrages sur cette problématique, on ne peut pas conclure clairement et univoquement sur l'évolution de la cohabitation des langues officielles dans les années à venir. Ce qu'on peut faire, c'est décrire le *statu quo* et, sur la

91 Gilles Forlot, 2008, *Avec sa langue en poche..., Parcours de Français émigrés au Canada*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 65-66.

92 Traduit de la version originale anglaise : « [...] cultural resources are numerous, rich, and capable of capturing large audiences around the world ». Jean-Louis Roy, 2010, *The Future of French. Cultural Competition in the 21st Century*, Oakville, Mosaic Press, p. 138.

93 J.-L. Roy, *The Future..., op.cit.*, p. 137.

94 Traduit de la version originale anglaise : « The universality of the French language is not guaranteed, although the language retains a strong international base. » J.-L. Roy, *The Future..., op.cit.*, p. 91.

base de recherches sérieuses, esquisser les tendances de l'évolution tout en gardant l'attitude la plus objective possible.

1.5 Introduction à la problématique générale des anglicismes dans le français québécois

Le sentiment de précarité linguistique chez les Québécois est un démarreur fiable de résistance à l'influence anglo-américaine⁹⁵. En relation avec la lutte contre les formes visibles, dont l'usage est le plus fréquemment justifié par le manque d'un équivalent français⁹⁶, Chantal Bouchard écrit : « c'est donc le sentiment de la précarité de notre situation [...] qui donne ce caractère quasi obsessionnel à notre rejet des emprunts formels, partie visible de l'iceberg »⁹⁷. Pour cette raison, le repérage des anglicismes devrait viser tous les domaines de la langue touchés : orthographe, prononciation, morphologie, syntaxe, parties du discours et le niveau discursif⁹⁸.

La détermination des Québécois à remplacer tout terme rappelant au moins de loin un anglicisme atteint une dimension incomparable à la détermination des Français, plus laxistes⁹⁹, de l'Hexagone¹⁰⁰. Ce sont parfois des inventions québécoises qui inspirent les usages des Français. Tel est par exemple le cas des mots *logiciel*¹⁰¹ (dérivation de *logique* + suffixe *-iel*), *software* en anglais, ou *clavardage*¹⁰² (contraction de *clavier* et *bavardage*), *chat* en anglais. Par ailleurs, les dispositions de la langue française et le caractère ludique des locuteurs peuvent également

95 Chez certains auteurs, l'influence anglo-américaine sur la langue française stimule la créativité terminologique. Par exemple, le Français Claude Camille Cornilleau a attribué à l'anglo-américain le surnom expressif « sida langagier » (Claude Camille Cornilleau, 2010, *Langue française: de la défense à l'offensive*, Paris, Dualpha Éditions, p. 489).

96 Linda Lamontagne, *La conception de l'anglicisme...*, *op.cit.*, p. 64.

97 Chantal Bouchard, 1999, *On n'emprunte qu'aux riches. La valeur sociolinguistique et symbolique des emprunts*, Montréal, Fides, p. 22.

98 Paul Bogaards, 2008, *On ne parle pas franglais. La langue française face à l'anglais*, Bruxelles, De Boeck Duculot, pp. 41-55.

99 Henriette Walter, 2003, *Honni soit qui mal y pense. L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*, Paris, Laffont, p. 266.

100 Cela ne veut pas dire que les Français soient complètement ouverts à l'accueil de tous les anglicismes qui apparaissent. La volonté des Français de lutter contre l'anglais, avec le soutien de l'Académie française, est universellement connue. D'un autre côté, la tendance populiste promotrice qui a abouti à la création du concept de « globish », langue internationale simplifiée qui se base sur l'anglais américain (« l'angloricain »), vient du Français Jean-Paul Nerrière, ancien vice-président d'IBM aux États-Unis (cf. Jean-Paul Nerrière, 2011, *Parlez globish. L'anglais planétaire du troisième millénaire*, Paris, Eyrolles).

101 D. Gervais, « Le français au Québec », *art.cit.*, p. 223.

102 Yves Laroche-Claire, 2004, *Évitez le franglais, parlez français !*, Paris, Albin Michel, p. 7.

aboutir à la création d'un néologisme dont l'origine anglaise est si bien cachée qu'on ne reconnaît plus son origine « hostile ». En tant qu'exemple, citons le mot québécois *enfirouaper* inspiré par la locution anglaise *in fur wrapped* dont la signification correspond à « roulé, enveloppé dans la fourrure »¹⁰³.

À titre de preuve que les Français reconnaissent l'ardeur des Québécois, défenseurs déterminés de la langue française, citons les mots du Français Claude Camille Cornilleau :

« Grâce à nos cousins du Québec, la plus grande partie de nos besoins terminologiques sont couverts dans presque tous les domaines techniques, mais nous ne savons pas en profiter ou plutôt, obnubilés que nous sommes par l'anglais, nous ne voulons pas en profiter. Et pourtant, c'est une merveilleuse revanche de l'histoire que nous offre le Québec, une situation unique dont ne dispose aucun autre État européen et cette chance nous la gâchons en laissant stupidement l'anglais nous éliminer sournoisement dans l'Union européenne, sans aucune justification. Dans la quasi-totalité des cas, les mots américains dont nos journalistes sont si friands sont apparus avant au Québec et y ont été traités par les mécanismes de francisation mis en place par le gouvernement. Là plus qu'ailleurs encore, la langue française n'a survécu qu'au prix d'une lutte acharnée contre la volonté avouée des anglophones d'imposer leur langue par tous les moyens et de faire disparaître la langue française. »¹⁰⁴

Pourtant, la chasse aux anglicismes, perçus comme « le symbole inquiétant de la domination politique de la Nation »¹⁰⁵, et l'ardeur de protéger le français contre l'anglais en général ne doivent nécessairement pas être traduites comme manifestation d'une anglophobie ou d'une américanophobie¹⁰⁶. De plus, il serait fautif de croire qu'aucune exception lexicale n'existe et qu'un équivalent soit inventé ou mis en œuvre pour chaque anglicisme¹⁰⁷.

Bien que ce soient principalement les emprunts formels que l'on cite à titre d'exemple d'anglicismes, les emprunts sémantiques et les calques, moins faciles à repérer, représentent un défi. « Le contact permanent avec l'anglais produit inévitablement des interférences qui se manifestent principalement sous la forme de calques et d'emprunts sémantiques, qu'on pourrait qualifier d'emprunts inconscients ou involontaires »¹⁰⁸. En 1880 déjà, Jules-Paul Tardivel a publié le

103 D. Gervais, « Le français au Québec », *art.cit.*, p. 221.

104 C. C. Cornilleau, *Langue française, op.cit.*, p. 376.

105 P. Larrivée, *Les Français, les Québécois... op.cit.*, p. 160.

106 Michel Voiron, 1988, *Anglicismes et anglomanie*, Paris, Les éditions du CFPJ, p. 10.

107 Vivien Edwards, 1973, *Anglicization in Quebec city*, Québec, Centre international de recherches sur le bilinguisme, p. 5.

108 Chantal Bouchard, *On n'emprunte..., op.cit.*, p. 22.

fameux pamphlet intitulé *L'anglicisme, voilà l'ennemi !* dans lequel il a averti que le risque majeur des anglicismes n'est pas l'emprunt formel, mais l'emprunt sémantique¹⁰⁹.

Le poète Gaston Miron a été l'auteur du néologisme *traduidu*¹¹⁰, terme qui désigne une forme de français liée aux calques : pour comprendre une expression française calquée, il faut passer par l'anglais. Comme exemple tiré de notre corpus, prenons la locution *tomber en amour* calquée de l'anglais *fall in love* dont la forme française correcte est *tomber amoureux*. Le risque majeur lié à l'insertion des calques et des emprunts sémantiques est le fait que leur usage est inconscient à tel point que le locuteur ne remarque pas qu'il emploie un anglicisme¹¹¹. Le défi repose ainsi primordialement sur la capacité à déceler les anglicismes sémantiques et les calques, et puis sur leur élimination. Quant aux calques, d'expression ou de tournure syntaxique, l'ennui majeur est leur capacité à envahir et leur tendance à se répandre rapidement dans l'usage commun¹¹².

En théorie et malgré les tendances protectrices du français, l'implantation progressive des emprunts sémantiques et des calques pourrait aboutir à un changement de la nature du français québécois de telle manière qu'il se différencierait du français hexagonal jusqu'à créer une variante éloignée du français standard et, par conséquent, incompréhensible pour les francophones. Ce scénario n'est pourtant qu'une hypothèse qui, selon l'expérience historique, ne serait remplie que dans les siècles à venir.

La relation complexe de l'interconnexion des deux langues a inspiré une créativité terminologique. La première dénomination de l'hybride, basé sur le mélange du français et de l'anglais, est due à René Étienne qui, en 1964, a publié un livre intitulé *Parlez-vous français ?* Le terme *français*¹¹³ a non seulement trouvé sa place dans le vocabulaire des francophones¹¹⁴, mais il fait aussi partie des locutions comme, par exemple, *vivre à la française*¹¹⁵. Une autre dénomination

109 Jacques Maurais, 1999, « Principes devant guider les interventions en matière de la qualité de la langue. Septième principe – La qualité de la langue ne se résume pas à la chasse aux anglicismes », in : *La qualité de la langue : un projet de société, Rapport préparé par Jacques Maurais*, Québec, Gouvernement du Québec, Conseil de la langue française, p. 83.

110 Gabriel Martin, 2013, *Dictionnaire des onomastismes québécois : les mots issus de nos noms propres*, Sherbrooke, Éditions du Fleurdelisé, p. 105.

111 Vivien Edwards, *Anglicization...*, *op.cit.*, p. 5.

112 Michel Parmentier, 2006, *Dictionnaire des expressions et tournures calquées sur l'anglais*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. vii.

113 composé à partir de la syllabe initiale de *français* et de la syllabe finale de *anglais*

114 Il est également attesté dans le *Trésor de la langue française informatisé* : [http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3827003280](http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3827003280;); [20/01/2020].

115 Jean Forest, 2011, *Le grand glossaire des anglicismes*, Montréal, Triptyque, p. 494.

de l'*entrelangue*¹¹⁶ basée sur l'interconnexion du français et de l'anglais est inspirée de l'expression *anglo-américain*, dont Claude Hagège a proposé le terme *franricain*¹¹⁷ dans son livre *Le Français et les siècles* en 1987. Bien que l'origine étymologique de ces deux dénominations soit distincte, il y a des auteurs qui les prennent pour synonymes et alternent leur emploi¹¹⁸. Finalement, la plus jeune dénomination des trois mentionnées est *frenghish* qui date de l'année 1990 et est attribuée à Christiane Beinke¹¹⁹.

Avec un peu d'exagération, le professeur Jean Forest explique à l'aide de maints exemples pourquoi il est si facile pour les francophones d'apprendre l'anglais : « Parce que l'anglais, c'est quasiment du français prononcé comiquement ! »¹²⁰. Ce ton ludique est néanmoins mis en cause quelques pages plus loin du même livre. Forest attire l'attention sur l'intériorisation successive de l'anglais qui est passé du statut d'ennemi extérieur au statut d'ennemi intérieur¹²¹.

D'un autre côté, il est pratiquement impensable de proscrire les anglicismes du français nord-américain car ils constituent, dans la majorité des cas, la base des canadianismes qui expriment les réalités propres au pays¹²². Ce qu'on pourrait faire, c'est de limiter leurs usages aux situations qui l'exigent, c'est-à-dire, quand le français ne dispose pas de moyens d'exprimer une telle situation. Cette solution légèrement utopique signifierait renoncer aux emprunts de luxe¹²³, épurer le français des anglicismes et réduire l'expressivité langagière aux ressources offerte uniquement par le français¹²⁴. Au cas où les institutions veillant à l'aménagement linguistique au Québec voudraient procéder à cette opération éventuelle, aucun instrument ne pourrait extirper les anglicismes de la pensée¹²⁵.

116 Terme repris d'Alfred Gilder (Alfred Gilder, 1999, *En vrai français dans le texte. Dictionnaire français-français*, Paris, Le cherche midi éditeur, p. 9).

117 Composé à partir de la syllabe initiale de *français* et des deux syllabes finales de *américain*.

118 A. Gilder, *En vrai français...*, *op.cit.*, p. 9.

119 Lexikon der Romanistischen Linguistik, 1998, Volume VII: *Kontakt, Migration und Kunstsprachen. Kontrastivität, Klassifikation und Typologie*, « Englisch und Romanisch », Tübingen, Niemeyer, p. 303.

120 Jean Forest, 2006, *Les anglicismes de la vie quotidienne des Québécois*, Montréal, Les Éditions Triptyque, p. 17.

121 J. Forest, *Les anglicismes...*, *op.cit.*, p. 65.

122 Jean Darbelnet, 1963, *Regards sur le français actuel*, Montréal, Les Éditions Beauchemin, p. 11.

123 Par ailleurs, ce type d'emprunts peut paradoxalement exercer une influence positive sur la langue car il augmente le poids de la condamnation des anglicismes (Linda Lamontagne, *La conception de l'anglicisme...*, *op.cit.*, p. 81).

124 Il faut distinguer l'usage des anglicismes de l'usage des canadianismes (Jacques Laurin, 1975, *Corrigeons nos anglicismes*, Montréal, Les Éditions de l'homme, p. 23). Dans la situation où l'on a besoin de nommer une réalité canadienne pour laquelle le français commun n'a pas d'équivalents, on tend à créer un **canadianisme** dont la forme peut bien être inspirée par l'anglais et qui, naturellement, fera partie du vocabulaire du français au Canada.

125 J. Darbelnet, 1976, *Le français en contact avec l'anglais en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 11.

Dans notre questionnaire ainsi que dans les opinions épilinguistiques des enquêtés et, par conséquent, dans le texte du présent livre, deux dénominations des lexèmes, qui sont en quelque sorte inspirés par l'anglais, sont utilisées. Premièrement, il s'agit du mot *anglicisme*, deuxièmement, on parle des mots anglais. Généralement, un *anglicisme* est un fait sémantique, qui peut induire une fausse synonymie à cause de sa forme semblable dans les deux langues, tandis qu'un *mot anglais* est un fait lexical, un emprunt direct à l'anglais¹²⁶. Il existe toute une échelle de définitions des deux concepts¹²⁷, mais, qui plus est, les enjeux terminologiques peuvent aller encore plus loin si l'on applique des critères spécifiques comme, par exemple, le degré d'assimilation de l'emprunt au système de la langue d'accueil¹²⁸. Cependant, sans avoir l'intention de sous-estimer les compétences terminologiques des enquêtés, nous avons choisi de mettre les termes *anglicisme* et *mot anglais* sur un pied d'égalité pour les besoins de notre recherche sur le terrain. Cette approche ne contredit pas la méthodologie universellement acceptée car même celle-ci se caractérise par deux tendances divergentes : la première tendance fait une distinction entre *anglicisme* et *mot anglais*, la seconde considère tout emprunt anglais comme un *anglicisme*. Conformément aux résultats de la recherche de Linda Lamontagne¹²⁹, la seconde tendance prédomine.

126 François D'Apollonia, 2010, *Le petit dictionnaire des québécoïsmes*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, p. 9.

127 Linda Lamontagne, *La conception de l'anglicisme...*, *op.cit.*, pp. 13-14.

128 Cf. Juan Gómez Capuz, 2005, *La inmigración léxica*, Arco/Libros, Madrid.

129 Linda Lamontagne, *La conception de l'anglicisme...*, *op.cit.*, p. 94.

2 TERRAINS DE RECHERCHE : AUTOUR DU FACTEUR DIATOPIQUE ET DES SPÉCIFICITÉS DU GROUPE CIBLÉ

Le présent chapitre englobera trois objectifs. Premièrement, il proposera une courte présentation des quatre terrains de notre recherche. Deuxièmement, un espace sera consacré à une description concise des établissements scolaires. Enfin, nous nous focaliserons sur la spécificité du groupe ciblé, à savoir les adolescents contemporains.

2.1 Présentation des sites choisis pour l'enquête de terrain : Gatineau, Montréal, Québec et Saint-Gabriel-de-Valcartier

Quatre terrains d'enquête ont été choisis de manière à obtenir des résultats les plus diversifiés possibles, à savoir Gatineau, Montréal, Québec et Saint-Gabriel-de-Valcartier. Quatre milieux spécifiques non seulement par leur histoire mais aussi par la différence de la proximité du monde anglophone et par le caractère stéréotypique de leurs habitants.

2.1.1 Gatineau

C'est une ville relativement nouvelle, constituée le 1^{er} janvier 1975, qui doit son appellation à Nicolas Gastineau, négociant de fourrures qui, selon la légende, s'est noyé dans la rivière Gatineau¹³⁰. La ville de Gatineau est constituée de sept

130 Ville de Gatineau [révision historique, Latrémouille Denise & Lanthier Suzanne], 1995, « Introduction », in : *Gatineau racontée*, Gatineau, Ville de Gatineau, p. xi.

municipalités¹³¹ dont l'origine se trouve, pour la plupart, au XIX^e siècle¹³². La forme contemporaine de la ville a néanmoins été formée presque trois décennies plus tard, en 2002, quand les villes d'Aylmer, de Buckingham, de Gatineau, de Hull et de Masson-Angers (ainsi que la Communauté urbaine de l'Outaouais) ont fusionné et formé ensemble une ville¹³³ dont le nom est celui de Gatineau. Depuis sa naissance en 1975, la ville de Gatineau a connu un essor sur le plan économique, industriel et commercial¹³⁴. Gatineau se trouve dans la région des Outaouais qui doit son nom à la rivière des Outaouais qui sépare le Québec de l'Ontario.

Des indices rappelant la naissance récente de la ville de Gatineau sont apparus dans nos questionnaires. Certains enquêtés gardent la tradition et ils écrivent Hull, Aylmer, etc., au lieu de Gatineau en réponse à la question sur leur ville d'origine.

La proximité de la province de l'Ontario renforce le contact entre les habitants de Gatineau et la langue anglaise. Selon Roger Blanchette, enseignant en histoire au CEGEP de l'Outaouais : « Au tournant du XXI^e siècle [...] l'anglicisation continue lentement son œuvre, de façon subtile et pernicieuse »¹³⁵. Un autre facteur qui influence la promotion du bilinguisme et de l'anglais, c'est qu'il n'est pas rare que les habitants de Gatineau travaillent à Ottawa, donc en anglais. Blanchette mentionne que pour des raisons économiques, les Ontariens achètent leurs maisons sur la rive québécoise étendant ainsi la pratique de l'anglais sur les lieux publics, état réel accepté par la population francophone de l'Outaouais. Selon Blanchette, « la Charte de la langue française (loi 101) ne semble pas s'appliquer en Outaouais »¹³⁶.

2.1.2 Montréal

L'origine de la ville date du XVI^e siècle suite à la découverte du village d'Hoche-laga. La ville tient son nom de la montagne Mont Royal située au centre de l'Île de Montréal. Montréal est caractéristique de par sa diversité culturelle accom-

131 Pointe-Gatineau, Touraine, Gatineau, Templeton-Ouest, village de Templeton, Templeton-Est et Templeton-Est, partie Est

132 Ville de Gatineau [révision historique, Latrémouille Denise & Lanthier Suzanne], « Introduction », p. xi, in : *Gatineau racontée, op.cit.*

133 Ville de Gatineau : http://www.gatineau.ca/portail/default.aspx?p=histoire_cartes_statistiques/dates_importantes, [26/04/2015].

134 Patrice Cayouette, 1996, « Introduction générale », in : Pierre Gosselin et al., *Regards sur le Gatineau d'hier*, Hull, Société d'Histoire de l'Outaouais, page non numérotée.

135 Roger Blanchette, 2009, *L'Outaouais*, Québec, Presses de l'Université de Laval, p. 139.

136 *Ibid.*, p. 158.

pagnée de la division territoriale historique entre la zone francophone à l'Est et la zone anglophone à l'Ouest ou, selon certaines conceptions, le centre-ville des migrants et la banlieue des francophones¹³⁷.

La culture montréalaise contemporaine est formée par les francophones, les anglophones et les allophones qui se croisent au quotidien et créent ainsi un théâtre de culture remarquable. Jocelyn Létourneau utilise le concept de « passage identitaire » pour décrire « la dynamique de régénération culturelle et d'actualisation identitaire qui caractérise la métropole »¹³⁸.

Montréal, bien que renommé pour sa diversité culturelle, jouit d'une importance incontestable au sein de la francophonie mondiale car il est placé en deuxième position des villes à population principalement francophone dans le classement mondial¹³⁹. Même si, selon Jean-Claude Corbeil, la situation linguistique au Québec est actuellement harmonieuse, la situation à Montréal demeure pré-occupante¹⁴⁰. L'ouverture de Montréal au monde anglophone n'est pourtant pas un phénomène récent¹⁴¹. Bien que les traits essentiels de la ville proviennent de ses origines françaises, l'américanité en est un aspect frappant et omniprésent. Ce qui semble préoccuper les élites francophones semble néanmoins ouvrir des portes à la ville de Montréal : l'aspect francophone la relie à la famille de la francophonie, l'aspect anglophone lui offre des avantages incontestables au niveau international¹⁴².

2.1.3 Québec

L'origine de la ville de Québec est très modeste. Le jour de sa fondation, le 3 juillet 1608 par Samuel de Champlain, la ville comptait 28 habitants dont 20 sont morts au cours de l'hiver¹⁴³. Le même jour 378 ans plus tard, le 3 juillet 1986, la ville de Québec est devenue la première ville nord-américaine inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco¹⁴⁴. La signification du toponyme *Québec*, d'origine algonquine, est « l'endroit où le fleuve se rétrécit ».

137 J.-C. Corbeil, « La langue française ... », *art.cit.*, p. 112.

138 Jocelyn Létourneau, 2005, « Postnationalisme ? Rouvrir la question du Québec », in : Yves Charles Zarka et al., 2005, *Le Québec, une autre Amérique. Dynamismes d'une identité*, Paris, PUF, p. 19.

139 Ministère des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada, 2010, « Les régions de Canada », in : *Découvrir le Canada. Les droits et responsabilités liés à la citoyenneté*, Ottawa, Citoyenneté et Immigration Canada, p. 47.

140 J.-C. Corbeil, « La langue française ... », *art.cit.*, p. 112.

141 P.-A. Linteau, *Brève histoire ... op.cit.*, p. 160.

142 Jean-Louis Roy, 2005, *Montréal : ville nouvelle, ville plurielle*, Montréal, Hurtubise HMH, p. 93.

143 Jean Provencher, 2008, *Chronologie du Québec*, Montréal, Boréal, p. 35.

144 *Ibid.*, p. 324.

Actuellement, la ville de Québec est la capitale nationale de la province du Québec. Ainsi, elle est le siège des institutions telles que le Parlement du Québec ou la Société du bon parler français. Après Montréal, Québec est la deuxième ville la plus peuplée du Québec.

2.1.4 Saint-Gabriel-de-Valcartier

Situé au pied des Laurentides, Saint-Gabriel-de-Valcartier se trouve à quelques 30 kilomètres au nord-ouest de la ville de Québec. La spécificité de Saint-Gabriel-de-Valcartier utile pour notre recherche est un taux de bilinguisme élevé. Selon l'indice fournie par le Professeur Jean Quirion, ceci peut être expliqué par la présence d'une base des Forces canadiennes : « Plusieurs milliers de militaires et de civils y travaillent, tant anglophones que francophones, car les forces armées relèvent du gouvernement fédéral »¹⁴⁵. La passation des questionnaires à Saint-Gabriel-de-Valcartier et, surtout, les analyses des données reçues permettent d'entrer dans un monde de recherche spécifique et différent des trois autres grandes villes.

L'histoire des sites, les influences extérieures et la composition de la population décrites dans les lignes précédentes indiquent que Montréal, Gatineau et Saint-Gabriel-de-Valcartier seraient plus anglicisés et plus ouverts à la diversité que la ville de Québec, plus conservatrice. Nous vérifierons cette hypothèse continuellement pendant l'analyse de notre corpus.

2.2 Quelques généralités sur le fonctionnement des établissements scolaires au Québec

L'article 133 de la Constitution canadienne de 1867 stipule que l'éducation est du ressort des provinces. En même temps, l'article 93 de la Constitution précise que les catholiques et les protestants jouissent d'un enseignement scolaire distinct au Québec. Ainsi, deux systèmes scolaires séparés¹⁴⁶ se sont formés au Québec, l'un catholique de langue française et l'autre protestant de langue anglaise¹⁴⁷. Cepen-

145 La citation est issue du courriel que nous avons reçu le 18 juin 2013 de la part du Professeur J. Quirion suite à notre demande de consultation.

146 Même à l'époque actuelle, « la majorité des écoles privées (80%) ont un caractère confessionnel plus ou moins prononcé. Plus précisément, la grande majorité s'inscrivent dans la tradition catholique et protestante. [...] Une forte majorité (76%) des écoles privées ont une charte de confession catholique qui fonde le caractère religieux de leur mission éducative. » Guy Durand, 2007, *L'école privée : pour ou contre ?*, Montréal, Les Éditions voix parallèles, pp. 36-37.

147 J. Laponce, *Loi de Babel...*, *op.cit.*, p. 60.

dant, l'article 23 de la *Charte canadienne des droits et libertés* issu de la révision constitutionnelle de 1982 a accru le pouvoir fédéral sur le système scolaire. D'un côté, cet article est favorable aux minorités francophones vivant hors du Québec à qui la formation en français doit être rendue possible lorsque le nombre d'élèves le justifie. Pourtant, seulement la moitié des enfants francophones fréquente une école française hors du Québec¹⁴⁸. D'un autre côté, ce même article est défavorable au sein du Québec où il limite l'effet de la loi 101¹⁴⁹. Le privilège d'envoyer les enfants à l'école anglaise dont jouissaient seulement les parents qui eux-mêmes avaient été éduqués en anglais (clause *Québec* à l'époque) entre dès lors en vigueur pour toutes les familles du Québec (clause *Canada* actuellement).

Le rapport aux études et le comportement de certains jeunes Québécois inquiètent le concept de la « société de savoir »¹⁵⁰ comme certains nomment la génération contemporaine. Malgré les possibilités que les jeunes ont dans le champ de la scolarisation, nombreux sont ceux qui quittent tôt les études. Il y en a qui attendent d'atteindre 16 ans, l'âge de la fin de la scolarité obligatoire au Québec¹⁵¹, pour pouvoir quitter l'école. Il y en a qui continuent leurs études et obtiennent un niveau plus haut de formation. Et, finalement, il y a ceux qui mènent une vie parallèle de travailleur. Dans ce dernier cas, l'achèvement de la formation envisagée est incertain et le travail devient habituellement la priorité¹⁵². Selon Madeleine Gauthier, la tendance à quitter les établissements scolaires est plus présente chez les hommes tandis que les femmes sont plus nombreuses à tous les niveaux de l'enseignement et elles sont en train de rejoindre les hommes en nombre d'étudiants en doctorat¹⁵³.

Vu la complexité de la procédure pour être accepté dans les établissements scolaires publics au Canada¹⁵⁴, nous avons choisi d'effectuer nos recherches dans les écoles privées au Québec. Notre doute sur la composition socio-culturelle des étudiants a été effacé par le fait que les portes des collèges privés sont également ouvertes aux étudiants qui ne pourraient pas payer les frais scolaires grâce à des subventions.

148 J. Laponce, *Loi de Babel...*, *op.cit.*, p. 63.

149 Voir le chapitre 1.2.

150 Madeleine Gauthier, « Les jeunes porteurs de projets : le cas québécois », in : Simon Langlois & Jacques Palard (dir.), 2008, *La conscience de génération en France et au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 33.

151 Céline Saint-Pierre, « L'école dans ou hors la cité ? », in : Pierre-W. Boudreault & Michel Parazelli (dir.), 2004, *L'Imaginaire urbain et les jeunes. La ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 55.

152 Céline Saint-Pierre, « L'école dans ou hors ... », *art.cit.*, p. 55.

153 Madeleine Gauthier, « Les jeunes porteurs... », *art.cit.*, p. 35.

154 Voir le chapitre 3.5.

2.3 Caractéristiques des adolescents du début du XXI^e siècle

Si l'on cherche un équivalent anglais du mot *adolescent*, on retrouve *teenager*, le mot composé de *teen*, *age* et *-er*, qui désigne une personne ayant entre 13 et 19 ans. L'équivalent français de *teenager* n'est néanmoins pas si univoque. « *Adolescent* » vient du mot latin *adolescere*, c'est-à-dire « être en train de grandir, d'évoluer, de tenter de devenir adulte »¹⁵⁵. Ainsi, comme il ressort de cette définition, le mot *adolescent* ne précise pas l'âge exacte de la personne désignée par ce nom. Dans sa *Lettre à Budé* en 1521 par exemple, Rabelais se déclarait adolescent¹⁵⁶ à l'époque où il avait 28 ans¹⁵⁷ restant ainsi fidèle au sens étymologique de la notion *adolescent*. Outre la dénomination *adolescent*, qui désigne un certain groupe de personnes, on recourt parfois au classement selon l'année de naissance. D'après cette théorie, la majorité des participants à notre recherche font partie de la génération Z. Comme cette dénomination ne peut pas être appliquée à l'ensemble des enquêtés, dont certains¹⁵⁸ font partie de la génération précédente, donc la génération Y, la notion terminologique désignant le groupe ciblé tout au long de ce livre sera *adolescent*.

Barabel, Meier et Zerbib¹⁵⁹ ont défini les jeunes nés dans les deux dernières décennies du XX^e siècle avec des adjectifs. Nous n'allons pas citer tous leurs adjectifs mais seulement ceux qui ont inspiré notre réflexion :

- connectés par les technologies de l'information et de la communication (p.ex. : Internet, réseaux sociaux, SMS, etc.),
- communicants, collaboratifs et sociables - qualités qui pourraient porter fruit à notre recherche vu qu'une bonne partie du questionnaire laisse la place aux expériences propres et aux observations épilinguistiques des enquêtés.
- créatifs – porteurs de nouveaux comportements et attitudes
- détachés, impatientes – les nouveaux comportements sont producteurs de vide chez l'individu (par les activités relevant du court-termisme, de la superficialité, etc.). C'est surtout l'impatience qui a eu un impact majeur sur l'activité des enquêtés. D'un côté, leur créativité et imagination nous ont donné une image

155 Mariette Darrigrand, 2008, *Ces mots qui nous gouvernent. Abécédaire de la France sarkozienne*, Paris, Bayard, p. 19.

156 En psychologie, on utilise le terme *adulcescence* pour désigner l'époque de vie entre 18 et 30 (parfois même 35) ans.

157 Mariette Darrigrand, *Ces mots...*, *op.cit.*, p. 19.

158 Comme l'année de transition entre la génération Y et la génération Z varie d'un auteur à l'autre, nous ne pouvons pas dire exactement combien d'étudiants font partie de la génération Y et combien exactement font partie de la génération Z.

159 M. Barabel, O. Meier & A. Perret, 2012, *Travailler avec les nouvelles générations Y et Z*, Levallois-Perret, Groupe Studyrama, pp. 66-73.

concrète de la problématique étudiée, d'un autre côté, nous considérons que l'impatience et l'absence de satisfaction immédiate, probablement dues aux deux longues pages de questionnaire, ont eu pour effet que tous les blocs thématiques n'ont pas été remplis ou que plusieurs questions n'ont eu pour réponse que « oui » ou « non ».

- virtuels, individualistes – une des explications possibles de la petite volonté de participer à la deuxième phase de l'enquête de terrain, à l'enquête par entretien

Les définitions généralisantes des adolescents ne prennent pas en considération les facteurs spécifiques, tels que les conditions économiques ou sociales. Dans notre cas, ce sont surtout l'environnement bilingue et le sentiment d'appartenance à un groupe linguistique qui distinguent les jeunes Québécois des jeunes des autres pays. Il ne faut pas oublier le fort attachement à la nation québécoise. Selon Annie Pilote, le double sentiment d'appartenance, c'est-à-dire l'appartenance communautaire et l'appartenance civique, est perçu comme complémentaire aux yeux des jeunes¹⁶⁰ : l'appartenance communautaire est considérée comme importante et, en même temps, les jeunes sont profondément attachés à l'appartenance civique.

D'un autre côté, en 1987, François Rocher a écrit dans son article intitulé *Les jeunes et la langue : les maux de l'indifférence*, que la culture anglo-saxonne exerce une influence importante non seulement sur la plan linguistique mais, ce qu'il souligne, sur la détermination des valeurs¹⁶¹. Même si les jeunes aiment leur langue, grâce à laquelle ils s'expriment et manifestent leurs sentiments, ils sont particulièrement perméables au modèle de vie anglo-saxon, qu'ils recherchent même¹⁶².

Comme les communautés francophones cohabitent avec les communautés anglophones au Canada, de nombreux enfants sont issus de familles bilingues, dans lesquelles l'un des parents est de langue maternelle française tandis que l'autre est de langue maternelle anglaise. Par conséquent, dès leur naissance, ces enfants sont membres des deux communautés linguistiques canadiennes principales, française et anglaise. Si l'on y ajoute le fait que l'anglais est de plus en plus parlé dans les familles francophones¹⁶³, les notions d'endogroupe et d'exogroupe n'ont plus lieu pour les adolescents qui font partie de l'un ou de l'autre groupe

160 Annie Pilote, « Construire son identité ou reproduire la communauté ? », in : Michel Bock (dir.), 2007, *La jeunesse au Canada français. Formation, mouvements et identité*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, p. 100.

161 François Rocher, 1987, « Les jeunes et la langue : les maux de l'indifférence », in : Philippe Barbaud et al., *L'avenir du français au Québec*, Montréal, Québec /Amérique, p. 105.

162 *Ibid.*

163 Entre autres ressources, ce constat ressort aussi de notre recherche.

mentionnés ci-dessus¹⁶⁴. Pour ces jeunes, c'est alors l'appartenance civique qui l'emporte sur l'appartenance communautaire.

La notion d'identité bilingue présente d'une certaine façon une forme d'identité unifiée¹⁶⁵ d'un pays linguistiquement complexe, comme le Canada semble être de notre point de vue de citoyenne d'un pays unilingue. Les adolescents bilingues sont capables de se débrouiller dans le milieu minoritaire francophone en même temps que dans le milieu majoritaire anglophone. Cette capacité leur donne l'avantage de pouvoir évoluer sur le marché du travail à travers tout le territoire canadien. Or, l'identité bilingue peut être conçue comme un compromis nécessaire pour les citoyens du Canada. Et ceci pour les francophones surtout. Deveau et Landry constatent encore un danger éventuel pour la minorité francophone : « En constant état de mouvance, cette identité [bilingue] est cependant précaire et peu stable. L'identité bilingue n'est pas sans conséquence sur la francité des jeunes, particulièrement quand elle s'accompagne d'un affaiblissement de l'identité francophone »¹⁶⁶. Si l'on ajoute l'anglo-dominance environnante universelle, la question suivante apparaît tout naturellement : Est-ce que le français au Canada est menacé par l'anglais ? La curiosité de connaître la réponse de la génération « moderne » à cette question nous a poussée à inclure cette question dans notre questionnaire et à faire ainsi éclaircir la relation français-anglais au Québec, province à priori francophone avec une présence anglophone objective, par les adolescents.

Au contraire de ce qui a été mentionné ci-dessus sur la constitution et l'unification de l'ensemble canadien, selon quelques auteurs, la jeunesse canadienne en général est supposée manquer de culture et d'identité nationales¹⁶⁷. De plus, Robert Hollands semble critiquer l'habitude des jeunes canadiens à emprunter à des jeunes d'autres cultures telles que britannique ou américaine¹⁶⁸.

Vu la récurrence des débats, publications, sujets dans les journaux, on constate une apathie croissante quant aux questions sur la langue. Ce constat est en corrélation avec les mots de Christine Fréchette : « [...] les discours alarmistes éloignent de la politique nombre de jeunes, les enfants de la Charte de la langue française, qui ne se reconnaissent pas dans ce discours qui colle peu à leur réalité »¹⁶⁹.

164 Kenneth Deveau & Rodrigue Landry, « Identité bilingue », in : M. Bock (dir.), *La jeunesse ...*, *op.cit.*, p. 122.

165 Annie Pilote, « Construire son identité... », *art.cit.*, p. 98.

166 K. Deveau & R. Landry, « Identité bilingue », *art.cit.*, p. 128.

167 Robert Hollands, « Représenter la jeunesse canadienne : défi ou possibilité réelle ? », in : Madeleine Gauthier & Diane Pacom (dir.), 2001, *La recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Québec, Les Éditions de l'IQRC, p. 129.

168 *Ibid.*

169 Christine Fréchette, « Pour un changement... », *art.cit.*, p. 69.

Ainsi, nous supposons que la partie de notre questionnaire qui contient des questions ouvertes sur l'aménagement linguistique ne sera remplie que par une minorité des enquêtés ou d'une manière concise. Un autre appui pour cette prémisses sur l'apathie vers les recherches sur la situation linguistique au Québec se trouve dans l'article de Linda Cardinal, professeure à l'École d'études politiques de l'Université d'Ottawa, qui constate : « Étant donné que les défenseurs de la langue française et des langues officielles se font de plus en plus rares, la question devrait préoccuper tous les francophones du Canada, et plus particulièrement les francophones du Québec »¹⁷⁰. Sa remarque indique que l'espace réservé à une participation active à la politique linguistique diminue et que l'attitude des générations contemporaines perd peu à peu la détermination de lutte, au moins quant à l'approche qu'on avait adoptée jusque-là.

En somme, les adolescents contemporains ne représentent pas seulement la génération future qui pourrait influencer l'évolution de l'aménagement linguistique, mais ils sont aussi un groupe particulièrement intéressant pour décrire la glottopolitique québécoise à travers une enquête de terrain.

170 Linda Cardinal, 2012, « Que restera-t-il du projet linguistique canadien en 2015 ? », in : Miriam Fahmy (dir.), *L'État du Québec 2012*, Montréal, Boréal, p. 462.

3 ENJEUX MÉTHODOLOGIQUES

Le présent chapitre éclaire les procédés méthodologiques adoptés pour atteindre les objectifs de notre recherche.

Dans le Petit Robert¹⁷¹ (désormais PR) ainsi que dans le Trésor de la Langue Française informatisé¹⁷² (désormais TLFi), la définition du mot *enquête* dans le contexte d'une recherche scientifique¹⁷³ n'apparaît qu'en deuxième position. En premier lieu, la définition explique l'*enquête* comme une « mesure d'instruction »¹⁷⁴. Ainsi, pour éviter une connotation potentiellement négative liée à l'expression *enquête*, nous avons utilisé l'expression *recherche* pendant la propagation de notre étude auprès des futurs enquêtés, pendant la passation des questionnaires et pendant l'enregistrement des entretiens.

Ayant choisi le questionnaire comme méthode la plus appropriée pour la première phase de notre recherche de terrain, nous concentrerons notre attention sur les écueils de sa préparation, sur sa phase de test et sur sa distribution.

171 Alain Rey & Josette Rey-Debove, 2006, *Le Petit Robert*, Paris, p. 895.

172 TLFi : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?31;s=1738047870;r=2;nat=;sol=1;> [13/11/2013]

173 « Recherche méthodique reposant notamment sur des questions et des témoignages. » (A. Rey & J. Rey-Debove, *Le Petit Robert*, *op.cit.*, p. 895).

« Toute recherche, menée dans des secteurs variés en recueillant les réponses et témoignages des personnes ou en rassemblant des documents, donnant lieu à un rapport écrit. » (TLFi, [13/11/2013]).

174 « Mesure d'instruction permettant au juge de recevoir des tiers des déclarations de nature à l'éclairer sur les faits litigieux dont ils ont personnellement connaissance. » (A. Rey & J. Rey-Debove, *Le Petit Robert*, *op.cit.*, p. 895).

« Recherche systématique de la vérité par l'interrogation de témoins et la réunion d'éléments d'information. » (TLFi, [13/11/2013]).

3 Enjeux méthodologiques

L'intention de poser des questions concrètes et d'obtenir des renseignements spécifiques nous a entraînée à faire le choix de l'entretien comme le type approprié pour la deuxième phase de notre recherche de terrain. L'objectif de cette phase qualitative était de compléter la première phase, quantitative.

Les spécificités de la recherche sociolinguistique de terrain au Canada et une analyse du profil des participants à l'enquête seront également abordées.

3.1 Les différentes possibilités offerte par l'enquête de terrain

L'enquête de terrain est un outil fréquemment employé dans les recherches sociolinguistiques car elle permet d'obtenir des résultats représentatifs. La qualité du travail du sociolinguiste dépend, entre autres, du degré de son intégration dans le milieu observé. Il doit s'orienter dans son terrain, s'efforcer de ne pas être pris pour un « fouineur » et gagner ainsi la confiance de ses interviewés.

Avant de nous décider pour ce type de recherche, trois possibilités de recherche de terrain ont été examinées : *entretien*, *observation* et *questionnaire*. Dans notre article *Enjeux méthodologiques de l'enquête par questionnaire sur l'exemple d'une recherche sociolinguistique au Canada*¹⁷⁵, nous avons considéré les facteurs qui pouvaient avoir un impact sur la qualité de réponses. À partir de ces facteurs, nous avons établi un tableau de leur évaluation.

Tableau 2 : Avantages et désavantages des différents types d'enquête

Facteur Enquête	Choix des questions	Résultats immédiats concrets	Anonymat des enquêtés	Paradoxe de l'observateur	Interaction
Entretien	●●	●●	○	●●●	●●
Observation	●	●	●●	●	●
Questionnaire	●●●	●●●	●	●●	●

Légende : ●●● trait sûrement présent ●● trait probablement présent
 ● trait potentiellement présent ○ trait absent

Les crochets dans le tableau désignent le degré de présence d'un trait extralinguistique. La nuance d'un crochet dans la colonne de l'anonymat des enquêtés a été déterminée par le champs des jurons : dans la majorité des cas, les enquêtés n'hésitaient pas à écrire à titre d'exemple des jurons concrets dans le

175 Petra Vašková-Klapuchová, (à paraître), « Enjeux méthodologiques de l'enquête par questionnaire sur l'exemple d'une recherche sociolinguistique au Canada », *Actes de l'École doctorale de Telč 20/09 – 22/09/2012*, Université Masaryk de Brno.

questionnaire tandis que lors de l'entretien, au contraire, ils disaient seulement « sacres », donc « jurons » en général et ils ne concrétisaient pas. Les avantages et les désavantages de chaque type d'enquête seront explicités dans les sous-chapitres qui suivent.

Avant de nous plonger dans le terrain, il était nécessaire de définir le groupe ciblé des enquêtés et leur nombre. Comme une des hypothèses visait la question de la diatopie, il était nécessaire d'avoir un nombre élevé d'enquêtés pour obtenir des résultats aptes à une comparaison plus profonde des quatre différents milieux sociolinguistiques.

En considérant tous les arguments mentionnés *supra*, nous avons opté pour l'enquête par questionnaire, dans le cadre de l'approche quantitative, et pour l'entretien, dans le cadre de l'approche qualitative.

Pour conclure et pour évaluer l'apport de l'entretien et du questionnaire sur notre recherche, nous avons choisi six mots clé qui caractérisent la convergence et, en même temps, la divergence des approches qualitative et quantitative de l'enquête de terrain.

Au début de l'enquête, la structure est donnée, les questions se suivent de manière logique. Cependant, la structure de l'entrevue peut changer au fur et à mesure du déroulement de la discussion.

La flexibilité dans le cas du questionnaire est limitée au choix de la question avec laquelle l'enquêté veut commencer. La flexibilité est plus marquante lors de l'entretien car si un participant parle d'un phénomène qui attire l'attention du chercheur, celui-ci peut rebondir et développer la discussion. Il peut par la suite insérer cette question dans d'autres entrevues.

La rétroaction dans le sens de la demande d'une explication ou d'une répétition de la prononciation n'est valable que pour l'entretien.

En remplissant le questionnaire, l'enquêté n'est pas dérangé comme il arrive parfois lors d'un entretien. L'espace est ouvert à la réflexion et à la concentration.

Une fois le questionnaire distribué, on ne peut plus modifier les questions. Au contraire, lors d'une entrevue, l'enquêteur est tenté de glisser des questions qui n'étaient pas prévues et risque ainsi de suggérer des réponses ou de poser des questions vagues.

Le temps est une valeur relative. Les questionnaires sont remplis rapidement mais le traitement des données est assez long. La réalisation des entretiens est plus longue mais le chercheur obtient une idée plus claire du phénomène étudié dès le moment de l'enquête.

3.1.1 Enquête par questionnaire

Le questionnaire permet à l'enquêteur d'obtenir des réponses concrètes, structurées selon la forme des questions et il convient à un résumé statistique. Bien que le questionnaire offre de nombreux avantages, des inconvénients ne sont pas exclus.

Le questionnaire est exigeant en ce qui concerne sa mise en forme. Avant de le distribuer aux questionnés, il faut tester sa compréhensibilité auprès du groupe ciblé. L'obtention de sa forme finale est ainsi précédée de plusieurs étapes.

Même si le chercheur prépare le questionnaire avec soin, le risque d'obtenir des questionnaires non remplis ne peut jamais être évité complètement. La valeur des questionnaires non remplis en partie est seulement statistique, c'est-à-dire que le chercheur découvre à quel type de questions les enquêtés ont du mal à répondre et il peut s'efforcer de découvrir pourquoi. La valeur des questionnaires entièrement non remplis reste purement statistique.

Un espace blanc au lieu d'une réponse peut apparaître dans les cas suivants :

- questions mal formulées, incompréhensibles
- questions mal posées, par exemple, questions exigeant une réflexion plus profonde situées vers la fin du questionnaire qui peuvent ne pas être remplies à cause d'un manque de temps ou d'énergie

Cependant, l'enquêteur pose des questions en se rendant compte du fait que l'enquêté peut éviter d'y répondre s'il ne le désire pas ou s'il juge les questions trop personnelles ou insinuantes.

Le mode de remplissage dépend en premier lieu de l'enquêteur qui décide des modalités de distribution du questionnaire : soit par parties, soit tout entier. La distribution du questionnaire tout entier donne la liberté aux enquêtés de décider l'ordre dans lequel ils vont répondre aux questions. Les enquêtés peuvent ainsi sauter certaines questions et y revenir plus tard ou ils peuvent modifier leurs réponses par la suite.

La taille de notre échantillon d'individus à interroger est déterminée par quota¹⁷⁶. La méthode des quotas est applicable à notre enquête car la structure de la population de référence est connue grâce aux critères déterminés auparavant : âge, catégorie socioprofessionnelle et diversité diatopique. C'est à dire que, de ce

176 Les techniques d'échantillonnage (cf. Raphaël Desanti & Philippe Cardon, 2010, *Initiation à l'enquête sociologique*, Rueil-Malmaison, Éditions ASH) aident le chercheur à déterminer et justifier le choix de son approche. Le classement essentiel consiste en trois types d'échantillons : a) aléatoires par tirage soit simple au hasard (toute personne qui passe sans compter ni réfléchir) soit systématique (une personne sur dix qui passent, par exemple), b) par quotas, soit non aléatoire, c) stratifiés (l'observation d'un phénomène auprès des différentes couches de la société, par exemple).

point de vue, le tirage des questionnaires n'est pas aléatoire¹⁷⁷. D'un autre côté, le tirage reste aléatoire dans le cadre du milieu étudié (établissements scolaires). Nous ne choisissons pas systématiquement les élèves questionnés mais les questionnaires ont été distribués dans des classes choisies au hasard.

3.1.2 Enquête par entretien

L'entretien attire par la vitesse d'obtention des réponses mais cet argument n'est qu'une illusion. Il est vrai que le procédé d'acquisition des résultats est assez rapide, mais il ne faut toutefois pas sous-estimer l'importance de la phase préparatoire. Sinon, les résultats seront vagues et inanalysables. La transcription des enregistrements des entrevues ou des données, soit notées sous forme d'un brouillon, soit mémorisées, exige une concentration profonde et suffisamment de temps. L'écueil de cette phase de l'après-entretien repose sur le fait que le chercheur ne peut plus demander de précisions à la personne interviewée en cas d'ambiguïté. Il peut arriver que le matériel obtenu ne soit pas inclus en entier dans l'étude du phénomène en question.

Étant conscients de faire partie d'une recherche et de ne pas pouvoir modifier les réponses après coup, les interviewés font (in)consciemment attention à ce qu'ils disent. De plus, la distribution des rôles enquêteur – enquêté empêche une discussion sur un pied d'égalité.

D'un autre côté, l'avantage incontestable pour l'enquêteur consiste en le fait qu'il peut demander directement ce qu'il veut, ce qu'il a besoin de savoir.

3.1.3 Enquête par observation

L'observation prévoit une course de fond étant donné que l'observateur est limité à la situation du discours, aux résultats fortuits. Si, par contre, l'objectif de l'observateur n'est pas établi auparavant, une étude basée sur une observation a le potentiel de surprendre et de servir d'impulsion pour le chercheur à l'examen d'un nouveau domaine.

Le plus grand avantage de ce type d'enquête est l'anonymat qui accompagne le chercheur si celui-ci le désire. D'un autre côté, si l'observation est annoncée, les observés succombent au paradoxe de l'observateur¹⁷⁸ et leur comportement est semblable à celui décrit dans le sous-chapitre « Enquête par entretien » ci-dessus.

177 R. Desanti & P. Cardon, *Initiation...*, *op.cit.*, pp. 88-90.

178 William Labov, 1973, « Some principles of linguistic methodology » in : *Language in Society* n° 1, 97-120.

Les écueils de l'observation reposent sur le fait que l'observateur n'est pas autorisé à poser des questions, à participer activement, à vérifier directement ses hypothèses ou à demander des explications à l'observé. Il risque de disposer d'un corpus vague et de prolonger ainsi sa recherche d'une manière considérable.

3.2 La « stylisation » de l'enquêteur

Quel que soit le type d'enquête, l'objectif du chercheur est de diminuer le risque du paradoxe de l'observateur. Dans le cas du questionnaire, le chercheur peut recourir à la promesse de l'anonymat aux participants à la recherche. L'« espace privé »¹⁷⁹ des questionnés lors du remplissage devient ainsi extrêmement important. Cependant, la question de l'anonymat ne touche pas seulement le côté des enquêtés. C'est aussi à la « stylisation » de l'enquêteur¹⁸⁰ qu'il faut penser¹⁸¹.

L'intervention et l'interaction vont de pair. Si le chercheur est présent en tant qu'animateur, il y a une interaction inévitable et, au contraire, s'il est absent, l'interaction est rendue impossible¹⁸². De même, ce n'est que grâce à la stylisation *enquêteur – animateur*, qui provoque une interaction *enquêteur – enquêté* active, qu'on peut observer des circonstances extralinguistiques telles que des bruits, commentaires, rires ou marques d'enthousiasmes. L'interaction *enquêteur – enquêté* est ainsi possible si l'enquêteur est présent lors de la passation des questionnaires et s'il dispose d'un espace pour la discussion.

Jusqu'ici, nous avons parlé de l'attitude du chercheur envers l'enquête de terrain mais, quelle est l'attitude de ceux qui participent à la recherche¹⁸³, donc l'attitude des adolescents dans notre cas ? À l'exception de la pré-enquête, les questionnaires ont été distribués dans les collèges. La réalisation de l'enquête par questionnaire dépend du directeur du collège et du corps enseignant. Ainsi, en exagérant un peu, les participants ont été presque obligés de remplir le questionnaire. De toute façon, beaucoup de participants ont exprimé leur opinion non seulement à haute voix pendant la discussion dans la classe mais aussi en bas de page. Dans ce dernier cas, ils ont ainsi gardé l'anonymat de leur opinion sincère.

179 Natacha Borgers, Edith de Leeuw & Astrid Smits, « Pretesting questionnaires for children and adolescents », in : Stanley Presser et al., 2004, *Methods for Testing and Evaluating Survey Questionnaires*, Hoboken (New Jersey), John Wiley & sons, Inc., p. 414.

180 Anne-Marie Arborio & Pierre Fournier, 2005, *L'Enquête et ses méthodes : L'Observation directe*, Paris, Armand Colin, p. 86.

181 Doit-il rester incognito ou intervenir plutôt en tant qu'animateur ? Est-il meilleur d'aborder l'interaction enquêteur – enquêté ou de se distancier ? Est-ce que la stylisation de l'enquêteur a des effets sur la qualité des données recueillies ?

182 Curieuse de connaître l'impact de notre présence ou de notre absence lors du remplissage des questionnaires, nous avons décidé d'assister seulement à quelques sessions.

183 Anne-Marie Arborio & P. Fournier, *L'Enquête et ses méthodes...*, *op.cit.*, p. 86.

En comparaison, la réalisation des entretiens dépendait des contacts instaurés au Québec l'année précédente à l'enquête qualitative et de la volonté des participants. La valeur ajoutée de l'entretien consistait avant tout en la possibilité d'observer les expressions mimiques des interrogés et, en principe, seulement ceux qui s'intéressent au sujet de l'aménagement linguistique et aux anglicismes ont participé.

3.3 La mise en forme du questionnaire

Avant d'établir notre questionnaire¹⁸⁴, il était indispensable d'entamer une réflexion particulière sur le choix du registre de langue qu'il fallait utiliser pour que les questionnés comprennent la question, comment faire pour qu'ils n'aient pas peur de donner leur avis, comment faire pour obtenir des réponses objectives¹⁸⁵ et subjectives¹⁸⁶ à la fois et si présenter les objectifs de la recherche ou non.

Enfin, nous avons dévoilé notre identité et nos objectifs¹⁸⁷ surtout pour assurer les participants de l'anonymat de leurs réponses et pour évoquer en eux le sentiment qu'une grande importance était accordée à leurs opinions. Ce choix s'est révélé efficace car les enquêtés n'ont pas hésité à inclure les gros mots dans la partie concernant les anglicismes les plus utilisés. Certains ont manifesté leur plaisir de faire partie d'une recherche académique et, dans le cas de plusieurs questionnaires, la joie de pouvoir s'exprimer était explicitement indiquée à l'aide de messages et/ou d'émoji.

Tout au long de la mise en forme du questionnaire, le chercheur se voit obligé d'accommoder le langage du questionnaire au niveau intellectuel du groupe ciblé. Bref, ce langage doit être « simple et standardisé »¹⁸⁸. Nous avons alors formulé les questions en français¹⁸⁹ standard.

Consciente de l'importance de la compréhensibilité¹⁹⁰, nécessaire pour obtenir une réponse adéquate et pertinente, nous avons suivi les conseils d'Hervé Fenneteau : « L'utilisation des adverbes tels que « souvent » ou « beaucoup » est

184 Pour la forme finale du questionnaire, voir Annexe.

185 Un point de vue global sur la situation contemporaine.

186 La seule possibilité de comprendre la pensée du groupe ciblé, leurs raisons identitaires de s'exprimer « autrement ».

187 Même si le phénomène du paradoxe de l'observateur a tendance à être augmenté en dévoilant les objectifs du questionnaire, ne pas dire pourquoi les participants doivent le remplir, peut, au contraire, éveiller la peur de répondre aux questions ouvertement.

188 Hervé Fenneteau, 2007, *Enquête : Entretien et Questionnaire*, Paris, Dunod, p. 78.

189 La langue privilégiée au Québec tant par les administrateurs que par les chercheurs selon Andrée Lajoie, 2009, *Vive la recherche libre !*, Montréal, Liber, p. 178

190 Natacha Borgers, Edith de Leeuw & Astrid Smits, « Pretesting questionnaires... », *art.cit.*, p. 414.

3 Enjeux méthodologiques

formellement déconseillée. La signification de ces termes varie en effet d'un individu à l'autre. Le recours à des expressions précises telles que « tous les jours », « plusieurs fois par semaines, mais pas tous les jours » permet d'éliminer les équivoques »¹⁹¹. Respectant les critères susmentionnés, les questions fermées concernant la fréquence de l'emploi des lexèmes ont été posées de la manière suivante :

Quand l'as-tu entendu pour la première fois ?

récemment il y a quelques mois il y a plus d'un an autre :

Si l'offre des possibilités de réponse n'était pas exhaustive, le questionné pouvait toujours recourir à l'option « autre » et spécifier sa réponse.

Nous avons également fait attention à éviter les connotations¹⁹², la négation, la complexité des questions ainsi que les connecteurs logiques¹⁹³.

Même si la première version du questionnaire était conçue avec le vouvoiement, nous avons ensuite changé le style en faveur du tutoiement en raison d'une approche plus personnelle et de l'usage général du tutoiement au détriment du vouvoiement au Canada francophone sous l'influence de l'anglais qui ne connaît pas la dichotomie tutoiement / vouvoiement.

La notion linguistique « lexème » a été remplacée par « mot » pour ne pas perturber la compréhensibilité des questions.

La recherche tout comme notre identité ont été présentées dans le texte d'accompagnement. Ce dernier était situé au début du questionnaire au-dessous du logo de l'Université Masaryk de Brno inséré pour confirmer l'aspect sérieux de la recherche et motiver les enquêtés car « [...] *peu de personnes ont des raisons d'être naturellement motivées pour remplir un questionnaire* »¹⁹⁴. La forme finale du texte d'accompagnement a été formulée de manière suivante :

Je m'appelle Petra Vašková¹⁹⁵ et je suis doctorante à l'Université Masaryk de Brno en République tchèque. Je suis en train de rédiger ma thèse de doctorat dans le cadre des langues romanes et j'aimerais demander ton aide à travers ce questionnaire qui restera anonyme.

En remplissant ce questionnaire tu participes à la recherche menée auprès de la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk.

191 H. Fenneteau, *Enquête : Entretien..., op.cit.*, p. 79.

192 *Ibid.*, p.78.

193 Natacha Borgers, Edith de Leeuw & Astrid Smits, « Pretesting questionnaires... », *art.cit.*, p. 414.

194 Yannis Harvatopoulos, Yves-Frédéric Livian & Philippe Sarnin, 1989, *L'Art de l'enquête*, Paris, Eyrolles, pp. 78, 79.

195 En République tchèque, la tradition veut que les femmes adoptent le nom de famille de l'époux. Comme l'enquête a eu lieu avant notre mariage, c'est notre nom de jeune fille qui apparaît dans le questionnaire.

Le texte indique clairement les points conventionnels d'un *texte d'accompagnement*¹⁹⁶ : l'organisme qui patronne l'enquête, les garanties d'anonymat, les objectifs de l'enquête et la raison pour laquelle l'enquêté doit prendre la peine de répondre à ce questionnaire.

Après avoir résolu les questions de la présentation et de la langue du questionnaire, il fallait penser à l'organisation générale, c'est-à-dire à la vision d'ensemble, ainsi qu'à l'ordre des questions et aux effets du contexte¹⁹⁷. La disposition du questionnaire a été changée après la consultation de l'*Initiation à l'enquête sociologique*¹⁹⁸ qui met en relief que les questions d'allure administrative « vécues comme intrusives et gênantes »¹⁹⁹ devraient se trouver à la fin du questionnaire.

En raison des besoins susmentionnés, les questions jugées importantes pour notre recherche ont été triées et classées en quatre blocs de manière à ce que chaque bloc soit composé de questions thématiquement cohérentes, d'une façon logique et que l'ordre de ces questions développe une idée d'ensemble.

Le bloc de la première partie comportait la problématique des anglicismes en général, c'est-à-dire la fréquence d'usage des anglicismes dans la vie quotidienne en relation avec le milieu sociolinguistique. Nous avons demandé aux questionnés d'énumérer des exemples concrets des lexèmes utilisés en raison de leur apparition en synchronie dynamique.

Le deuxième bloc s'est focalisé sur des anglicismes précis. Le processus du choix des lexèmes destinés à l'analyse est présenté à la fin du présent sous-chapitre.

La troisième partie ne comportait que deux questions dont le but était d'éclaircir la situation de l'aménagement linguistique au Québec et le point de vue des adolescents francophones sur la situation contemporaine.

La quatrième partie, intitulée *Renseignements à compléter*, visait le profil des enquêtés et leur identification²⁰⁰. Les données telles que le nom et le prénom n'étaient pas demandées par rapport à la promesse de l'anonymat. Cependant, les enquêtés avaient la possibilité de mettre leur adresse courriel s'ils étaient intéressés par les résultats de la recherche. Parfois, leur adresse comportait leur nom ou leur surnom. Certains ont ainsi dévoilé leur identité même si cette option était facultative.

Pour une meilleure orientation dans le texte, les questions ont été mises en italique tandis que les réponses proposées aux questions fermées ou mixtes ont

196 Y. Harvatopoulos, Y.-F. Livian & P. Sarnin, *L'Art de l'enquête*, *op.cit.*, pp. 78, 79.

197 H. Fenneteau, *Enquête : Entretien...*, *op.cit.*, p. 109.

198 Cf. Raphaël Desanti & Philippe Cardon, 2010, *Initiation à l'enquête...*, *op.cit.*

199 R. Desanti & P. Cardon, *Initiation...*, *op.cit.*, pp. 91.

200 Les questions plus délicates devraient être reportées à la fin du questionnaire selon Stéphanie Abrial et Vincent Tournier, 2011, « Construire un questionnaire », in : Pierre Bréchon (dir.), *Enquêtes qualitatives, enquêtes quantitatives*, Grenoble, Presse universitaire de Grenoble, pp. 159, 160.

3 Enjeux méthodologiques

été laissées en écriture standard. Dans la version finale de notre questionnaire, on trouvera trois types de questions : ouvertes, fermées et mixtes.

Exemple d'une question ouverte :

Quels mots d'origine anglaise as-tu récemment commencés à utiliser?.....

Exemple d'une question fermée :

NOOB

je le connais et je l'utilise je le connais mais je ne l'utilise pas je ne le connais pas

Exemple d'une question mixte :

Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? oui non

Pourquoi?.....

Vu qu'un questionnaire trop long « risque de lasser ou d'agacer certains publics »²⁰¹, nous nous sommes efforcée de ne pas dépasser deux pages de questionnaire, la page de couverture mise à part. Pour respecter ce critère, nous avons dû élargir l'espace utilisable des pages au maximum : diminuer l'en-tête, le blanc de pied et les marges tout en gardant la lisibilité, en conservant la police Times New Roman, taille 12, interligne simple.

Le choix des lexèmes pour la deuxième partie du questionnaire a été inspiré par un dépouillement minutieux des blogs, des forums et des chats²⁰², animés par les jeunes sur Internet.

Ainsi, nous avons rassemblé un nombre important d'anglicismes que nous avons catégorisés selon la fréquence de leur apparition dans les textes et selon leur « potentiel » pour notre recherche. La liste comportait les lexèmes suivants : *job, cool, deadline, leader, shopping, lousse, awesome, fan, staff, downtown, outstanding* et l'expression calquée de l'anglais *tomber en amour*. Ensuite, pour n'en choisir que sept au maximum, nous avons étudié l'ensemble des expressions choisies avec Alena Podhorná-Polická²⁰³, experte en sociolinguistique identitaire, et avec Jean Quirion²⁰⁴, expert en terminologie et terminométrie, qui nous a proposé un lexème à la mode²⁰⁵ : *noob*.

201 Stéphanie Abrial et Vincent Tournier, « Construire... », *op.cit.*, pp. 159, 160.

202 ou des clavardages, comme disent les Québécois

203 maître des conférences à la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk de Brno

204 professeur agrégé à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa

205 relativement nouveau à l'époque et, en conséquence, sans orthographe établie ni figée

Comme il sera expliqué ci-dessous, le choix n'est devenu définitif qu'après l'accomplissement de la pré-enquête²⁰⁶ lors de laquelle nous avons proposé sept variantes de lexèmes alors que nous n'en avons besoin que de cinq. Les pré-questionnaires ont donc renforcé la pertinence des lexèmes choisis pour l'analyse.

3.4 La « pré-enquête » ou la phase de test du questionnaire

La phase de la pré-enquête²⁰⁷ est obligatoire pour tester la compréhensibilité²⁰⁸, sauf si l'ambiguïté n'est pas le but²⁰⁹. Compte tenu de l'importance de cette pré-phase de la recherche de terrain, nous avons passé environ dix mois à la préparation du questionnaire qui était successivement soumis aux évaluateurs. Lors de cette année, nous avons modifié, reformulé, ajouté et supprimé des questions, changé leur ordre ainsi que l'ordre de parties entières.

Nous n'avons pas sous-estimé l'importance de l'obtention de divers points de vue sur la problématique et de la consultation d'experts dans le domaine, ce que Fenneteau recommande²¹⁰. Nous avons également choisi les pré-enquêtés avec soin, ce que le même auteur conseille explicitement : « [le test du questionnaire] peut être précédé par une vérification confiée à un expert (un chargé d'études chevronné²¹¹ par exemple), mais il doit toujours être effectué auprès de la population concernée par l'enquête. »²¹²

3.4.1 En quête des pré-enquêtés

Trouver une dizaine d'adolescents pour participer à la pré-enquête a été la première démarche lors de notre stage de recherche au Canada. Afin de trouver un lieu de concentration d'adolescents, nos premiers pas nous ont menée vers les Maisons des Jeunes à Montréal. Cependant, les directeurs nous ont expliqué la

206 Nous remercions Monsieur le Professeur Jean Quirion d'avoir rendu possible la réalisation de la pré-enquête.

207 Claude Javeau distingue une échelle de quinze étapes de l'enquête par questionnaire. La pré-enquête en occupe la quatrième position. Cf. Claude Javeau, 1992, *L'Enquête par questionnaire*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

208 Natacha Borgers, Edith de Leeuw & Astrid Smits, « Pretesting questionnaires... », *art.cit.*, p. 414.

209 Dans notre cas, nous avons gardé l'ambiguïté d'une double orthographe du lexème « noob » / « newb ».

210 H. Fenneteau, *Enquête : Entretien...*, *op.cit.*, p. 121.

211 Nous avons consulté les enjeux sociolinguistiques avec Madame la Professeur Alena Podhorná-Polická et les questions terminologiques et logistiques avec Monsieur le Professeur Jean Quirion.

212 H. Fenneteau, *Enquête : Entretien...*, *op.cit.*, p. 121.

complexité administrative obligatoirement requise avant de laisser une personne étrangère entrer en contact avec les jeunes. Après les tentatives infructueuses de collaborer avec les Maisons des Jeunes à Montréal, c'est à Gatineau que nous avons trouvé des volontaires pour remplir le pré-questionnaire et pour en relever les défauts.

3.4.2 Le déroulement de la pré-enquête et le profil de ses participants

La pré-enquête s'est déroulée pendant la semaine du 7 au 11 mai 2012. Les filles et les garçons représentaient proportionnellement : 5 filles et 5 garçons (1 fille et 1 garçon avaient 13 ans à l'époque, 1 fille et 1 garçon avaient 15 ans et 3 filles et 3 garçons avaient 16 ans). En ce qui concerne la répartition géographique, huit questionnés résidaient à Gatineau, un a mis Cantley et un a mis Hull comme domicile²¹³. Cependant, seuls trois d'entre eux ont mis Gatineau comme ville de naissance. Deux questionnés sont nés à Montréal. Les autres lieux de naissances sont Longueuil, Ottawa, Belleville et Hull (donc Gatineau). Un questionné n'a pas révélé sa ville de naissance. Quant aux variables extralinguistiques, mentionnons encore la formation. Le groupe ciblé de l'enquête étaient des étudiants des collèges et des écoles secondaires. L'année scolaire des pré-enquêtés au moment du remplissage du questionnaire n'était pas pertinente, ce qui explique que le niveau d'études n'a pas été pris en compte lors du choix des pré-enquêtés. Cependant, nous avons laissé cette question dans le questionnaire pour mieux nous orienter dans le profil des participants. La majorité des questionnés, sept au total, étaient en quatrième année au collège. Les trois autres étaient en première, en deuxième et en troisième année.

Les usages langagiers au sein du foyer exercent aussi un impact sur la façon de s'exprimer des enfants. Huit des dix pré-enquêtés étaient issus de familles purement francophones, c'est-à-dire que la langue des deux parents était le français qui est, en même temps, la langue parlée au foyer. Le père d'un des participants était de langue maternelle anglaise et la mère d'un autre participant était de langue maternelle tagalog, une des langues parlées aux Philippines. Dans ces deux derniers cas, les langues du foyer sont à la fois le français et l'anglais.

À la fin du questionnaire, nous avons offert aux enquêtés la possibilité d'indiquer leur courriel s'ils étaient intéressés par les résultats de la recherche. L'intérêt des pré-enquêtés en faveur de la recherche a été motivant pour nous car sept d'entre eux ont voulu être recontactés par la suite.

Le questionnaire a été progressivement modifié au fur et à mesure des suggestions que les enquêtés nous proposaient pendant la pré-enquête. Après avoir

213 Voir le chapitre 2.1.1.

rempli le pré-questionnaire, les participants ont consenti aux discussions qui se sont révélées très utiles pour notre enquête. En vertu de ces discussions, nous avons remplacé²¹⁴ le lexème *staff* par *skill*. La pertinence de ce changement a été immédiatement confirmée par une professeure du Collège Saint-Alexandre de la Gatineau au moment où elle a vu l'échantillon d'anglicismes dans la deuxième partie de notre questionnaire : « Ils le disent tout le temps ! ».

Après avoir considéré la valeur de toutes les parties, nous avons raccourci le questionnaire de manière à ce qu'il soit composé de trois domaines principaux :

- Anglicismes en général
- Anglicismes concrets
- Aménagement linguistique

Nous avons remarqué que la sixième question de la première partie avait été mal comprise et, pour cette raison, mal ou non remplie²¹⁵. Vu que cette question avait presque la même valeur énonciative que les questions 4 et 5, nous l'avons effacée. La première partie s'est donc vue réduite à 6 questions au total.

La locution « groupe social particulier » avait l'air incompréhensible à cause du mot « social ». Les enquêtés ont été perturbés par ce mot parce qu'ils n'étaient pas sûrs de sa signification dans le contexte donné. Après une discussion au sujet de cette question, nous avons décidé de supprimer le mot « social » et de laisser seulement « groupe particulier ». Les réponses contenues dans les questionnaires indiquent que ce procédé était adéquat car elles rapportent exactement les données requises pour cette question.

Une autre observation qui s'est révélée très importante était l'espace dédié à l'ensemble de la troisième partie sur l'aménagement linguistique. Même s'il semble que c'était surtout à cause de cette partie délicate que les écoles anglophones²¹⁶ ne nous ont pas permis de distribuer les questionnaires dans leurs établissements, c'est paradoxalement la partie qui a retenu, lors de la passation du questionnaire, l'attention des élèves au plus haut point. L'espace pour les réponses a donc été élargi d'une à trois lignes. En transcrivant les données dans la phase postérieure, de nombreux cas témoignent que cet espace aurait pu être encore plus vaste.

214 Les lexèmes *intense* et *fan*, proposés en tant que variantes des lexèmes choisis, ont été effacés.

215 6. Est-ce qu'il y a des anglicismes qui n'apparaissent que :
 dans ta bande de copains :
 à l'école :
 dans la famille :

216 Notre première intention était de comparer un milieu francophone (Gatineau) avec un milieu anglophone (Ottawa). Cette étude n'a néanmoins pas été approuvée par la Commission d'éthique.

3 Enjeux méthodologiques

La dernière observation importante issue de la pré-enquête porte sur l'orthographe du lexème *noob*. Puisqu'il était employé exclusivement dans la langue parlée au moment de notre recherche de terrain, il restait à décider quelle forme graphique lui attribuer. *Newb* tel qu'il apparaissait dans les pré-questionnaires n'était pas compréhensible pour tout le monde. Enfin, avec les participants à la pré-enquête, on s'est mis d'accord sur la graphie *noob*.

Après l'évaluation du résultat de la pré-enquête, la forme finale du questionnaire a été fixée de la façon suivante :

La couverture du questionnaire

La couverture ne contient que le logo de l'Université Masaryk et le texte d'accompagnement²¹⁷.

Première partie

La première partie se compose de six questions sur la proportion des anglicismes, leur fréquence dans le discours quotidien et sur l'influence de l'entourage quant à l'emploi des anglicismes. Un espace pour les remarques supplémentaires a été réservé à la fin de cette partie.

Deuxième partie

Cette partie du questionnaire est composée de cinq blocs uniformes. Chacun de ces blocs portait sur un anglicisme.

Troisième partie

L'aménagement linguistique fait l'objet de cette partie.

Renseignements à compléter

Le dernier bloc est dédié au profil des enquêtés et aux données statistiques.

3.5 La phase quantitative de l'enquête : distribution des questionnaires

La phase qualitative de la pré-enquête terminée et le questionnaire prêt à être distribué, la phase quantitative, conditionnée par le fait de trouver des centaines d'enquêtés, a commencé.

Tout chercheur qui désire faire une recherche dans les établissements scolaires canadiens doit être muni d'une approbation de la Commission d'éthique de chaque province canadienne qu'il désire inclure dans sa recherche. Comme

217 Voir le sous-chapitre 3.3.

notre recherche se focalisait tout d'abord sur les provinces du Québec et de l'Ontario, la réalisation dépendait de l'obtention de deux approbations différentes. Étant consciente de la tradition de sécurité dans les établissements scolaires au Canada, nous nous sommes mise à envoyer des courriels aux directeurs généraux et aux directeurs des services pédagogiques pour demander la permission de distribuer les questionnaires dans les classes de leurs collègues. Les réactions étaient plutôt négatives que positives. La majorité des courriels est restée sans réponse. Après avoir beaucoup insisté, nous avons obtenu la réponse d'un collègue d'Ottawa qui, comme nous l'avons su bien vite, n'était qu'un faux espoir. Même si les revendications de la Commission d'éthique de ce collège semblaient impossibles à remplir, nous avons livré tous les documents qu'elle avait demandés. Cependant, notre demande a été refusée sans aucune explication. Bien que les refus au Québec aient été plus gentils, le temps destiné à l'enquête de terrain au Canada passait vite et il a été nécessaire de trouver une autre solution pour obtenir les données²¹⁸.

Ironie du sort : la non-nécessité de l'approbation de la Commission d'éthique pour la recherche dans les collèges privés a fait jaillir une étincelle d'espoir²¹⁹.

Nous sommes entrée en contact avec quatre établissements scolaires québécois : le Collège Saint-Alexandre de la Gatineau, le Collège Jean-Eudes à Montréal, le Collège Saint-Charles-Garnier à Québec et l'École secondaire Mont-Saint-Sacrement à Saint-Gabriel-de-Valcartier.

Bien que l'approbation de la Commission d'éthique ne soit pas demandée de la part des collèges privés, il faut observer les règles internes des établissements. Ainsi, les discussions avec les étudiants n'étaient possibles qu'en présence des enseignants. Même si nous avons prévu d'enregistrer les débats dans les classes sur un dictaphone, les règles scolaires n'autorisaient pas cette démarche sans un consentement écrit préalable des parents de tous les élèves. Cette mesure est valable également pour la prise de photos. Celle-ci n'était possible qu'au moment où tous les élèves avaient quitté la salle. La seule possibilité d'enregistrer le déroulement de l'enquête résidait dans l'emploi d'un cahier ou d'un journal d'enquête. Nous avons noté tout ce qui était en relation avec la passation des questionnaires, tout ce qui pourrait influencer les résultats de l'enquête. Nous ne nous sommes pas focalisée seulement sur la situation linguistique mais également sur la situation extralinguistique, c'est-à-dire sur la description des lieux, le comportement des étudiants et des enseignants, ainsi que sur les rires, les bruits, les exclamations, etc.

218 Selon les expériences de nos collègues canadiens, les négociations avec les Commissions d'éthique peuvent aller jusqu'à des années entières.

219 L'auteur de cette excellente idée est Lyne Marcil.

3.5.1 Variabilité régionale des données reçues et profil des participants à la recherche

Avant de quitter le terrain, nous avons disposé des données de quatre milieux sociolinguistiques différents. Dans le tableau n° 3, nous indiquons le nombre de questionnaires reçus selon le critère géographique et notre présence ou non dans les salles lors de la passation des questionnaires.

Tableau 3 : Disposition géographique

Ville	Collège	Nombre de questionnaires	Présence lors de la passation
Gatineau	Collège Saint-Alexandre	173	Oui
Montréal	Collège Jean-Éudes	207	Oui
Québec	Collège Saint-Charles-Garnier	142	Non
Saint-Gabriel-de-Valcartier	École secondaire Mont-Saint-Sacrement	161	Non
Province de Québec	Collèges privés	Total : 683	2/2

Tous les collèges choisis acceptent les étudiants des deux sexes. La représentation des étudiants a été nettement plus élevée que le nombre d'étudiantes : 342 contre 324. Le reste des étudiants, soit 17 étudiants, n'ont pas spécifié leur sexe. L'âge des participants à la recherche n'était pas strictement spécifié, c'est-à-dire que tous les étudiants des collèges et des écoles secondaires pouvaient y participer. Enfin, la gamme d'âge des participants allait de 12 à 18 ans. La majorité des participants, précisément 586 étudiants, avaient entre 13 et 16 ans.

La description des profils sociologiques complexes des participants et l'interconnexion de ces variables avec les différentes catégories de questions seront incluses dans les chapitres suivants.

3.5.2 Déroulement de l'enquête

Avant d'entrer dans les classes des collèges privés et tout comme dans le cas des tentatives d'entamer la collaboration avec les écoles publiques, une centaine de courriels a été envoyé aux directeurs et aux enseignants pour négocier la distribution des questionnaires lors des cours magistraux. L'attente des réponses ressemblait à la fameuse œuvre de Samuel Beckett *En attendant Godot*. Parfois longue, parfois sans réponse, l'autorisation de mener la recherche nous a enfin été concédée.

Notre activité dans les classes était néanmoins surveillée par un enseignant toujours présent, avant, après et lors de la passation des questionnaires. L'enregistrement des réactions des étudiants au dictaphone ainsi que la prise de photos²²⁰ nous ont été interdits. La seule possibilité de garder un souvenir précis du déroulement de l'enquête consistait dans une observation attentive et sa mise à l'écrit. Après avoir quitté la classe²²¹, la prise de notes, basées sur une observation générale de la classe, complétait les notes prises pendant que les jeunes remplissaient le questionnaire. Les notes prises *ex post* veillaient à capturer les réactions et le comportement des enseignants et, surtout, des participants après avoir rempli le questionnaire. Plus précisément, ce que nous avons observé, c'était les lieux, les actions et les paroles entre les étudiants eux-mêmes, entre eux et l'enseignant et les interactions entre les étudiants, l'enseignant et nous. À tout moment de la mise à l'écrit, nous nous sommes efforcée de saisir la description la plus objective possible²²². La rédaction des paragraphes suivants, qui traitent du déroulement de l'enquête, est basée sur notre journal de terrain.

3.5.2.1 Collège Saint-Alexandre de la Gatineau (Gatineau)

La distribution des questionnaires s'est déroulée en plusieurs étapes au Collège Saint-Alexandre. Il a fallu de longues négociations avec le directeur des services pédagogiques et les enseignants avant de pouvoir être accueillie le 11 mai 2012.

Même si nous avions prévu d'entamer la recherche à 10h25 en classe de français, l'enseignante a insisté sur un rendez-vous à 10h00 pour nous présenter à ses collègues et nous guider vers la classe. L'intérieur, ainsi que l'extérieur, du collège semblaient somptueux. La réception en verre accentuait cette ambiance solennelle.

Une discussion avec l'enseignante sur les détails de la distribution des questionnaires, et sur le questionnaire même, a précédé notre rencontre avec la classe. L'intérêt de l'enseignante tournait vers la présentation de notre recherche aux étudiants et vers le contenu du questionnaire.

Comme la problématique abordée dans le questionnaire était thématiquement proche du contenu enseigné dans les classes à ce moment-là, elle a incité les étudiants à réfléchir sur la langue de manière propice à la philosophie du collège. L'enseignante a commenté le choix des lexèmes de la deuxième partie comme

220 Seule la prise de photo de la classe vide, après la sortie des étudiants, a été rendue possible.

221 Stéphane Beaud & Florence Weber, 2005, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, Éditions La découverte, p. 161.

222 Isabelle Danic, Julie Delalande & Patrick Rayou, 2006, *Enquêter auprès d'enfants et de jeunes. Objets, méthodes et terrains de recherche en sciences sociales*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 128.

3 Enjeux méthodologiques

pertinent. *Skill* a particulièrement retenu son attention (« Ils le disent tout le temps ! »). Elle-même s'est exprimée sur l'usage de *job* qu'elle qualifiait comme variante péjorative de *travail*.

Les étudiants, habillés d'uniformes, se sont regroupés par deux ou en groupe lors de la récréation. La classe a commencé par la présentation du programme par l'enseignante dont la relation avec les étudiants avait l'air amicale, harmonieuse.

L'enseignante a écrit notre nom et l'appartenance universitaire sur le tableau noir et nous avons présenté la recherche aux 25 étudiants présents. Ensuite, nous avons distribué les questionnaires en expliquant la différence de taille entre la page principale et la partie à remplir²²³. Avant de commencer à remplir, nous avons demandé aux étudiants de lire les questions et de nous demander des explications en cas de non-compréhension de n'importe quels termes qui se trouvaient dans le questionnaire. Une étudiante a demandé : « Niveau de langue. Je mets quoi ? ». D'autres questions nous ont été posées après la récupération des questionnaires : « Pourquoi Québec ? », « Comment est-ce qu'on dit en tchèque *Bonjour, je m'appelle Jean-François* ? », « Est-ce que je peux avoir une question personnelle... Où est-ce que vous avez appris le français ? »²²⁴, « Quelles autres langues parlez-vous ? », un de ses camarades de classe de répondre « Tchèque ! »²²⁵, « Est-ce que vous allez revenir ? ».

Juste avant la distribution des questionnaires, l'enseignante a affirmé que le sujet de notre recherche lui convenait très bien car la classe était en train de discuter de la situation linguistique au Canada et qu'elle incitait les étudiants à réfléchir sur la langue française. Elle les encourageait à remplir et à demander s'il y avait des incertitudes concernant les questions.

Dès que les enquêtés se sont mis à remplir, un nouveau venu a ouvert la porte, l'air étonné. Nous lui avons expliqué brièvement les enjeux de la classe de ce jour-là et il s'est rajouté à ses camarades de classe.

Tout au long du remplissage, nous avons pu observer l'enthousiasme des étudiants et de l'enseignante. Parfois, nous avons entendu des chuchotements de type « C'est quoi la ... ? ». Les étudiants semblaient épris dans leur tâche, la majorité d'entre eux écrivaient énergiquement, certains gommaient, taillaient leurs crayons...

Après avoir récupéré les questionnaires remplis, nous avons écrit notre adresse courriel sur le tableau noir au cas où d'autres questions apparaîtraient par la suite ou d'autres amis francophones seraient intéressés par l'enquête. En

223 Le format de la première page, imprimée en République tchèque, était plus grand que celui de la page suivante, imprimée au Québec après l'accomplissement de la pré-enquête.

224 question posée par l'enseignante

225 Une courte discussion sur l'enseignement des langues étrangères en Europe a suivi.

sortant de la classe, les étudiants nous ont remerciée et ils avaient l'air heureux, pas fatigué.

L'enseignante a demandé à l'un²²⁶ des étudiants de nous accompagner vers la sortie du collège. Nous avons profité de ce court chemin vers l'accueil et nous lui avons demandé son opinion sur le questionnaire : « C'était très bien, un autre point de vue sur la langue. C'était un plaisir de vous rencontrer ».

Notre impression subjective des discussions avec la classe reflète le souci omniprésent de la sécurité²²⁷ des enfants, tant physique que psychique. Avant de poser une question aux étudiants, nous avons demandé, tout d'abord et par principe, à l'enseignante, qui écoutait et observait attentivement notre discussion avec les étudiants.

À 13h50, nous avons rencontré une autre classe du Collège Saint-Alexandre. Le groupe de 28 étudiants était bien reposé après le dîner²²⁸.

L'équipement de la classe correspondait mieux à nos besoins car une carte de l'Europe se trouvait déployée sur le tableau. Nous avons alors pu parler des données essentielles sur la République tchèque. Les étudiants connaissaient le joueur de hockey Tomáš Plekanec²²⁹, prononcé [plekanek], certains d'entre eux connaissaient Jaromír Jágr²³⁰.

Après la distribution des questionnaires, un soulagement s'est révélé sur les visages des enquêtés qui s'attendaient à un questionnaire de type « test ». Ils ont lu attentivement la première page du questionnaire, surtout le texte d'accompagnement et y sont revenus également pendant le remplissage.

Tout timide, un garçon a demandé s'il pouvait mettre aussi des gros mots dans la première partie du questionnaire. Comme dans le premier groupe, la question sur le niveau de langue, incluse dans les renseignements à compléter, a été posée. Dans le cadre de la deuxième partie, les questions tournaient autour des lexèmes : « Si je n'utilise pas *job* en français mais seulement en anglais, je mets 1 ou 2 ? », « Les questions se rapportent au mot en gros ou au synonyme que j'utilise plutôt ? ».

Après avoir remis le questionnaire, les étudiants ont continué à nous poser des questions sur notre séjour au Québec, le financement des études en République tchèque, notre retour éventuel au Québec et ont demandé de comparer le Québec et la France, lequel de ces deux pays nous préférons.

226 Même si le prénom du garçon, d'origine française, nous est connu, nous n'allons pas le dévoiler à cause de la promesse de l'anonymat des participants.

227 L'entrée principale au collège est surveillée par un concierge. Paradoxalement, les entrées latérales ne sont pas fermées à clé et n'importe qui peut pénétrer facilement dans le bâtiment.

228 ou le déjeuner en français de France

229 membre de l'équipe des Canadiens de Montréal en mai 2012

230 joueur au hockey de la LNH mais d'une équipe états-unienne

3 Enjeux méthodologiques

Tout comme dans le cas de la classe du matin, nous avons été raccompagnée par un étudiant à qui nous avons posé les mêmes questions sur le déroulement et la pertinence des questions du questionnaire. Il nous a répondu que c'était vraiment bien, que les lexèmes ont été très bien choisis, qu'en Outaouais, il y avait encore plus d'anglicismes que dans d'autres régions du Canada ou à Québec et que, dans les écoles publiques, il y en aurait encore davantage.

Lors des discussions menées dans ce groupe d'étudiants, nous nous sommes rendue compte que l'enseignante tutoyait les étudiants qui, eux au contraire, vouvoyaient leur enseignante et nous aussi.

3.5.2.2 Collège Jean-Eudes (Montréal)

Situé sur le boulevard Rosemont à Montréal, le Collège Jean-Eudes éveille le respect. Un extérieur grandiose, un accueil en verre et des couloirs modernes contrastent avec les salles de classe dont l'équipement est plus modeste.

La collecte des données au Collège Jean-Eudes s'est effectuée d'une manière massive, organisée et ciblée. À cause d'un processus rapide causé par un horaire précis de distribution des questionnaires établi par les enseignants, les dialogues avec les étudiants ont été assez courts et limités à la présentation de notre recherche. L'établissement d'une relation de confiance semblable à celle établie au Collège Saint-Alexandre n'a donc pas été accompli.

Une fois arrivée au collège, le matin du 22 mai 2012, nous avons attendu l'enseignante de la première classe sur l'itinéraire à l'accueil. La salle d'accueil a attiré notre intérêt par les armoiries, photos des anciens élèves, fleurs, fauteuils en cuir et un grand écran ACL. Les enseignantes étaient habillées avec bon goût, les enseignants d'un costume accompagné d'une cravate et les étudiants étaient habillés d'uniformes.

Même si la première classe commençait à 8h05, seulement deux étudiants étaient présents à ce moment-là. L'enseignante nous a expliqué que c'était probablement à cause de la pluie. En attendant, nous avons posé à l'enseignante une question concernant l'impact causé par l'intégration de la troisième partie dans le questionnaire. Selon son opinion, ce n'est pas la partie sur l'aménagement linguistique au Canada qui aurait découragé les autres collèges à nous permettre d'y distribuer les questionnaires. Au contraire, le Québec est assez ouvert à cette problématique. Selon l'enseignante, les réponses négatives à notre courriel de la part des autres collèges ont probablement été causées par la fin de l'année scolaire qui s'approchait. Elle a ajouté que cela est peut-être une des raisons pour lesquelles la distribution des questionnaires en Ontario n'a pas été rendue possible. Par cette affirmation, elle a indirectement

confirmé notre hypothèse sur le comportement de la Commission Scolaire²³¹ à Ottawa.

Dès que les 36 étudiants ont été réunis dans la classe²³², l'enseignante a commencé à résumer l'activité de la fin de semaine²³³ et a félicité les étudiants de leurs succès. Le groupe était multiethnique. La jeune enseignante nous a révélé que la classe avait parlé des anglicismes au début de cette année scolaire-là et qu'elle-même était très curieuse des réponses de ses pupilles.

Les enquêtés voulaient connaître l'opinion de l'enseignante sur l'inclusion des gros mots dans la première partie. Bien que l'enseignante ait été contre leur insertion dans le questionnaire, nous sommes intervenue pour que les étudiants indiquent tout ce qui était lié au sujet. Lors de la prise de notes dans notre cahier, nous n'avons pas pu nous empêcher de comparer le comportement des étudiants du Collège Jean-Eudes et du Collège Saint-Alexandre : l'enthousiasme des Montréalais est moindre par rapport à celui de Gatineau. Les raisons à cela peuvent être multiples : soit la fatigue après trois jours de congé, soit la fatigue à cause du temps²³⁴, soit le fait que les enfants devant nous étaient en deuxième année tandis que ceux de Gatineau étaient plus âgés de deux ans. Parmi d'autres questions sur l'adéquation des réponses, les étudiants ont demandé s'il fallait mettre les exemples des phrases de la deuxième partie en français ou en anglais et ce que « niveau de langue » des renseignements à compléter voulait dire.

Le deuxième tour de la distribution des questionnaires au Collège Jean-Eudes a commencé 25 minutes après le premier. Vu que les élèves n'étaient pas surpris de nous voir entrer dans la classe, nous en avons déduit que le début de la journée n'avait pas été dédié à l'exposition du programme du jour²³⁵ mais à la présentation de notre recherche. L'introduction de notre part ne consistait ainsi qu'en quelques mots complémentaires sur la recherche et sur la République tchèque.

L'enseignante de cette classe multiethnique a étudié le questionnaire minutieusement et a remarqué la double orthographe du lexème *noob* vs. *newb*²³⁶. À voix très basse pour ne pas influencer le sens d'observation des élèves, nous lui avons expliqué le pourquoi du choix de présenter les deux formes.

231 Parmi les tâches de la Commission scolaire, on peut nommer la construction et l'entretien des écoles, l'embauche des maîtres, l'établissement du corpus d'études, le choix des manuels, l'établissement des règlements des écoles, les visites des écoles, etc. (Jean-Pierre Charland, 2004, *Histoire de l'éducation au Québec*, Montréal, ERPI, p. 68).

232 Un étudiant est arrivé en retard après le début de la classe. Le nombre d'enquêtés dans ce groupe a donc finalement atteint 37.

233 L'enquête a eu lieu le mardi 22 mai 2012 après trois jours de congé.

234 Ce jour-là, il pleuvait beaucoup et il faisait lourd.

235 Le tableau était vide.

236 L'intention de cette double orthographe visait l'attention des enquêtés dont les remarques pouvaient être utiles par rapport à l'évolution de la convention de l'orthographe de ce mot relativement nouveau.

3 Enjeux méthodologiques

La concentration des 35 enquêtés, un rien plus enthousiasmés que les élèves du premier groupe, n'a été brisée que par une question sur le niveau de la connaissance des langues apprises. Les enquêtés semblaient ne même pas faire attention à l'enseignante qui se promenait entre les bancs et, de temps en temps, jetait un coup d'œil sur les réponses des élèves.

Une vingtaine de minutes plus tard, les élèves ont pris congé de nous tout en nous remerciant de les avoir choisis comme enquêtés.

La décoration plus modeste de la troisième classe correspondait à l'apparence autoritaire de l'enseignante qui projetait une vidéo au moment de notre entrée.

La première question de la part des étudiants, habillés de tenues bleu et rouge et de pulls ornés d'un blason, nous a été posée lors de la distribution des questionnaires : « Est-ce que vous connaissez Jágř ? ». Les autres questions posées émanaient de la diversité ethnique des 34 membres de ce groupe, celle-ci encore plus notable que dans les deux classes précédentes. Les questions ne touchaient pas seulement la partie sociologique du questionnaire²³⁷. Pour certains, le français même posait des problèmes²³⁸.

Après une courte récréation, la même enseignante nous a introduite dans un autre groupe. Comme il était presque 9 heures et demie, les étudiants étaient plus réveillés que leurs camarades des classes précédentes. Une discussion sur la situation géographique de la République tchèque a complété la présentation de la recherche. La question « où se trouve la République tchèque ? » a entamé une discussion passionnée parmi les étudiants : « en Russie », « à côté de la Russie », « dans l'Union Soviétique ». La question clé « où se trouve Prague ? » les a aidés à trouver la bonne réponse, ou au moins le bon continent, « en Europe ». À la différence du groupe précédent, les 35 étudiants présents ne connaissaient pas le hockeyeur Jágř mais ils connaissaient l'autre hockeyeur tchèque renommé à Montréal Tomáš Plekanec.

Une demande de précision surgie lors de la passation du questionnaire, autre que les précisions décrites *supra*, a apporté une nouvelle réflexion : « Si je connais le mot mais je ne l'utilise pas, est-ce que je dois mettre un exemple ? ». Cette question nous a fait plaisir car elle témoignait de la concentration des étudiants et promettait des données de valeur. Notre réponse a été « oui » car un exemple d'utilisation prouve que l'enquêté connaît le mot.

Cette fois-ci, même l'enseignante a étudié le questionnaire plus en détails et elle l'a commenté : elle ne savait pas si l'on utilisait vraiment le mot *deadline* à Montréal, elle n'entendait pas trop l'anglicisme *skill* et elle ne connaissait pas du tout *noob*.

237 Les questions sur le niveau d'études ou si le français est considéré comme langue étrangère pour les locuteurs de langue maternelle mandarine.

238 Un élève d'origine vietnamienne a demandé ce que *foyer* voulait dire. Quelques-uns ont même demandé la signification de *lousse* et *noob*.

La curiosité des étudiants, qui nous appelaient « madame », n'a pas diminué même après avoir ramassé les questionnaires : « Combien de temps encore vous allez rester au Canada ? », « Combien de temps dure le vol ? ».

Peu avant 10 heures du matin, nous nous sommes rencontrées avec l'enseignante du deuxième groupe de ce matin-là. Elle nous a introduite dans une autre classe de 35 étudiants dont les connaissances sur la géographie étaient plus solides que celles du groupe précédent. Ils connaissaient aussi les deux hockeyeurs susmentionnés.

Le déroulement de l'enquête n'était pas différent de ceux qui précédaient. Seule une nouvelle question, assez directe, a été posée : « Qu'est-ce que c'est *deadline* ? »

Après la pause déjeuner, nous sommes entrée dans la sixième et dernière classe dans l'ordre. Depuis la porte en verre ouvrable que de l'intérieur, nous avons vu que les étudiants étaient plus actifs, plus gais. À la question traditionnelle sur la géographie de la Tchéquie, la réponse de la majorité des présents « en Europe » a été encore précisée par le point cardinal « l'Europe de l'Est »²³⁹.

Comme dans les classes précédentes, nous avons prié les enquêtés de faire attention à la dernière partie du questionnaire, c'est-à-dire à la partie fournissant des données sociologiques. Cependant, et de même que dans tous les groupes, peu d'entre eux ont commencé à remplir le questionnaire dès la partie sociologique.

C'est après les adieux avec ce groupe que nous avons quitté le Collège Jean-Eudes avec 206 questionnaires en poche.

3.5.2.3 Collège Saint-Charles-Garnier (Québec)

Situé dans un bâtiment à l'air ancien avec un intérieur décent et un accueil agréable, le Collège Saint-Charles-Garnier se trouve tout près du centre de la ville de Québec.

La spécificité de la collaboration avec le collège Saint-Charles-Garnier a été une remarquable implication des enseignants et un fort intérêt de nous aider avec la recherche. Onze heures après avoir envoyé un courriel demandant l'autorisation de distribuer les questionnaires au collège, nous avons reçu en réponse : « Bonsoir, j'ai déjà plus de 100 élèves qui ont répondu. Il devrait y en avoir environ 72 qui répondront demain. » Nous avons donc été privée d'une intervention directe pendant la passation des questionnaires et d'une confrontation avec les étudiants. La convivialité des équipes de direction et d'enseignement du collège, leur intérêt pour notre recherche et notre stage au Québec nous ont munie d'une expérience tout agréable d'enquête de terrain.

239 Cette réponse s'est approchée de la réalité (Europe centrale) plus que les réponses des groupes précédents.

3.5.2.4 École secondaire Mont-Saint-Sacrement (Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Même si la distance entre Saint-Gabriel-de-Valcartier et Québec est d'une trentaine de kilomètres, les transports en commun pour se rendre à l'École secondaire Mont-Saint-Sacrement ne couvrent pas les besoins des touristes. Il a donc fallu chercher une autre solution pour obtenir une centaine de questionnaires remplis. En négociant avec une enseignante résidant à Québec et faisant un aller-retour chaque jour en voiture, nous nous sommes mis d'accord pour lui remettre les questionnaires à Québec et les récupérer quelques jours plus tard.

Sur le dossier comportant les 190 questionnaires vides destinés aux enquêtés, nous avons attaché un papier collant avec les instructions concernant la distribution des questionnaires. Nous avons surtout mis en relief l'exigence de compléter les renseignements sociologiques. Suite à l'expérience avec les questions posées par les enquêtés à Gatineau et à Montréal, nous avons précisé que la notion « niveau d'études » voulait dire « année au secondaire ». De même, la question « langues étrangères (+ niveau) » supposait une réponse de type « anglais (débutant) ».

L'élégance et l'efficacité de cette collaboration ont résulté en 161 questionnaires pleins de données fournies par les étudiants d'un milieu rural québécois.

3.6 La phase qualitative de l'enquête : enregistrement des entretiens

Dix-neuf questions issues de l'analyse du questionnaire ont été préparées avant le retour sur le terrain pour la phase suivante de l'enquête : la phase qualitative effectuée à travers l'enregistrement des entretiens. Nous avons élaboré des hypothèses, issues des analyses, afin de confirmer ou de réfuter les conclusions émergeant des questionnaires. Les questions portaient également sur l'évolution de la diffusion socio-spatiale des anglicismes, sur l'évolution de la situation du français au Québec ainsi que sur l'aménagement linguistique.

Nous avons commencé à enregistrer les entretiens à Gatineau mais, après dix-sept entrevues, nous avons décidé d'interrompre les entretiens car les réponses ne variaient pas.

En comparaison des questionnaires distribués dans les établissements scolaires, la quête des participants à l'entretien était plus difficile logistiquement. Sans entrer dans les détails, c'est parfois la paresse des jeunes qui a rendu l'entretien impossible²⁴⁰. Il faut également ajouter que les contacts que nous avons au Canada ont été décisifs pour cette partie de notre recherche.

240 Cette idée nous est venue de la part d'un participant de Montréal pour qui l'annonce de notre recherche dans sa classe avait éveillé l'intérêt de ses camarades de classe mais, trop paresseux pour se déplacer à l'entretien, avaient préféré rester chez eux et jouer à l'ordinateur.

Le retour sur le terrain s'est déroulé un an après l'achèvement de l'enquête quantitative, précisément du 26 avril au 26 mai 2013. À cause d'une dotation de temps plus courte que l'année précédente, les entretiens ont eu lieu à Gatineau et à Montréal. Québec et Saint-Gabriel-de-Valcartier sont restés de côté. L'objectif du travail était de procéder, cette fois-là, à une enquête qualitative, basée sur des entretiens avec des adolescents québécois. Le groupe cible des enquêtés était le même que pour l'enquête quantitative, donc les adolescents, avec un petit élargissement des limite inférieure et supérieure de l'âge des participants : le participant le plus jeune avait 11 ans, le participant le plus âgé avait 19 ans. Avant d'entamer les entretiens, nous avons établi un quota d'ensemble de 30 entretiens.

Les questions posées touchaient les enjeux des anglicismes et de l'aménagement linguistique issus d'une lecture détaillée et d'une analyse préalable des questionnaires remplis. Sur cette base, nous avons établi une liste de 20 questions et noté nos hypothèses. Dans certains cas, les enquêtés, en répondant à une question posée, ont également répondu à une autre question prévue pour plus tard dans l'entretien.

Tableau 4 : Questions et hypothèses de l'enquête qualitative

No	Questions	Hypothèses*
1	Quel est ton prénom ? Quel est ton âge ?	-
2	Est-ce que tu arrives à me dire les 3 mots anglais les plus utilisés en français ?	<i>cool, shit, job</i>
3	Pourquoi est-ce que tu utilises les mots anglais ?	pour être plus « cool », à la mode, plus près des amis, plus expressif
4	Est-ce que tu emploies les mots anglais quand tu écris ?	Exceptionnellement
5	Est-ce que tu penses que les anglicismes sont plus employés par un groupe particulier ?	GTN** : oui MTL : non
6	Est-ce que les jeunes dans les grandes villes utilisent plus de mots anglais que les jeunes des régions rurales ?	oui
7	Selon ton opinion, est-ce qu'il y a plus d'anglicismes dans le langage des jeunes à MTL ou à QBC qu'à GTN ?	GTN : oui (multiethnique) MTL : non (près de l'Ontario)
8	Quels sont les mots anglais que l'on utilise uniquement à GTN/MTL et pas dans d'autres régions du Canada ?	aucune idée
9	Est-ce que tu penses que les anglicismes peuvent survivre en français ?	oui mais pas tous

3 Enjeux méthodologiques

No	Questions	Hypothèses*
10	Est-ce que les Canadiens anglophones emploient des mots français quand ils parlent ?	non (plutôt non)
11	Est-ce que tu penses que les anglicismes D, L, S, J, N ont la même signification en français qu'en anglais ?	oui mais pas dans toutes les phrases : L (se lâcher lousse), S, N
12	Est-ce que le genre de l'anglicisme <i>job</i> est masculin ou féminin ?	GTN : fém. MTL : 50 : 50
13	Est-ce que tu peux épeler l'anglicisme <i>noob</i> ?	noob
14	NOOB Est-ce que l'emploi de ce mot augmente ? Est-ce que ce mot est plus fréquent en comparaison avec l'année passée ? Est-ce qu'il est diffusé dans la société entière (parents) ?	oui oui oui
15	Comment est-ce que tu t'expliques que le mot <i>lousse</i> n'est pas connu de la majorité des enquêtés à MTL ? x GTN, QBC	émissions (TV, radio)
16	Au contraire, comment est-ce que tu t'expliques que <i>noob</i> est utilisé activement par les jeunes à MTL plus qu'à GTN et QBC ?	plus de jeux vidéo en anglais
17	Selon ton opinion, pourquoi est-ce que les jeunes de GTN ont l'impression que le français n'est pas si menacé par l'anglais que les jeunes de MTL ?	MTL multiethnicité
18	Selon ton opinion, pourquoi est-ce que les jeunes de MTL ont l'impression que la protection du français de la part de l'État n'est pas suffisante ? (x GTN, QBC oui)	à MTL, il y a des gens qui ne parlent pas français malgré la loi 101
19	Est-ce que tu t'es aperçu(e) que le gouvernement canadien a récemment fait des pas pour protéger la langue française ?	GTN : oui MTL : non
20	Est-ce que tu as d'autres observations par rapport aux anglicismes dans le français du Canada ?	

Note:

* L'évaluation des hypothèses sera incluse dans la partie pratique du livre.

** Légende des abréviations : GTN Gatineau, MTL Montréal, QBC Québec ; D *deadline*, L *lousse*, S *skill*, J *job*, N *noob*.

À ce moment-là, il convient de rappeler le long et exigeant processus pour pouvoir faire une recherche dans les établissements scolaires au Canada. L'enquête par entretien a été encore plus fastidieuse que l'enquête par questionnaire. Les

enjeux de la passation des questionnaires et le comportement exigé avant, pendant et après la distribution des questionnaires décrits *supra*, sont encore plus accentués si le chercheur décide de parler personnellement avec les adolescents entre quatre yeux et d'enregistrer leurs réponses au dictaphone. Seule l'aide de nos amis québécois, des professeurs qui étaient intéressés par notre recherche²⁴¹ et la connaissance de quelques adolescents de l'année précédente ont rendu les entretiens possibles. Nous avons envoyé des courriels aux participants à l'enquête quantitative qui avaient indiqué leur adresse courriel et nous leur avons offert la possibilité de s'exprimer oralement sur le sujet des anglicismes. Comme les outils techniques le rendent possible, nous avons proposé aux participants potentiels de faire l'entretien par Skype. Des courriels ont également été envoyés aux adolescents de Québec et de Saint-Gabriel-de-Valcartier. Malheureusement, l'intérêt de la part des jeunes n'étaient pas en adéquation avec notre vision²⁴².

À Gatineau, nous avons enfin effectué 19 entretiens : 5 garçons, 12 filles et 2 confrontations pendant lesquelles une fois deux, une fois trois participants étaient présents à la fois et l'entretien a pris la forme d'une discussion entre eux. L'âge moyen des participants était de 15 ans. La durée totale des enregistrements à Gatineau a atteint 5 heures 28 minutes 15 secondes.

Voilà quelques informations supplémentaires sur l'entourage des participants. Le père de 3 enquêtés est terminologue et le père d'un enquêté est traducteur de carrière. Ces jeunes sont probablement beaucoup plus conscients de la norme, des déviations et des formes standards que les autres enquêtés. Le père d'une enquêtée est créole. Le père d'une autre enquêtée est de langue maternelle anglaise. 4 enquêtés ont participé à la pré-enquête de la recherche. Parmi les enquêtés, il y a des frères et des sœurs, ami(e)s, voisin(e)s et camarades de classe.

Le nombre d'enquêtés à Montréal a été trois fois inférieur à celui de Gatineau. Premièrement, les adolescents montréalais étaient moins motivés pour participer à l'entretien, deuxièmement, nous n'avons pas disposé de l'aide directe, sous forme d'accompagnement, d'un Québécois. À Montréal, 6 enregistrements ont été effectués dont 2 avec des garçons, 3 avec des filles et 1 confrontation. L'âge moyen était de 15 ans comme à Gatineau. La longueur

241 Notamment Jean Quirion de l'Université d'Ottawa, Christian Guilbault de l'Université Simon Fraser à Vancouver et Patrick Drouin de l'Université de Montréal.

242 Trois explications sont offertes: 1) fin de l'année scolaire, préparation pour les examens et donc un manque de temps, 2) mauvaise adresse de courriel, soit mal indiquée par certains, soit mal déchiffrée par nous, 3) paresse – cette idée correspond à l'opinion d'un interviewé à Montréal avec qui nous avons parlé de l'intérêt des jeunes pour les enquêtes sur la situation linguistique contemporaine au Canada. Un autre exemple soutient cette hypothèse : un garçon s'est excusé d'avoir déménagé et de ne plus vivre à Montréal. Il a exprimé le regret de ne pas pouvoir participer à l'entretien. Nous lui avons rappelé la possibilité de discuter par Skype mais nous n'avons jamais reçu sa réponse.

3 Enjeux méthodologiques

des entretiens au total a atteint 1 heure 47 minutes 16 secondes. Les relations parmi les participants de Montréal n'étaient pas aussi complexes qu'à Gatineau, c'était soit des amis, soit des camarades de classe, soit il n'y avait aucune relation entre eux.

Même si le quota établi préalablement avait supposé 30 enregistrements, le déroulement de l'enquête nous a fait basculer vers la méthode par saturation²⁴³. Le recours à cette méthode est justifié par l'évaluation successive des réponses reçues dont le caractère se répétait et qui n'apportaient donc plus de données essentiellement différentes aux premiers entretiens. Nous nous sommes alors arrêtée parce qu'il n'y avait plus lieu de satisfaire un quota de repère.

Tous les débats ont été enregistrés au dictaphone avec une autorisation préalable de l'enquêté. Comme nous l'avons mentionné *supra*, nous n'avons pas été autorisée à enregistrer les discussions avant et après la passation des questionnaires et nous avons fait de notre mieux pour noter le plus de commentaires possibles des enquêtés ce qui a accentué notre rôle d'enquêteur et approfondi la distance entre nous et les jeunes. Différente a été le déroulement de l'enquête qualitative au début de laquelle le dictaphone a été allumé et laissé de côté. L'entretien passait naturellement et la voie à la concentration était ouverte à l'enquêté et à l'enquêteur. À l'exception des cas où le dictaphone était placé entre les participants à l'enquête ; c'était le cas de la table à manger dont la hauteur ne permet pas de perdre le dispositif de vue. Même si les notes que nous avons prises pendant la passation des questionnaires sont assez détaillées, se procurer des enregistrements des entretiens au dictaphone est une condition *sine qua non* si l'on aspire à une analyse qualitative approfondie.

Avant de démarrer le processus de transcription des questionnaires et des enregistrements, nous avons élaboré un tableau détaillé des entretiens où nous avons indiqué le numéro de l'enregistrement dans la colonne verticale et les quinze sujets de l'entretien, correspondant aux hypothèses pour la partie qualitative de notre enquête, sur la ligne horizontale. Lors de la réécoute, la minute et la seconde, à partir desquelles l'entretien tournait vers un de ces sujets, ont été notées. Cette analyse des entretiens a été successivement utilisée selon les besoins de l'analyse des données quantitatives.

243 Cf. Sotirios Sarantakos, 2005, *Social Research* (troisième édition), Basingstoke, Palgrave Macmillan, 464 pages.

3.7 (Dé)codage des questionnaires et transcription des données

Les questionnaires rassemblés, les premiers pas menaient vers la transcription de leur version papier dans un document Excel. Parfois, le manuscrit présentait un casse-tête et, malgré de grands efforts, la transcription de quelques lettres ou même de mots entiers indéchiffrables reste notée à l'aide des points d'interrogation. Certaines incertitudes ont été éclaircies pendant la relecture, certaines transcriptions, au contraire, ont été corrigées (par exemple, les hésitations sur la forme correcte du lexème ont été éclaircies après l'apparition du lexème dans d'autres questionnaires).

Pour simplifier et accélérer l'analyse des données, nous avons recouru au codage des réponses aux questions fermées et aux questions à choix multiple. Ainsi, des analyses préliminaires à l'aide des tableaux et des graphiques des contingences, indiquant l'orientation de notre recherche, ont été élaborées. Les données dont nous disposions à ce moment-là étaient prêtes à être analysées plus profondément.

Tableau 5 : Exemples d'encodage des réponses du questionnaire

Question	Réponse proposée	Code
Quelle est la proportion des anglicismes dans ton discours quotidien ?	fréquente	1
	occasionnelle	2
	aucune	3
	autre*	4
Est-ce que les anglicismes suivants font partie de ton vocabulaire ?	je le connais et je l'utilise	1
	je le connais mais je ne l'utilise pas	2
	je ne le connais pas	3
Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ?	oui**	1
	non	2
Sexe	Homme	m
	Femme	f

Note:

* La réponse « autre » était toujours suivie de deux points qui prévoyaient une précision plus détaillée de la réponse. Celle-ci n'a pas été codée mais transcrite littéralement et reportée à une analyse ultérieure.

** Si l'enquête a coché la possibilité « oui », la question complémentaire « si oui, pourquoi ? » l'invitait, par la suite, à développer son opinion.

3 Enjeux méthodologiques

Le codage des réponses de l'entretien a été précédé par le découpage des enregistrements et l'organisation logique des réponses. Ensuite, nous avons procédé de la même manière que dans le cas des questionnaires. En analysant les données, nous avons travaillé avec les codes tout en nous appuyant sur les transcriptions complètes des questionnaires et des enregistrements.

4 GROUPES LINGUISTIQUES DES JEUNES ENQUÊTÉS

La situation socioculturelle au Québec nous a inspirée l'idée d'analyser notre corpus en fonction de trois groupes d'enquêtés selon leurs dispositions linguistiques. Notre point de vue est basé sur la diversité des pratiques langagières ainsi que sur la tendance des anglophones et des allophones à préférer l'usage de l'anglais au détriment du français. Bien que, selon le critère de répartition spatiale, l'écologie factorielle associe parfois les allophones aux anglophones²⁴⁴, nous suivrons notre intention de nuancer l'attitude glottopolitique des jeunes depuis la perspective de trois groupes linguistiques. Ces groupes seront divisés en quatre mini-groupes subordonnés dont chacun correspondra à une ville incluse dans l'enquête. De l'ensemble du diasystème²⁴⁵, la diaphasie et la diatopie seront les variations linguistiques pertinentes pour la répartition en groupes linguistiques. Sur le plan macrosociolinguistique, nous confronterons entre eux les trois groupes linguistiques spécifiques. Sur le plan microsociolinguistique, nous confronterons entre elles les déclarations des membres à l'intérieur du groupe linguistique.

Pour une meilleure orientation dans la base de données intégrale pour la région québécoise, une dénomination sera attribuée à chaque groupe linguistique. Le premier groupe sera appelé « anglophone » car il englobera les enquêtés bilingues français/anglais ou issus d'un milieu familial français/anglais. Le deuxième groupe de données dont le noyau est formé par les adolescents allophones ou issus d'un milieu familial allophone sera nommé « allophone ». Enfin, le troisième

244 Jean Renaud, Micheline Mayer & Ronald Lebeau, 1996, « La construction des indices », in : *Espace urbain, espace social. Portrait de la population des villes du Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, p. 52.

245 H. Boyer, *Introduction ...*, *op.cit.*, p. 33.

groupe composé uniquement des enquêtés francophones et issus d'un milieu familial purement francophone sera appelé « francophone ».

L'élaboration des groupes sera basée sur les déclarations faites par les enquêtés dans la partie *Identification*²⁴⁶ du questionnaire, plus précisément, dans les colonnes *langue(s) étrangère(s) + niveau*, *langue maternelle de ton père*, *langue maternelle de ta mère* et *langue parlée au foyer*. L'objectif de cette démarche correspond à l'identification des enquêtés bilingues ou presque bilingues. En même temps, nous tendons à diminuer le risque de confusion des termes bilingue et diglossique que nous ne concevons pas comme identiques²⁴⁷ pour les besoins de notre analyse. Le bilinguisme nous aidera à déterminer les membres d'un groupe tandis que la diglossie sera systématiquement incorporée dans le traitement des faits diaphasiques. Pour nuancer le profil des enquêtés, une mention sera aussi faite sur les autres langues que les enquêtés déclarent parler ainsi que sur leur ville de naissance, l'âge et le sexe.

4.1 Groupe linguistique anglophone

En tout premier, les questionnaires seront triés selon les déclarations du niveau d'anglais des enquêtés. Ensuite, les profils détaillés de ceux qui se déclarent bilingues français/anglais dans tous les sens nuancés du mot (bilingue parfaitement, presque bilingue, etc.) seront établis. Par la suite, nous ajouterons les profils des jeunes issus d'un milieu familial bilingue donc de ceux dont au moins un des parents est anglophone (dont la langue maternelle est l'anglais) et de ceux dont la langue parlée au foyer est l'anglais. Les questionnaires dont les auteurs ont mis comme langue maternelle d'un parent deux langues différentes, dont une est l'anglais, seront inclus dans la base de données tout en supposant que l'anglais fait partie de la tradition familiale ou qu'il était la langue maternelle des grands-parents.

En ce qui concerne la composition du groupe anglophone, notre hypothèse de départ est en corrélation avec le taux de bilinguisme officiel. C'est-à-dire que nous nous attendons à une plus large proportion de jeunes anglophones respectivement à Montréal, à Gatineau, à Saint-Gabriel-de-Valcartier et, finalement, à Québec. Nous plaçons Montréal en premier à cause de la composition de ses habitants et du contact des langues plus intense. Gatineau est placé en deuxième

246 Cette partie correspond au dernier bloc du questionnaire *Renseignements à compléter*.

247 Même si le terme *diglossie* peut être considéré comme l'équivalent d'origine grecque du *bilinguisme*, qui est d'origine latine, selon Boyer, la littérature sociolinguistique tend néanmoins parfois à distinguer ces deux termes. Pour cette raison, nous avons mentionné que *diglossie* en tant que telle sera incluse dans le traitement des données mais, comme elle n'est pas au centre de notre recherche, elle fera partie de l'aspect diaphasique. (H. Boyer, *Introduction ...*, *op.cit.*, pp. 47-48).

position car nous supposons que la proximité d'Ottawa et de la province de l'Ontario en général entraîne la création de familles linguistiquement mélangées. En troisième lieu, Saint-Gabriel-de-Valcartier car Valcartier accueille à la fois des francophones et des anglophones. Cependant, nous considérons comme hypothèse que le taux d'adolescents ayant une relation profonde envers l'anglais ne sera pas plus élevé dans un collège montréalais qu'outaouais. Au dernier rang, Québec de qui, par son ambiance francophone omniprésente, nous n'attendons qu'une proportion symbolique du groupe anglophone.

4.1.1 Gatineau anglophone

Selon le recensement de 2011 fait par l'Institut de la Statistique du Gouvernement du Québec, le taux de bilinguisme à Gatineau atteint 64%. La principale menace vis-à-vis de la culture et de la langue francophones ne vient pas de la part des immigrés car ceux-ci ne représentent que 6% de la population de la région. Par ailleurs, les personnes qui proviennent des autres provinces canadiennes représentent 23% des habitants de la région outaouaise²⁴⁸. Roger Blanchette voit dans cette particularité déterminante et dans la proximité de l'Ontario la principale menace contre la francophonie en Outaouais²⁴⁹.

Les enquêtés expriment leur connaissance de l'anglais de manière nuancée et les réponses relèvent généralement de quatre groupes de déclarations différents.

Le premier groupe contient des jugements de niveau sur l'expression « bilingue » elle-même. C'est ce groupe qui sera inclus dans le groupe anglophone et décrit plus en détail par la suite. Des 173 participants à la recherche à Gatineau, 14 ont déclaré que leur niveau d'anglais était si élevé qu'ils pouvaient être considérés comme locuteurs bilingues.

Exemples de déclarations de niveau : bilingue, presque bilingue, parfaitement bilingue, bilingue à 90%, fort bilingue, etc.

Tout au début, le deuxième groupe était divisé en deux sous-groupes : l'un contenait des évaluations objectives correspondant aux niveaux de langue définies par les institutions pour l'apprentissage des langues étrangères. Ainsi, les mentions « intermédiaire » ou « avancé » faisaient partie de ce groupe. L'autre, par contre, incluait des évaluations subjectives telles que « se débrouille » ou « vraiment difficile ». Comme la frontière entre ces deux groupes était parfois floue et l'attribution d'une évaluation à tel ou tel groupe se rapportait plutôt à notre jugement subjectif, nous avons enfin décidé de mettre ces deux groupes ensemble. Par conséquent, ce groupe contient 74 enquêtés (43% de l'échantillon)

248 R. Blanchette, *L'Outaouais, op .cit.*, p. 159.

249 *Ibid.*

et il devient le groupe le plus nombreux, il englobe les expressions standardisées et utilisées fréquemment pour exprimer le niveau de connaissance d'une langue étrangère de même que des déclarations plutôt descriptives avec une teinte subjective et formulées avec une moindre précision. Même si nous avons réévalué à plusieurs reprises la pertinence d'inclure les mentions désignant un niveau en anglais comme très élevé du deuxième groupe dans le groupe anglophone, nous avons finalement décidé de ne pas le faire. Les jugements « très bien » ou « excellent » témoignent d'un niveau plus avancé mais il y a toujours un fossé entre « excellent » et « bilingue » du point de vue de l'image du soi des enquêtés. Si l'enquêté ne se considère pas lui-même comme bilingue (que ce soit parfaitement bilingue ou non), il ne peut observer la situation en tant que telle que d'une manière limitée, d'une manière de quelqu'un qui se voit excellent mais qui n'a pas encore traversé la frontière du bilinguisme.

Exemples de déclarations de niveau : moyen / intermédiaire, très bon, avancé, enrichi, fluide, acceptable, capable de tenir une discussion, fort, 6 / 10, etc.

Le troisième groupe, qui compte 22 enquêtés (13% de l'échantillon), est fortement lié à la formation scolaire : les enquêtés évaluent leur connaissance à travers le niveau imposé par l'établissement. Ces déclarations n'ont aucune valeur subjective et, évidemment, aucune valeur objective par rapport au niveau de langue variable parmi les camarades d'une même classe. L'évaluation des connaissances selon le niveau de formation scolaire est légèrement préférée par les garçons.

Exemples de déclarations de niveau : secondaire 4, régulier de secondaire 4, enrichi (sec 5), de base (secondaire 4), très avancé (enrichi secondaire 5), etc.

Finalement, le quatrième groupe réunit 63 enquêtés (36% de l'échantillon) qui n'ont soit pas spécifié leur niveau en anglais, soit pas indiqué l'anglais comme langue étrangère apprise du tout.

Exemples de déclarations du niveau : anglais ne figure pas parmi les langues parlées (41 enquêtés), sans avoir précisé le niveau.

Bien que le niveau en anglais soit exprimé par *excellent*, *très bon*, *parfait* ou *maîtrisé* (deuxième groupe), affirmer que les locuteurs qui caractérisent ainsi leur connaissance seraient bilingues est équivoque. Ainsi, pour éviter des spéculations, seuls les locuteurs chez qui l'expression *bilingue* apparaît explicitement seront inclus dans le groupe linguistique anglophone, c'est-à-dire les enquêtés qui ont été inclus dans le premier groupe. Dans la zone de la Gatineau, il s'agit de 8% des enquêtés.

Même si la langue maternelle de 14 pères parmi tous les enquêtés de Gatineau est l'anglais, seulement 2 des 173 enquêtés déclarent leur niveau en anglais comme *bilingue* ou pas *bilingue parfaitement*. Un de ces 14 enquêtés a caractérisé son niveau comme *excellent*, l'autre comme *enrichi* mais les 10 autres n'ont pas indiqué parler anglais du tout. Nous attribuons ce fait à l'évidence de parler

anglais sans nécessité de l'écrire explicitement. Cette conjecture est néanmoins soutenue par l'absence de précision du niveau chez de nombreux enquêtés issus d'un milieu bilingue français-anglais. De même, si la seule mention sur la ligne « langue(s) étrangère(s) + niveau » était *bilingue*, nous avons considéré que cette mention s'attachait au niveau d'anglais.

La situation est presque la même dans le cas des mères : la langue maternelle anglaise est propre à 7 mères parmi 173 dont 2 enquêtés ont évalué leur niveau en anglais comme *moyen* et *très bon* ; les autres n'ont pas mentionné l'anglais parmi les langues étrangères. Trois enquêtés ont déclaré parler uniquement anglais à la maison sans préciser leur niveau dans cette langue.

Après avoir additionné les étudiants du premier groupe linguistique et les étudiants qui vivent dans un foyer bilingue français / anglais, la partie de Gatineau de notre base de données contient 52 enquêtés bi- ou plurilingues ou issus d'un milieu familial bi- ou plurilingue.

4.1.2 Montréal anglophone

Conformément aux caractéristiques de la ville de Montréal exposées dans le chapitre 2.1.2., cette ville regorge d'une gamme de langues en provenance du monde entier. Même si la complexité linguistique est régie par la loi 101 qui prescrit le français comme langue officielle, selon les statistiques²⁵⁰, 13% de la population montréalaise ne parlent pas du tout français. Le niveau de bilinguisme français / anglais s'élève à 58%.

En comparaison avec le premier groupe de Gatineau, les enquêtés de Montréal ne s'estiment pas bilingues aussi fréquemment, ce qui va contre notre hypothèse que les jeunes Montréalais seraient plus conscients quant à leur niveau de bilinguisme. À Gatineau, 14 enquêtés ont estimé leur niveau comme bilingue dont 6 jeunes filles et 8 jeunes garçons. À Montréal, où la quantité de questionnaires remplis était considérablement plus élevée, le chiffre de bilingues n'a atteint que 4 (2% de l'échantillon) dont toutes étaient des filles.

Le plus nombreux, 139 enquêtés donc 67% de l'échantillon, reste le deuxième groupe qui englobe une large diversité d'estimations du niveau en anglais.

Le troisième groupe compte 12 enquêtés (6% de l'échantillon) et le quatrième groupe compte 52 enquêtés (25% de l'échantillon).

Par rapport à l'ampleur limitée du premier groupe basé sur les déclarations des jeunes, on pourrait se douter que la partie montréalaise de notre base de

250 Statistique Canada: [77](http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=CSD&Code1=2466023&Geo2=PR&Code2=24&Data=Count&SearchText=Montreal&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All&GeoLevel=PR&GeoCode=2466023, [09/07/2014]</p>
</div>
<div data-bbox=)

données sera composée avant tout d'adolescents venant d'un milieu familial anglophone.

La complexité linguistique liée surtout à la diversité ethnique et culturelle à Montréal a entraîné un chiffre relativement bas d'enquêtés qui remplissent les conditions pour être inclus dans notre base de données anglophone. Cependant, les capacités linguistiques des jeunes Montréalais sont plus variées que dans les autres sites. Cette constatation est basée sur le constat que les parents de ces jeunes-là parlent plus d'une vingtaine de langues maternelles différentes.

Suite au tri des réponses des questions linguistiques et selon les mêmes règles que dans le cas de Gatineau, la base de données anglophone pour Montréal compte 31 questionnaires.

4.1.3 Québec anglophone

Passons au troisième terrain de notre recherche. Par rapport à un Montréal plurilingue, Québec est généralement considéré comme une ville conservatrice. Le français est la langue maternelle de 94% des habitants de la ville de Québec²⁵¹. Pour un touriste, la ville de Québec donne l'impression d'être purement francophone. Est-ce que cette impression sera soutenue par les déclarations du niveau en anglais des adolescents de Québec ?

Les déclarations des connaissances linguistiques des jeunes à Québec font davantage apparaître la notion *bilingue* qu'à Montréal. Cette fois-ci, les garçons s'estiment aussi bilingues, et ce, plus souvent que les filles. La conscience d'un niveau bilingue en anglais monte à Québec jusqu'à 11% ce qui est plus que dans les deux sites précédents (Gatineau : 8% et Montréal : 2%). Les chiffres des autres groupes donnent l'impression de consistance par rapport aux autres terrains.

Au sein du deuxième groupe ce sont les garçons dont la créativité atteint un point plus élevé que celle des filles : 19 expressions différentes pour caractériser le niveau de langue anglaise écrites par les garçons contre 7 expressions pour les filles qui cachent surtout leur niveau sous la dénomination *avancé*. À titre d'exemple, voilà quelques évaluations subjectives des garçons : complet, excellent, expert, fonctionnel, vraiment pas pire, etc.

Le troisième groupe compte 10 enquêtés (8% de l'échantillon) et le quatrième groupe compte 49 enquêtés (38% de l'échantillon).

L'échantillon des enquêtés à Québec se compose de 65% d'adolescents nés à Québec ce qui correspond à 83 questionnaires. Le reste, 35%, désigne les

251 Statistique Canada: [78](http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=CSD&Code1=2423027&Geo2=PR&Code2=24&Data=Count&SearchText=Quebec&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All&GeoLevel=PR&GeoCode=2423027, [09/07/2014].</p></div><div data-bbox=)

adolescents nés dans un autre lieu dont 7% à Montréal et 12% hors du Canada. La moitié de ceux qui s'estiment bilingues sont nés ailleurs qu'à Québec mais, pourtant, au Québec. Les Québécois de la ville de Québec nés hors de la province du Québec et au-delà de la frontière canadienne ne s'estiment pas bilingues français-anglais. Un autre fait marquant se réfère à la langue parlée à la maison : bien que la langue maternelle des deux parents soit le français, l'anglais a trouvé sa place dans plusieurs foyers. L'espagnol est la deuxième langue étrangère en cours d'apprentissage des adolescents de Québec.

Tout compte fait, Québec nous apporte 30 enquêtés qui remplissent les conditions pour être inclus dans le groupe linguistique anglophone. Ainsi, nous arrivons à 113 questionnaires dans le groupe linguistique anglophone intégral après l'analyse de trois des quatre terrains.

4.1.4 Saint-Gabriel-de-Valcartier anglophone

La spécificité de la situation linguistique à Saint-Gabriel-de-Valcartier a déjà été décrite dans les chapitres précédents. Sans évaluer le nombre de questionnaires qui seront inclus dans le groupe anglophone, les statistiques à Saint-Gabriel montre que le taux d'anglophones y est plus élevé qu'à Québec, par exemple.

Les questionnaires soumis à Saint-Gabriel-de-Valcartier nous offrent une large gamme d'âges allant de 9 questionnés de 12 ans en passant par 37 questionnés de 14 ans jusqu'à 11 questionnés de 17 ans. Le taux d'adolescents de sexe féminin et masculin est plus ou moins équilibré.

Suite à l'analyse des questionnaires remplis par les étudiants à Saint-Gabriel-de-Valcartier, nous constatons que le premier groupe comprend 10 enquêtés (6% de l'échantillon) et que presque la moitié des enquêtés (75 étudiants donc 47% de l'échantillon) relèvent du deuxième groupe selon les déclarations de niveau en anglais. Le troisième groupe comprend 13 enquêtés (8% de l'échantillon) et le quatrième 62 donc 39% des enquêtés.

La spécificité des locuteurs qui se déclarent bilingues consiste dans le fait qu'ils n'ont pas de parents bilingues et ne parlent pas uniquement l'anglais à la maison. Seulement un parmi eux est né hors du Canada (aux États-Unis) et un parmi eux est né dans une province canadienne anglophone (Ontario).

Après avoir analysé les profils sociologiques de St-Gabriel, le groupe de locuteurs bilingues français/anglais et des locuteurs issus d'un milieu familial français/anglais a grandi de 34 questionnaires.

4.1.5 Bilan : groupe linguistique anglophone

Même si le taux de bilinguisme au Québec est particulièrement plus élevé que dans d'autres provinces du Canada²⁵², la répartition des locuteurs bilingues sur le territoire québécois n'est pourtant pas homogène selon les statistiques officielles du gouvernement du Canada²⁵³.

Dans les sous-chapitres précédents, le niveau en anglais des jeunes de chacun des quatre sites choisis pour notre recherche a été examiné dans le but de dresser une base de données des adolescents qui ont participé à notre enquête et qui ont un rapport particulier avec la langue anglaise, soit qu'ils se considèrent bilingues eux-mêmes, soit qu'ils vivent dans un milieu familial bilingue.

La base de données des anglophones contient alors 147 questionnaires, dont 52 de Gatineau, 31 de Montréal, 30 de Québec et 34 de Saint-Gabriel-de-Valcartier, ce qui correspond à 22% de l'ensemble des questionnaires²⁵⁴.

La majorité des locuteurs (35%) inclus dans cette catégorie viennent de Gatineau ce qui est en pleine corrélation avec le taux de bilinguisme qui y est le plus élevé.

Cependant, la composition du groupe bilingue ne correspond pas à notre hypothèse : ce n'est pas de Montréal d'où vient le plus grand nombre des enquêtés anglophones mais de Gatineau (21% des jeunes bilingues de Montréal contre 35% des jeunes de Gatineau). De surcroît, le taux des enquêtés anglophones de Montréal égale celui de Québec. « L'échec » de Montréal pourrait s'expliquer par le nombre important d'allophones qui y résident. La véracité de cette hypothèse sera confirmée ou démentie au cours de l'analyse du groupe linguistique allophone.

Avec une moyenne d'âge de 14,7 ans, le groupe linguistique anglophone est composé de 147 enquêtés²⁵⁵ dont 67 filles et 79 garçons. 42 enquêtés anglophones (29%) évaluent leur connaissance de l'anglais comme bilingue, 104 d'entre eux (71%) sont issus d'un milieu familial avec une tradition anglophone.

252 Le niveau de bilinguisme au Québec était de 40,8% en 2001, suivi de près par le Nouveau-Brunswick (43,2%) et de loin par l'Ontario (11,7%) et les autres provinces canadiennes. (Commissariat aux langues officielles : http://www.ocol-clo.gc.ca/html/biling_f.php, [14/08/2014])

253 Le taux de bilinguisme ainsi que le lien vers les statistiques ont été présentés dans la note 61.

254 C'est-à-dire 668 questionnaires après avoir soustrait 14 questionnaires vides de Québec et 1 questionnaire de Saint-Gabriel-de-Valcartier.

255 Un enquêté n'a pas indiqué son sexe, la somme des filles et des garçons est alors 146.

4.2 Groupe linguistique allophone

Le principe et les règles de la formation du groupe allophone suivent les traces de la formation du groupe anglophone. La déclaration de parler une autre langue que le français ou l'anglais ou une autre langue en combinaison avec le français ou l'anglais est la condition d'insertion dans le groupe allophone. La seule différence consiste en l'ampleur des analyses : la connaissance de l'anglais n'est pas pertinente dans ce cas-là. Les enquêtés seront cette fois-ci triés uniquement selon leur langue maternelle (si indiquée) et les langues maternelles des parents. La ville de naissance hors du Canada ne sera pas prise en compte car elle n'a pas une valeur énonciative suffisante : l'enquêté né à l'étranger ne maîtrise pas forcément la langue parlée dans sa ville de naissance.

Méthodologiquement, nous nous sommes arrêtée face aux enquêtés inclus dans le groupe anglophone mais qui, selon le critère de la langue maternelle, devraient faire partie du groupe allophone. Après avoir évalué la délicatesse de cette question avec ses pour et ses contres, nous avons enfin opté pour inclure les cas discutables dans la base de données anglophone. Et ceci en corrélation avec le sujet de la recherche où l'élément anglophone l'emporte sur l'élément allophone, surtout en ce qui concerne l'analyse de la première et de la deuxième parties du questionnaire sur les anglicismes.

Notre hypothèse quant à la proportion des allophones des différents sites s'appuie sur la composition de leurs habitants. Ainsi, Montréal occuperait la première position suivi de loin par Gatineau, St-Gabriel et Québec.

4.2.1 Gatineau allophone

Entre 2001 et 2006, la proportion des allophones à Gatineau est montée de 5,4% à 7,3% ce qui correspond à une augmentation de presque 50%²⁵⁶. Même si ce pourcentage ne représente pas un changement si important en pourcentage, il s'agit d'une augmentation de 14 135 à 20 520 allophones en chiffres absolus. En 2011, cette proportion a encore doublée²⁵⁷ et a dépassé 14%. À Gatineau, 13% des enquêtés (donc 22 précisément) de notre échantillon sont issus d'un milieu familial allophone ce qui correspond à ces statistiques officielles.

256 Jack Jedwab, 2009, *Capital Language: Differences in Language Knowledge and Use in Ottawa and Gatineau*, www.acs-aec.ca/pdf/polls/12373019775063.doc, [18/07/2014].

257 Université Laval : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/cnddemo.htm>, [18/07/2014].

4.2.2 Montréal allophone

La population allophone, continuellement en hausse au Canada en général, a atteint 21,8% de la population montréalaise en 2006²⁵⁸. Montréal est sans doute la ville la plus allophone du Québec mais elle est loin de l'être dans le cadre du Canada entier. En première position se classe Toronto avec 43,6% d'allophones, suivi par Vancouver (41,1%). La région de la capitale Ottawa-Gatineau ne déclare que 17,1% d'allophones²⁵⁹.

Selon toute attente et au-delà de toutes les statistiques, 49% des enquêtés à Montréal relèvent d'un milieu allophone. De ces 102 questionnés, 16 remplissent les conditions d'inclusion dans le groupe anglophone. Pour cette raison, le groupe allophone de Montréal se compose de 86 questionnaires.

Rappelons que le fait que l'enquête par questionnaire s'est déroulée dans les collèges privés peut influencer le taux d'allophones parmi les enquêtés. Il reste à noter que les allophones citent l'anglais et le français parmi les langues étrangères apprises, phénomène plutôt exceptionnel dans le cas du groupe anglophone, surtout quant au français qu'ils ne mentionnent pas, dans tous les cas, comme langue apprise.

4.2.3 Québec allophone

La capitale de la région québécoise est caractéristique pour sa prédominance des francophones. Les allophones n'y trouvent pas autant d'opportunités qu'à Montréal, par exemple, ou à Gatineau où ils s'installent tout en travaillant à Ottawa. À Québec, la langue maternelle de 4% de la population est autre que le français ou l'anglais²⁶⁰. Parmi les autres langues maternelles, c'est l'espagnol (1% de la population allophone) et l'arabe (0,6%) qui l'emportent.

Après l'analyse des questionnaires de Québec, notre groupe allophone intégral s'élargit de 9 enquêtés.

258 Statistique Canada: <http://www.statcan.gc.ca/pub/11-402-x/2011000/chap/lang/c-g/desc/desc01-eng.htm>, [21/07/2014].

259 Les 14% mentionnés dans le sous-chapitre « Gatineau allophone » correspondent uniquement à la ville de Gatineau à l'exclusion d'Ottawa.

260 Statistique Canada: <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=CSD&Code1=2423027&Geo2=PR&Code2=24&Data=Count&SearchText=Quebec&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All&GeoLevel=PR&GeoCode=2423027>, [22/07/2014].

4.2.4 Saint-Gabriel-de-Valcartier allophone

Par sa situation géopolitique, Saint-Gabriel-de-Valcartier a une teinte francophone et anglophone à la fois. Loin d'être une métropole d'allure internationale, la municipalité n'accueille qu'un nombre minoritaire d'allophones. Selon les statistiques officielles, seulement 1,2% de sa population est allophone²⁶¹.

Les données statistiques ont déjà prévu le volume de questionnaires qui seraient inclus dans le groupe allophone pour St-Gabriel. Deux questionnaires (1,25%) du corpus de St-Gabriel feront partie du groupe allophone.

4.2.5 Bilan : groupe linguistique allophone

En comparaison avec le groupe linguistique anglophone, le groupe allophone est moins hétérogène par rapport à la proportion des questionnaires des terrains étudiés. Le groupe allophone contient 110 questionnaires, dont 13 de Gatineau, 86 de Montréal, 9 de Québec et 2 de Saint-Gabriel-de-Valcartier. Ces 110 questionnaires correspondent à 16,5% des questionnaires rendus remplis²⁶². Plus des trois quarts du corpus allophone est formé par les questionnaires de Montréal (78%). Gatineau ne représente que 12%, les deux autres sites n'atteignent pas 10% ensemble. En concordance avec notre hypothèse, Montréal occupe donc la première position quant au nombre d'allophones et il est suivi de loin par les autres sites.

Avec une moyenne d'âge de 13,9 ans, le groupe linguistique allophone est composé de 56 filles et 54 garçons²⁶³. Avec le groupe anglophone, ils représentent 38,3% de notre corpus de questionnaires remplis.

4.3 Groupe linguistique francophone

Dans la province francophone du Québec, le français est la langue maternelle de 79% de la population²⁶⁴. Contrairement aux autres provinces et territoires canadiens, l'anglais est la langue maternelle minoritaire au Québec (8,9%). Les

261 Statistique Canada: <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=CSD&Code1=2422025&Geo2=PR&Code2=24&Data=Count&SearchText=saint%20gabriel%20de%20valcartier&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All&Custom=&TABID=1>, [22/07/2014].

262 C'est-à-dire 668 questionnaires après avoir soustrait 14 questionnaires vides de Québec et 1 questionnaire de Saint-Gabriel-de-Valcartier.

263 Trois garçons n'ont pas indiqué leur âge.

264 Données démolinguistiques, recensement 2016 : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/ammord/cnndemo.htm> [21/01/2020].

langues maternelles non officielles, soit autochtones, soit non autochtones, gagnent 12,1% de la population québécoise et l'emportent ainsi sur l'anglais. Comme il ressort de nos tableaux *supra*, certaines personnes ont plus d'une langue maternelle. Selon les statistiques officielles, il s'agit de 2% de la population québécoise.

Les critères d'inclusion dans le groupe linguistique francophone sont intrinsèques. Seuls les locuteurs d'un milieu familial purement francophone ont le droit d'être inclus dans ce groupe. Il est indispensable de préciser que les adolescents qui sont nés ailleurs qu'au Québec peuvent faire partie du groupe francophone car la naissance à l'étranger ne suppose pas nécessairement d'avoir une langue maternelle autre que le français. De plus, nous ne disposons pas d'informations sur la longueur du séjour à l'étranger après la naissance.

Avant de procéder à l'élaboration du groupe francophone, il nous faut formuler l'hypothèse sur la composition de cette base, comme dans les deux cas précédents. En nous basant sur les statistiques et les résultats des groupes déjà élaborés, nous estimons que la première place dans le groupe francophone sera occupée par Québec, suivi de St-Gabriel, Gatineau et Montréal.

4.3.1 Gatineau francophone

Même si Gatineau, souvent inclus dans le titre général de la capitale Ottawa-Gatineau, appartient géographiquement à la province du Québec francophone, la ville abrite les anglophones et les allophones qui travaillent à Ottawa, géographiquement situé en Ontario anglophone. Malgré ce mélange de cultures et de langues, Gatineau a une allure francophone, faisant parfois linguistiquement peur à ceux qui ne parlent pas français et, en conséquence, ne traversent pas la rivière des Outaouais. Ce n'est cependant pas la seule occurrence de ce phénomène. À Montréal, la frontière linguistique entre l'Ouest bilingue et l'Est français se trouve sur la rue Saint-Laurent, un point de référence pour ceux qui ont peur de devoir parler français et, par conséquent, évitent le contact avec la *terra incognita*²⁶⁵.

Malgré une proportion assez élevée d'anglophones à Gatineau, 62,4%, soit 108 enquêtés, relèvent de la catégorie francophone selon les critères établis pour notre recherche. Les questionnés francophones (dont 51 filles et 57 garçons) sont âgés de 15 ans (45 questionnaires) et de 16 ans (62 questionnaires²⁶⁶). 6 d'entre eux sont nés hors du Canada. Un garçon de 16 ans parle arabe en plus du français, les autres parlent uniquement français à la maison.

265 C. Dufour, *Les Québécois...*, *op.cit.*, p. 63.

266 Un enquêté n'a pas spécifié son âge.

Parmi les langues étrangères apprises, l'anglais prévaut sur les autres langues mentionnées à plusieurs reprises : espagnol, japonais, arabe et italien. Le latin, le créole et même le clinton²⁶⁷ font partie de l'équipement linguistique des adolescents de Gatineau.

4.3.2 Montréal francophone

Vu que 56,5% des questionnés à Montréal ont été classés dans les sous-groupes anglophone et, surtout, allophone, il ne reste que 43,5% des Montréalais francophones. Selon les statistiques officielles²⁶⁸, le pourcentage des francophones à Montréal monte à 52,4%. Cette nuance pourrait s'expliquer, comme dans les cas précédents, par le milieu des collèges privés où l'enquête s'est déroulée.

La langue seconde apprise déclarée est communément l'anglais. Seuls quelques-uns des enquêtés francophones font l'effort d'apprendre une troisième langue qui est, dans la plupart des cas, l'espagnol. Le créole, le chinois et le japonais ne sont que marginaux. Une enquêtée a précisé que la langue maternelle de ses parents ainsi que la langue parlée au foyer est le français québécois et un enquêté a mis comme langue maternelle des parents le français mais, comme langue parlée au foyer, le québécois.

Le groupe « francophone » pour Montréal contient 90 questionnaires dont 45 filles, 44 garçons avec une moyenne d'âge de 13,4 ans.

4.3.3 Québec francophone

Le pourcentage des allophones à Québec était négligeable en comparaison avec le pourcentage des anglophones. La majorité des questionnés sont pourtant francophones. La capitale du Québec a confirmé son statut avec 69,5% des enquêtés francophones. La langue seconde apprise reste l'anglais suivi de près par l'espagnol. Le choix de l'italien n'est pas rare. L'allemand apparaît plutôt sporadiquement et les langues « exotiques » sont cette fois-ci représentées par le suédois et le mongol.

La base de données anglophone pour Québec est composée de 40 filles et de 49 garçons. L'âge des enquêtés va de 14 à 17 ans avec une moyenne de 15,5 ans.

267 Langue artificielle inventée uniquement pour la série américaine *Star Trek*.

268 Statistique Canada : [85](https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=CSD&Code1=2466023&Geo2=PR&Code2=24&Data=Count&SearchText=montreal&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All&Custom=&TABID=1, [23/07/2014].</p>
</div>
<div data-bbox=)

4.3.4 Saint-Gabriel-de-Valcartier francophone

Les deux bases de données précédentes nous ont donné une idée sur la composition de la population à Saint-Gabriel-de-Valcartier. La base de données francophone pour St-Gabriel-de-Valcartier comprend 121 questionnaires (65 filles, 56 garçons, ø 14,5 ans) ce qui correspond à 75,6% de tous les questionnaires rendus à St-Gabriel. Ce pourcentage est de 12,2% moindre par rapport aux statistiques²⁶⁹ selon lesquelles le nombre de francophones à St-Gabriel-de-Valcartier correspond à 87,8%.

L'anglais et l'espagnol respectivement demeurent les deuxième et la troisième langues apprises. Parmi les autres langues, l'italien, le grec, le portugais et l'allemand apparaissent. Quant aux lieux de naissance, le Canada l'emporte laissant de loin la France. Québec prévaut comme ville de naissance, fait avec lequel un enquêté a exprimé de la tristesse en ajoutant un émoticône renfrogné.

4.3.5 Bilan : groupe linguistique francophone

La province la plus francophone du Canada, le Québec, accueille une proportion importante des anglophones et des allophones. Cependant, comme les groupes créés l'ont démontré, la majeure partie de la population est formée par les francophones.

La base de données francophone contient 408 questionnaires ce qui correspond à 61,1% des questionnaires rendus remplis²⁷⁰. Ce chiffre est presque de 20% inférieur à celui présenté dans le recensement en 2011²⁷¹ (79,6%). L'écart pourrait se rapporter au choix des terrains pour l'enquête qui visait un spectre de milieux sociolinguistiques divers. La deuxième raison en pourrait être le caractère privé des collèges choisis pour l'enquête par questionnaire.

Ces 408 questionnaires sont représentés par 108 questionnaires de Gatineau (26%), 90 de Montréal (22%), 89 de Québec (22%) et 121 de Saint-Gabriel-de-Valcartier (30%). Notre hypothèse pour le groupe linguistique francophone n'a donc pas été confirmée. Malgré le fondement théorique basé sur les

269 Statistique Canada : <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=CSD&Code1=2422025&Geo2=PR&Code2=24&Data=Count&SearchText=saint%20gabriel%20de%20valcartier&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All&Custom=&TABID=1> [23/07/2014].

270 Trois questionnaires ont été rendus avec la partie sociologique non remplie malgré le fait que leurs auteurs aient commencé à remplir les parties précédentes du questionnaire.

271 Statistique Canada : <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=CSD&Code1=2422025&Geo2=PR&Code2=24&Data=Count&SearchText=saint%20gabriel%20de%20valcartier&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All&Custom=&TABID=1> [23/07/2014].

analyses déjà effectuées, notre évaluation de positionnement proportionnel des sites ne répond pas à la réalité : Québec occupe la troisième position avec Montréal en nombre de questionnaires francophones. Contre toute attente, Québec se trouve à l'autre bout du spectre exactement comme Montréal dans le cas du groupe anglophone.

Avec une moyenne d'âge de 14,8 ans, le groupe francophone est composé de 408 enquêtés dont 201 filles, 206 garçons et 1 questionné qui n'a pas précisé le sexe. Le groupe linguistique francophone englobe 61,1% de l'ensemble des questionnaires remplis. Si l'on soustrait 38,4% des questionnaires classés dans les groupes anglophone et allophone, il reste 0,5%, pourcentage qui correspond à 3 questionnaires inclassables de St-Gabriel faute de partie sociologique du questionnaire remplie.

4.4 Les groupes linguistiques ou la base de données intégrale et ses composantes

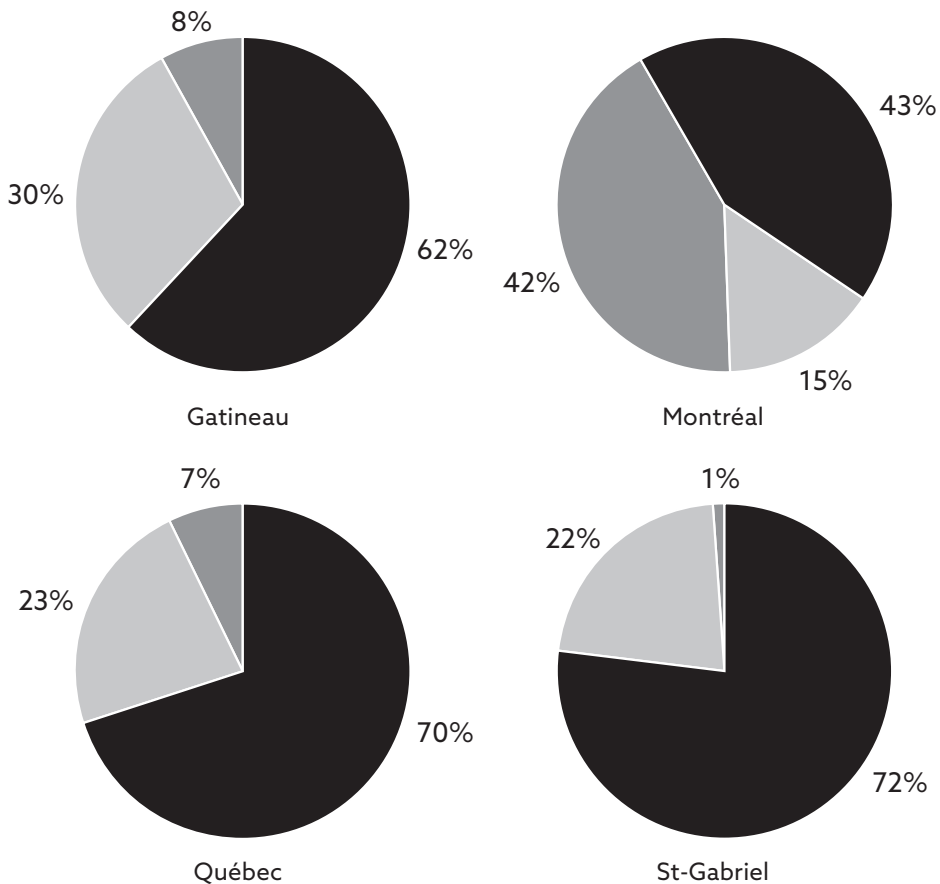
Comme le processus d'analyse de notre recherche s'appuie sur l'approche épilinguistique des jeunes Québécois sur le statut du français au Québec par rapport à l'anglais, nous avons opté pour le procédé basé sur les dispositions linguistiques des enquêtés. Le point de vue adopté pour la recherche prévoit une confrontation des adolescents issus de trois milieux linguistiques différents. Ainsi, nous avons procédé par un classement du corpus de questionnaires en groupes linguistiques anglophone, allophone et francophone. Le but de la création des groupes linguistiques est de confronter et d'analyser les questionnaires d'un point de vue spécifique et pratique.

Sauf à Montréal où le pourcentage des francophones égale *grosso modo* le pourcentage des allophones, la composante francophone représente la forte majorité des questionnaires. Le déséquilibre quant au groupe des allophones est considérable d'autant plus que la somme des pourcentages des allophones de Gatineau, de Québec et de St-Gabriel n'égale pas le pourcentage d'allophones à Montréal.

Tout au long des sous-chapitres précédents déjà, nous avons pu observer que la composition du portefeuille quant au sexe et quant à l'âge des enquêtés est équilibrée au sein de chaque groupe linguistique.

En guise de conclusion du présent chapitre sur les groupes linguistiques, soulignons encore plusieurs observations issues de l'analyse de la partie sociolinguistique du questionnaire. Plus de 80% des enquêtés parlent exclusivement français à la maison à l'exception de Montréal où ce chiffre n'est que de 49%. Plus de 15 langues et dialectes différents déclarés parlés dans les foyers montréalais apparaissent dans notre corpus. À titre d'exemple, le chinois, l'anglais et le vietnamien

4 Groupes linguistiques des jeunes enquêtés



Graphique 1 : Composition des groupes linguistiques selon les sites
Légende : ■ G francophone, ■ G allophone, ■ G anglophone

font partie des langues les plus citées. Le chiffre des foyers qui recourent à la combinaison des langues française et anglaise varie autour de 10%. Québec est la seule ville où les enquêtés ne parlent jamais uniquement anglais à la maison. Cependant, les foyers où l'anglais joue le rôle de langue principale de la communication parmi les membres de la famille ne sont pas nombreux (Montréal 7%, Gatineau et Saint-Gabriel-de-Valcartier 2%).

Le présent chapitre a été dédié à l'élaboration d'un outil fonctionnel grâce auquel nous serons capable, dans les chapitres suivants, d'analyser la situation linguistique dans le Québec contemporain ainsi que l'état réel de l'aménagement linguistique mise en place au Québec et son efficacité vue à travers les yeux des adolescents québécois.

5 ANALYSE DU LANGAGE DES JEUNES QUÉBÉCOIS AU QUOTIDIEN EN RELATION AVEC LES ANGLICISMES

Pour mieux connaître la culture linguistique de la jeunesse québécoise dans la deuxième décennie du XXI^e siècle, la première partie du questionnaire a été orientée vers l'emploi des anglicismes dans le sens du mot le plus large : la proportion des anglicismes dans le discours quotidien, les anglicismes utilisés fréquemment et commencés à être utilisés récemment, la fonction et le rôle de l'entourage dans l'emploi des anglicismes et les observations par rapport aux anglicismes en général.

Quant aux compétences linguistiques, notre hypothèse est que les adolescents anglophones et allophones adopteront une attitude différente, voire divergente, en comparaison avec l'attitude des adolescents francophones. Selon notre avis, les anglophones et les allophones seront plus optimistes et plus ouverts à l'expansion de l'anglais que les francophones. Concernant la question de l'âge, nous sommes en accord avec l'attente générale qui veut que les plus âgés argumenteront de manière plus concrète et plus radicale que les plus jeunes. Marc Gagnon, qui a orienté sa recherche vers la relation français-anglais, a constaté un changement négatif d'avis chez les filles québécoises à l'âge de 16 et 17 ans²⁷². En ce qui concerne la question de la variable sexe, nous penchons vers la conclusion à laquelle Gagnon est arrivé dans son étude sur l'attitude linguistique des adolescents francophones du Canada. Sa conclusion consistait en l'affirmation que les filles « ont une attitude significativement plus positive que les garçons à l'égard de l'anglais, langue seconde »²⁷³. Gagnon est arrivé à la conclusion que le lieu

272 M. Gagnon, *Attitude linguistique...*, *op.cit.*, p. 72.

273 *Ibid.*

de résidence n'a pas d'influence sur l'attitude des jeunes vis-à-vis de l'anglais²⁷⁴. Diane Gérin-Lajoie, professeure titulaire, rattachée au Centre de recherches en éducation franco-ontarienne à l'Université de Toronto, a constaté la même conclusion bien qu'elle ait attendu « beaucoup plus de différences régionales que ne l'ont montrées les résultats de l'étude [à elle] »²⁷⁵. Jean-Claude Corbeil constate que la variation du français au Québec est d'abord d'origine sociale²⁷⁶. De plus, il reconnaît l'importance du facteur diatopique dans le sens de différences dans l'usage du Québec et des autres pays de la francophonie. Une partie de notre hypothèse présupposant l'importance des dia-variations, consiste à déterminer le rôle du facteur diatopique au sein de la province du Québec. C'est-à-dire, si les attitudes et les déclarations sur la pratique langagière des jeunes enquêtés changent en fonction de la proximité ou non des centres anglophones tels que l'Ontario ou les États-Unis.

Parallèlement à l'étude variationniste, le présent chapitre esquissera les canaux de diffusion, les manières d'implantation et le niveau d'importance des anglicismes dans le langage des jeunes au quotidien en fonction des groupes francophone, anglophone et allophone.

5.1 Proportion des anglicismes dans le discours quotidien des adolescents québécois

« Je dirais que [j'utilise des anglicismes] chaque jour. »
(fille, 17 ans, Gatineau, enregistrement n° 3)

Dans le présent sous-chapitre, nous évaluerons la quantité d'occurrences des anglicismes dans le langage des adolescents québécois. Les analyses seront nuancées par le facteur des groupes linguistiques, le facteur diatopique et les variables sexe et âge. Rappelons que, dans le questionnaire et lors des entretiens, la distinction entre un *anglicisme* et un *mot anglais* n'a pas été prise en compte. Premièrement, la distinction pourrait causer un malentendu au sein du groupe ciblé, deuxièmement, l'alternance des expressions permet d'observer si les enquêtés se rendent compte de la double terminologie.

Les réponses proposées à la question « Quelle est la proportion des anglicismes dans ton discours quotidien ? » ont été :

274 M. Gagnon, *Attitude linguistique...*, *op.cit.*, p. 72.

275 Diane Gérin-Lajoie, *Parcours identitaires...*, *op.cit.*, p. 145.

276 J.-C. Corbeil, « La langue française... », *art.cit.*, pp. 113-114.

- 1) fréquente
- 2) occasionnelle
- 3) aucune
- 4) autre :

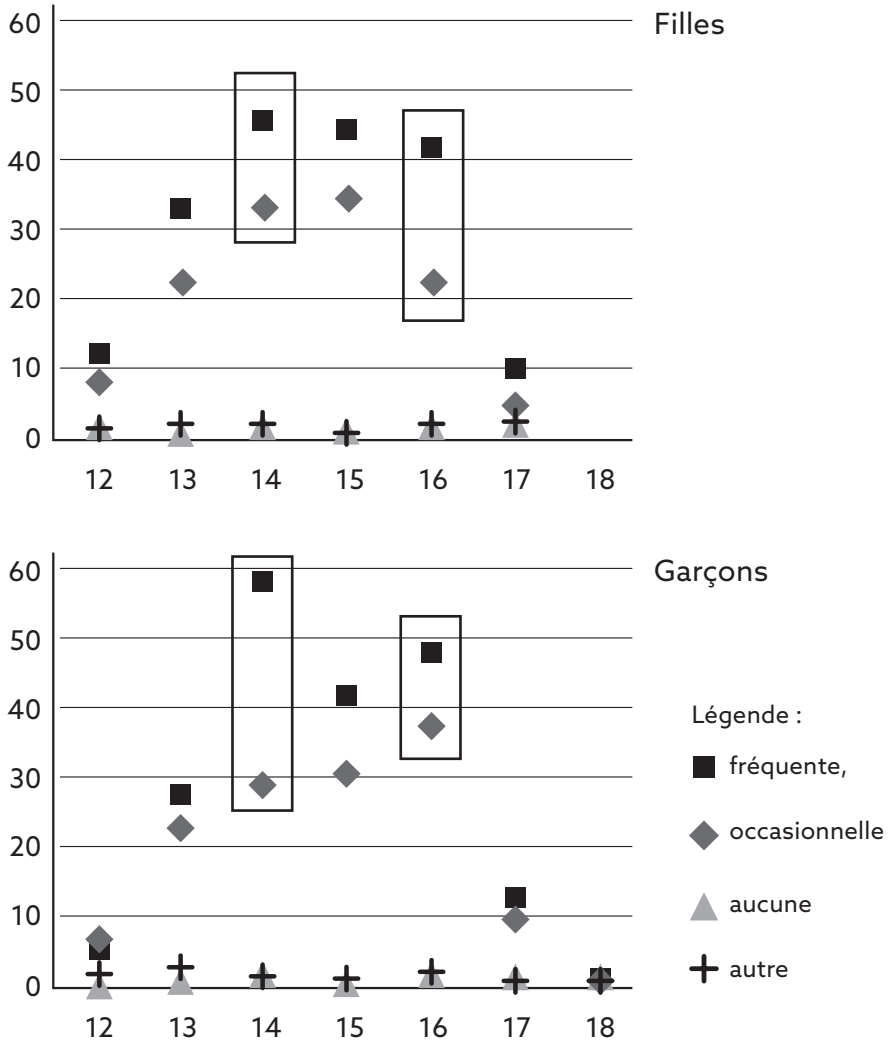
Parfois, les enquêtés ont opté pour plusieurs réponses. Par exemple, ils ont coché 2) occasionnelle + 4) autre et ont justifié leur choix par un commentaire. Ce sont surtout les filles qui ont profité de cette approche multi-choix : elles ont coché deux fois la combinaison 1) + 2) (avec un commentaire « entre les deux »), une fois 2) + 3) et une fois 2) + 4). Même l'option 2) a été nuancée : un garçon a diminué la force du terme « occasionnelle » en ajoutant « très » et deux garçons l'ont nuancé à l'aide de l'adverbe « rarement ».

L'emploi occasionnel des anglicismes l'a emporté dans tous les milieux étudiés : Gatineau 52,6%, Montréal 57,6%, Québec 64,3% et St-Gabriel 59,8%. Pour l'ensemble de la province du Québec, 57,7% des adolescents (58,4% des filles et 57,7% des garçons) utilisent des anglicismes occasionnellement dans leurs discours quotidiens.

39,3% des adolescents québécois ont déclaré une occurrence fréquente des anglicismes (38% des filles et 40,8% des garçons). Seulement 1,4% des enquêtés ont déclaré ne jamais inclure d'anglicismes dans leur langage.

Dans le contexte québécois, la proportion des anglicismes dans le discours des filles est stable : la courbe de l'emploi occasionnel copie les valeurs de l'utilisation fréquente. Les courbes ne s'approchent pas de manière significative. Par contre, les courbes qui désignent les usages des garçons montrent une évolution des opinions importante. Un éloignement des opinions se produit. À l'âge de 14 ans, le nombre de garçons qui utilisent des anglicismes occasionnellement est deux fois plus grand que le nombre de ceux qui les utilisent fréquemment. Pour les filles, cette scission se produit 2 ans plus tard, à l'âge de 16 ans, quand l'emploi occasionnel des anglicismes est deux fois plus grand que l'emploi fréquent. En revanche, l'emploi fréquent des anglicismes tend à rattraper l'emploi occasionnel dans les usages des garçons.

Procédons à l'application du facteur des groupes linguistiques. L'emploi occasionnel des anglicismes est majoritaire pour les francophones (61,8%) et les allophones (62%). Cependant, les anglophones ne suivent pas le même paradigme. La majorité d'entre eux déclarent un emploi fréquent des anglicismes (51,3%) plutôt qu'un emploi occasionnel (43,7%) généralisé pour la province du Québec. Le choix « aucun emploi » n'est coché que par 2% des francophones. L'option « autre » a été choisie plutôt sporadiquement (5% des anglophones, 0,5% des francophones et 1,9% des allophones). Les enquêtés ont précisé leurs usages par les adverbes « toujours, rarement » et par l'expression imprécise « ça dépend ».



Graphique 2 : Évolution de la proportion des anglicismes selon la variable âge

Le comportement linguistique des jeunes du groupe francophone est relativement stable : les anglicismes gardent une place occasionnelle dans le langage des jeunes même si, avec l'âge, la conscience francophile s'accroît légèrement. Dans le cadre du groupe francophone, ce sont les garçons qui sont plus ouverts à l'insertion des anglicismes dans leur quotidien par rapport aux filles qui, dans une mesure largement minoritaire, ont déclaré ne pas utiliser d'anglicismes du tout.

Quant au groupe anglophone, l'âge entre 14 et 15 ans s'est manifesté décisif déjà au moment du traitement général des données. À l'âge de 14 ans, les anglicismes apparaissent dans le discours des adolescents du groupe anglophone occasionnellement mais, à l'âge de 15 et de 16 ans, la proportion des anglicismes augmente et devient fréquente. Bien que nous ne disposions pas de suffisamment de données pour les adolescents de 17 et de 18 ans, l'évolution des opinions entre l'âge de 14 et de 15 ans signale un changement d'usage. Tandis que la moitié des garçons du groupe anglophone n'insère les anglicismes qu'occasionnellement, les filles s'en servent plutôt fréquemment dans leurs conversations.

En ce qui concerne le groupe allophone, l'emploi des anglicismes augmente vers l'âge de 14 ans. C'est à cet âge que l'emploi fréquent des anglicismes s'approche de l'emploi occasionnel. À l'âge de 13 et de 15 ans, l'usage fréquent ne concerne qu'un tiers des enquêtés. Quant à l'analyse selon le sexe, les filles ont tendance à ne pas se servir d'anglicismes aussi fréquemment que les garçons.

En somme, pour les francophones et les allophones, l'option de l'usage « occasionnel » l'a emporté sur l'usage fréquent. Ce schéma est valable pour les anglophones jusqu'à l'âge de 14,5 ans. Après, le taux d'anglicismes dans le discours augmente et garde sa position jusqu'à l'âge d'au moins 17 ans.

La période entre 14 et 16 ans se caractérise de manière spécifique pour chacun de trois groupes. Les francophones ont tendance à modérer la présence de l'anglais pendant qu'ils parlent français. Cette catégorie d'âge est néanmoins bouleversante pour les anglophones qui utilisent de plus en plus d'anglais. Enfin, les allophones préservent la pureté du français vis-à-vis de l'anglais avec une nette hésitation à l'âge de 14 ans.

La variable sexe appliquée, les similitudes dans le comportement des filles francophones et des filles allophones sautent aux yeux ainsi que la discordance avec les filles du groupe anglophone. Pour les garçons, la situation est inverse : les garçons allophones et les garçons anglophones laissent entrer plus d'anglicismes dans leur langage que les garçons francophones qui y font plus attention.

5.2 Effets de l'entourage sur la fréquence des anglicismes dans le discours

À côté du facteur diatopique et diastratique, le facteur diaphasique semble avoir une influence majeure sur la quantité des anglicismes dans le discours. En principe, la vie des anglicismes est plus animée dans le milieu familial que dans les situations professionnelles ou, généralement, dans les situations qui exigent

l'emploi du registre soutenu de la langue²⁷⁷. De retour dans un milieu confortable, les anglicismes, chassés du vocabulaire « professionnel » avec succès, réapparaissent.

Dans le cadre de ce sous-chapitre, nous nous focaliserons sur les déclarations des jeunes à voir si, eux-mêmes, perçoivent un changement dans la proportion des anglicismes en fonction de l'entourage. Premièrement, nous esquisserons la situation à l'aide d'une analyse quantitative. Ensuite, les réponses positives²⁷⁸ seront nuancées à travers les opinions épilinguistiques. Enfin, l'entourage le plus favorable aux anglicismes sera spécifié.

Les analyses, conçues dans l'optique des groupes linguistiques, seront basées sur les questions du questionnaire suivantes :

- Est-ce que tu penses que la fréquence des anglicismes dans ton discours change en fonction de l'entourage ? oui non
Si oui, pourquoi ?
- Dans quel entourage ton vocabulaire contient-il le plus d'anglicismes ?
 groupe de copains famille école autre :

Commençons par la première question. Pour l'ensemble de la région du Québec, 71% des enquêtés affirment que la qualité de leur discours dépend de l'entourage actuel. À Gatineau, ce chiffre monte jusqu'à 82,6% et, à Québec, il monte à 77,3%. En revanche, les adolescents des deux autres sites en sont moins persuadés (Montréal 62,9%, St-Gabriel 63,4%).

Dès l'âge de 14 ans, les jeunes sont plus conscients de l'influence que l'entourage exerce sur la qualité du langage. Chez les filles, cette tendance commence même à 13 ans et, à l'âge de 17 ans, une seule enquêtée doute que l'entourage exerce une influence.

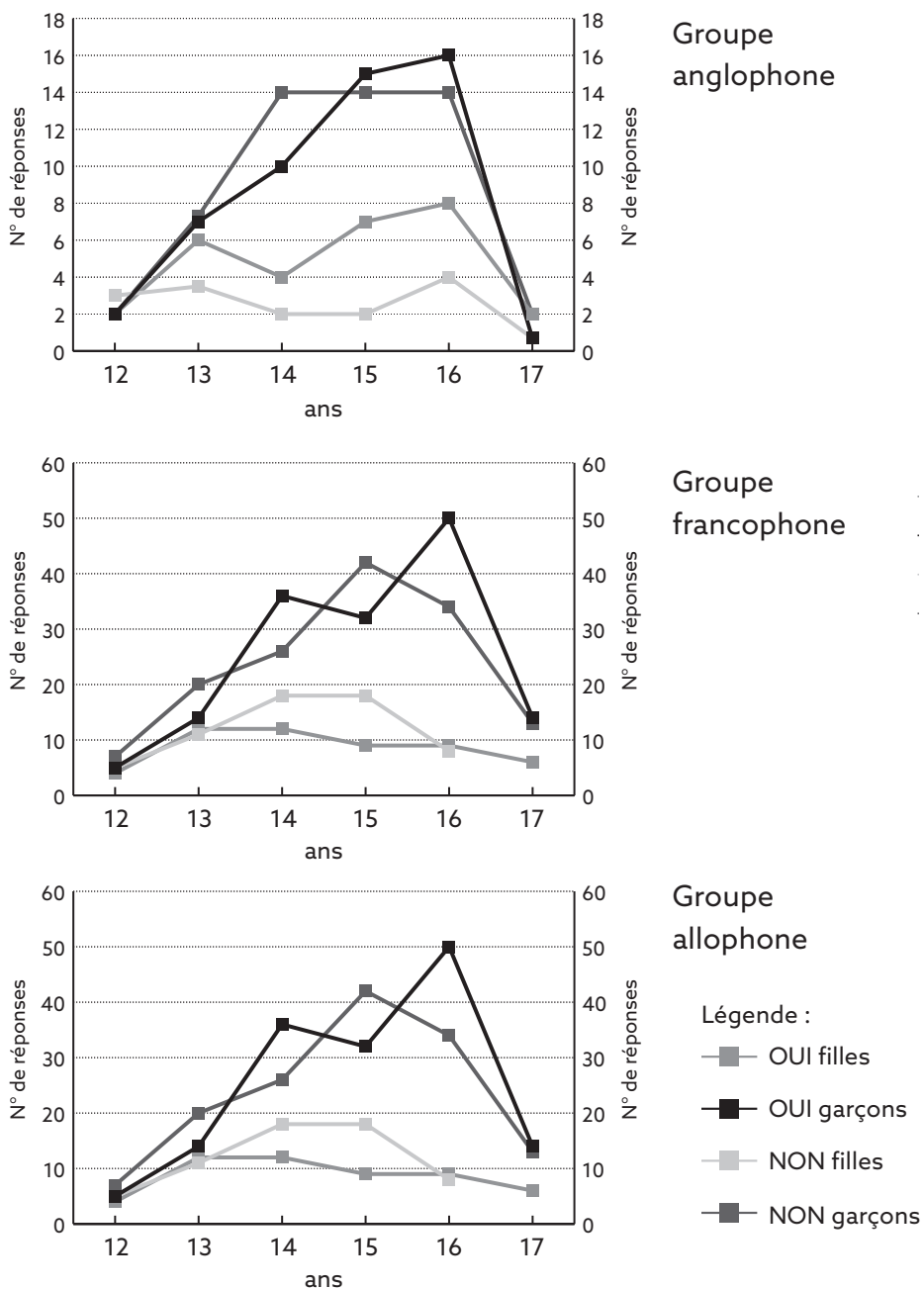
Quelle que soit la disparité des opinions à travers la province québécoise, les groupes anglophone et francophone se mettent d'accord sur l'importance de l'entourage : 71,2% des anglophones et 72,8% des francophones. La persuasion des allophones est mineure (63,3%) par rapport à la moyenne québécoise.

Il résulte des graphiques que les filles anglophones de toutes les tranches d'âges ont bien conscience que le milieu influence la façon de parler. Les filles francophones en sont persuadées vers l'âge de 14 ans tandis que, chez les filles allophones, la conscience de l'importance de l'entourage va de pair avec l'opinion

277 Pierre Martel & Hélène Cajolet-Laganière, 1996, « Vers un aménagement planifié de la langue au Québec », in : *Le français québécois. Usages, standard et aménagement*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 110.

278 Si l'enquêté coche la réponse « non », il ne croit pas que l'entourage ait un effet sur son discours. Demander une réponse plus ample à une question que les enquêtés ne jugent pas décisive pourrait évoquer un mauvais sentiment et un dégoût de continuer à répondre au reste du questionnaire.

5.2 Effets de l'entourage sur la fréquence des anglicismes dans le discours



Graphique 3 : Effet de l'entourage du point de vue des groupes linguistiques

que l'entourage n'a pas d'influence sur la qualité du langage. Une corrélation entre les opinions des filles anglophones et des garçons francophones et allophones est évidente.

Le caractère de l'opinion sur l'influence de l'entourage est relativement consistant dans le cas des groupes anglophone et francophone avec une composante dominante de réponses positives. Ceci est aussi valable pour les garçons du groupe allophone mais ne l'est pas pour les filles de ce groupe. Ce phénomène pourrait se rapporter au choix de la langue appropriée que les allophones font en fonction de la situation dans laquelle ils se trouvent. Alors, la proportion des anglicismes dans leur discours ne devient qu'un problème secondaire et le code-switching (inconscient par sa nature) pourrait s'éveiller plus facilement pour aider le locuteur à se débrouiller. Cette argumentation n'explique pourtant pas la discordance entre les garçons et les filles.

La volonté de répondre à cette question par les enquêtés a été exemplaire : seulement un garçon de 14 ans du groupe anglophone et un garçon de 13 ans du groupe allophone n'ont coché aucune réponse, ni n'ont commenté leur choix.

Les raisons pour lesquelles les adolescents ont répondu à la question²⁷⁹ de façon affirmative sont nombreuses²⁸⁰ :

- l'intolérance des parents quant à l'utilisation des anglicismes
 - « Parce que, avec ma mère, je ne peux pas les utiliser. » (f, 12 ans, F)
 - « Mes parents n'aiment pas cela. » (f, 13 ans, A)
 - « Parce que j'utilise moins les anglicismes en présence de mes parents. » (f, 13 ans, P)
- l'intolérance des parents quant à l'insertion de gros mots anglais
 - « Je ne sacre pas devant mes parents. » (f, 16 ans, F)
 - « La famille ne tolère pas nécessairement les mauvais mots. » (f, 13 ans, P)
 - « Car la plupart des anglicismes sont des mauvais mots. » (g, 13 ans, A)
- la maîtrise de soi en présence des professeurs
 - « Je veux bien paraître à l'école (avoir un bon vocabulaire français). » (f, 16 ans, F)
 - « À l'école, les professeurs ne veulent pas qu'on les utilise. » (f, 14 ans, A)
 - « Ça dépend avec qui on parle, comme si c'est avec un prof, on utilisera un différent langage qu'avec des amis. » (g, 13 ans, P)
- l'influence de l'âge de l'interlocuteur
 - « Car avec des personnes plus vieilles on parle avec plus de politesse. » (g, 14 ans, P)
 - « Avec les gens de mon âge, c'est plus fréquent. » (f, 16 ans, F)
 - « Je n'en utilise pas avec des adultes. » (f, 14 ans, A)

279 Est-ce que tu penses que la fréquence des anglicismes dans ton discours change en fonction de l'entourage ? Si oui, pourquoi ?

280 L'auteur de la réponse est identifié entre parenthèses : sexe (f = fille, g = garçon), âge, groupe (A = anglophone, F = francophone, P = allophone).

- l'influence de l'entourage
 - « Parce que je suis influençable. » (g, 12 ans, F)
 - « Car j'ai l'influence des autres personnes. » (g, 14 ans, A)
 - « Parce que mon entourage a une influence sur moi. » (f, 13 ans, P)
- l'adaptation au langage des interlocuteurs
 - « Pour me fondre aux autres, je m'adapte à leur façon de parler. » (f, 15 ans, F)
 - « Si les autres parlent avec les anglicismes, alors moi aussi. » (f, 16 ans, P)
 - « Parce que je parle plus souvent anglais avec ma mère. » (f, 13 ans, A)
- l'insertion des anglicismes est à la mode
 - « Pour avoir une image désirée de moi-même face aux autres. » (g, 14 ans, A)
 - « Parce que nos générations sont plus portées à en utiliser que celle de mes parents par exemple. » (f, 15 ans, F)
 - « Parce que, avec d'autres étudiants de mon âge, ça fait plus cool. » (g, 14 ans, P)
- l'influence d'un milieu anglophone
 - « Car je parle anglais avec mes parents mais français avec mes amies. » (f, 15 ans, A)
 - « Parce que si je suis dans un milieu où l'on parle beaucoup anglais, j'aurai plus tendance à les utiliser. » (f, 13 ans, F)
 - « Si mes amis sont anglais, ils feront plus d'anglicismes, quand ils parlent français. » (g, 14 ans, P)
- la conversation plus détendue avec les anglicismes
 - « Les anglicismes me semblent moins sérieux que la langue normale. » (g, 14 ans, F)
 - « Car avec ses amis, on a tendance à faire moins attention à ce qu'on dit. » (g, 14 ans, A)
 - « Car c'est plus facile à comprendre. » (g, 14 ans, P)
- le français l'emporte dans les situations sérieuses, formelles
 - « Si c'est une situation plus formelle, je parle généralement mieux. » (f, 15 ans, F)
 - « Car je dois utiliser le bon français dans des discussions sérieuses. » (m, 14 ans, P)
 - « À cause des sujets de conversation et du niveau de la langue requis par respect / autorité. » (f, 15 ans, A)
- l'influence de la qualité de la relation entre les locuteurs
 - « Si on a une proximité avec les personnes ou pas. » (f, 15 ans, A)
 - « Parce qu'il y a des gens avec qui tu es plus familier. » (g, 16 ans, F)
 - « Ça dépend toujours des personnes et des contextes amicaux. » (g, 15 ans, P)

Toutes les raisons énumérées *supra* font partie du fond de chaque groupe²⁸¹. Une tendance à recourir à une explication liée à l'âge ou au statut de l'interlocuteur (parents, professeurs) est plus fréquente chez les adolescents moins âgés (entre 12 et 13 ans) tandis que les plus âgés adaptent leur langage à la situation

281 Même si l'orthographe (et parfois même la grammaire) de certaines citations présentées a été corrigée pour assurer la compréhensibilité des réponses, il vaut la peine de mentionner que c'étaient surtout les allophones qui ont commis davantage d'erreurs, parfois causées par l'ignorance de l'orthographe correcte pour une forme phonétique (p.ex. « familii » au lieu de « familier »).

discursive (discours sérieux) et socio-professionnelle (travail). Une enquêtée anglophone de 13 ans a coché « oui » et « non » à la fois en expliquant qu'elle parle parfois en anglais avec son père et que la proportion des anglicismes dans son discours dépend de si elle parle avec les parents ou avec les amis.

Un espace destiné à préciser ou à nuancer l'opinion était fourni surtout aux enquêtés croyant en l'influence de l'entourage sur la qualité du langage. Cependant, 5 garçons (francophones et anglophones) parmi les 193 enquêtés qui ont répondu négativement à la question « Est-ce que tu penses que la fréquence des anglicismes dans ton discours change en fonction de l'entourage ? » ont également profité de cet espace :

- « Car je ne fréquente aucun anglais et j'utilise des anglicismes. » (g, 14 ans, F)
- « Car j'en utilise presque pas et tout le monde comprend bien. » (g, 14 ans, F)
- « Tout le monde en utilise. » (g, 14 ans, A)
- « Je dis ce que je pense, avec les mots de mon choix. » (g, 16 ans, F)
- « anglophone » (g, 16 ans, A)

La généralisation présentée par le troisième garçon est fréquemment apparue parmi les opinions de ceux qui ont répondu affirmativement à cette question. Le quatrième garçon est substantiellement persuadé ne pas être influençable. Enfin, le cinquième garçon n'a fait que constater son appartenance au groupe linguistique anglophone.

La question suivante dans le questionnaire ciblait trois entourages concrets (groupe de copains, famille, école) tout en laissant la possibilité « autre » pour ceux qui désiraient choisir une autre réponse ou ajouter un milieu non proposé. Les réponses à la question « Dans quel entourage ton vocabulaire contient-il le plus d'anglicismes ? » éclairciront l'endroit le plus favorable à l'implantation des anglicismes. Les lignes précédentes ont déjà envisagé la prédominance du milieu amical qui favorise un plus grand nombre d'anglicismes dans le discours et qui a été ensuite confirmée grâce à l'analyse des données. La réponse « groupe de copains » l'a emporté sur « famille », « école » et « autre ». L'option « groupe de copain » a été cochée par 60,7% des adolescents du groupe anglophone, 64,5% du groupe francophone et 58,3% du groupe allophone.

Ce qui reste à éclaircir, c'est le rôle du milieu familial et du milieu scolaire dans la circulation des anglicismes ainsi que la découverte des autres lieux, favorables à la vie des anglicismes. Tout cela en appliquant le facteur des groupes linguistiques.

Groupe anglophone

L'option « famille » a été choisie par 6,9% des enquêtés (plus fréquemment par les filles) de même que l'option « école » (plus fréquemment par les garçons). Ce qui est cependant plus intéressant, ce sont les 25,5% de ceux qui ont soit combiné plusieurs options, soit noté un autre milieu. Parmi les combinaisons, celle de « groupe de copains » et « famille » a été choisie par 8,3%, le même résultat que la combinaison « groupe de copains » et « école ». Les trois réponses concrètes proposées ont été cochées par 2,8% des jeunes et seulement un enquêté a combiné les milieux « famille » et « école » et une enquêtée « école » et « autre ». Ce qui a attiré notre attention, c'est le fait que 73,3% de ceux qui ont combiné les réponses étaient des filles tandis que 80% de ceux qui ont choisi l'option « autre » étaient des garçons. En somme, dans ce cas spécifique, les filles ont plutôt tendance à combiner, les garçons plutôt à spécifier ou à choisir une seule option.

La réponse « autre » a été précisée par les explications : réseaux sociaux (par exemple Twitter), amis²⁸², avec des franco-ontariens, école et amis²⁸³, nulle part, partout (« je suis allé à une école anglophone »), « quand je parle en français », « tout le monde sauf les profs ». Dans le contexte du début du XXI^e siècle, la note « réseaux sociaux » semble très pertinente, pourtant, malgré le rôle croissant des réseaux sociaux, elle n'a été mentionnée qu'une seule fois. Finalement, le fait qu'un seul enquêté n'a pas répondu à cette question prouve une volonté de coopérer au-dessus de la moyenne au sein du groupe anglophone.

Groupe francophone

En comparaison avec le groupe anglophone, les jeunes du groupe francophone n'utilisent presque pas les anglicismes en milieu familial (0,7%) mais ils les utilisent davantage à l'école (13,5% des enquêtés). Étant donné que le groupe francophone contient le plus grand nombre des enquêtés et ainsi la plupart des questionnaires, la créativité des combinaisons de réponses (toujours plus fréquentes chez les filles) est plus grande. La combinaison « groupe de copains » et « école » (10,5%) a gagné de l'avance sur les autres : 4,7% pour « groupe de copains » et « famille », 1% pour « groupe de copains » et « famille » et « école », 0,5% toutes les options, 0,5% « école » et « autre », 0,5% « groupe de copains » et « autre » et un enquêté a combiné « groupe de copains », « école » et « autre ».

282 Le fait de préférer cocher « autre » et spécifier « amis » au lieu de cocher directement « groupe de copains » pourrait s'expliquer de plusieurs manières : l'enquêté n'a pas remarqué l'option déjà présentée, il voulait étaler la prépondérance de « amis » dans son idiolecte, il a manifesté un trait de sa personnalité, etc.

283 Voir la note 282.

Les précisions notées à côté de « autre » ont emmené de nouvelles suggestions de milieux : influence d'un milieu sportif (équipe de football, équipe de basket, équipe sportive) et des autres médias (Internet, jeux vidéo, programme télévisé). Comme dans le groupe anglophone, la précision « amis » est apparue dans 4 questionnaires. Parmi les autres endroits mentionnés, les jeunes utilisent des anglicismes le plus fréquemment « partout » et « avec tout le monde », « toujours avec le même nombre », « en voyage », « en dehors de l'école » et « dans leurs têtes ».

Quel que soit le volume de questionnaires au sein du groupe francophone, aucun de ses enquêtés n'a laissé cette question sans réponse.

Groupe allophone

Les jeunes du groupe allophone suivent la tendance des jeunes du groupe francophone : ils déclarent utiliser les anglicismes plutôt à l'école (11,1%) qu'en famille (3,7%). Quant aux combinaisons (toujours plus fréquentes chez les filles), 15,7% correspondent à celle de « groupe de copains » et « école », 1,9% à « groupe de copains » et « famille », 1,9% à « groupe de copains », « famille » et « école », le même pourcentage pour « groupe de copains » et « autre ». Les combinaisons « famille » et « école », « groupe de copains », « famille » et « autre » ont reçu 0,9% chacune.

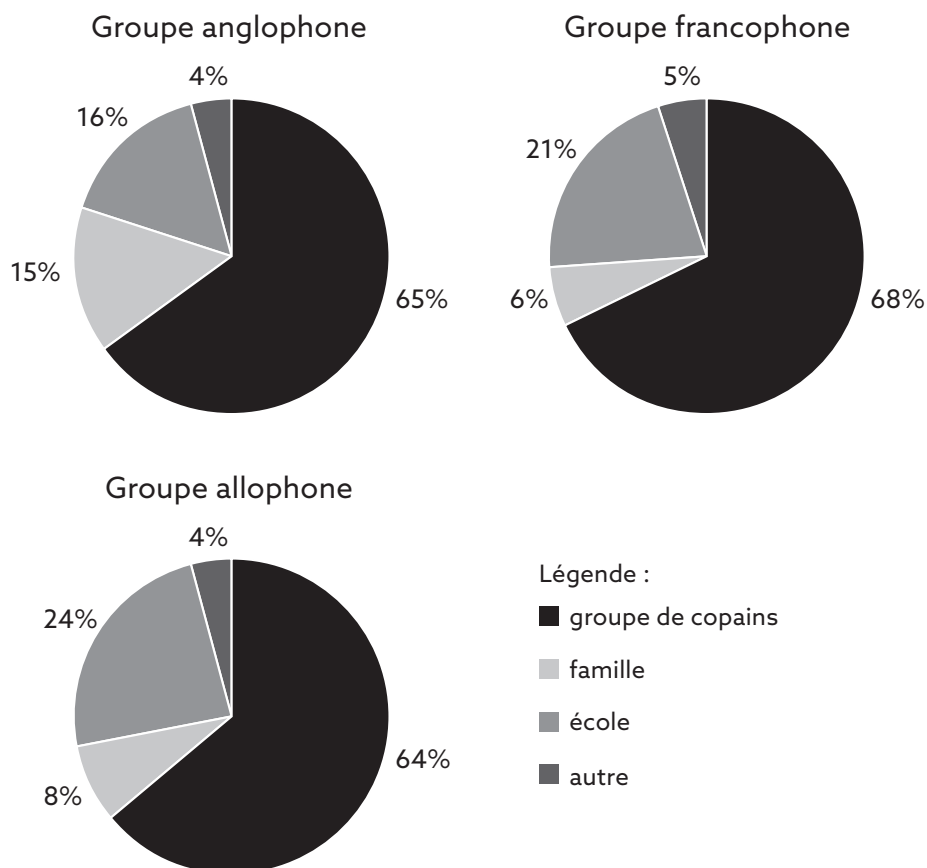
Les précisions de l'option « autre » contiennent le milieu sportif (gymnastique, football) et les médias (Internet, jeux en ligne) ou renvoient simplement aux « amis », aux « adolescents » ou constatent que l'usage des anglicismes est « égal partout ».

Trois des enquêtés allophones ont refusé de répondre à cette question.

Pour résumer, observons les graphiques suivants.

Les combinaisons de réponses ont été comptées comme deux (ou plusieurs, si c'était le cas) réponses uniques indépendantes ce qui a considérablement augmenté le nombre de réponses de chaque groupe. Nous avons choisi cette démarche pour pouvoir observer la situation d'une manière globale et pour éviter une fragmentation des réponses.

L'analyse des réponses à la question si la proportion des anglicismes change en fonction de l'entourage a confirmé que les conditions d'un milieu amical pour l'implantation des anglicismes dans le discours des jeunes Québécois sont favorables. Le milieu familial anglophone est plus enclin à l'utilisation d'anglicismes même si l'on parle français, phénomène pas si fréquent dans les familles francophones et allophones. Les anglicismes ont leur place également dans le milieu scolaire. En concordance avec les déclarations des enquêtés, la proportion des anglicismes pourtant diminue en présence des professeurs.



Graphique 4 : Milieux favorables à l'implantation des anglicismes

Les filles des trois groupes avaient tendance à cocher plusieurs réponses à une question tandis que les garçons avaient plutôt tendance à préciser et à nuancer les réponses proposées. Ce constat est valable pour les enquêtés sans distinction d'âge.

Les adolescents enquêtés par entretien²⁸⁴ ont confirmé un emploi d'anglicismes surtout avec les amis, puis à l'école et moins à la maison, parfois dans la crainte de leurs parents :

284 Pour les caractéristiques détaillées des enquêtés voir le chapitre 4.

« [...] des fois, on entend *shit* là avec les amis, mais je l'utilise moins ici [à la maison]. [Mon français contient le plus d'anglicismes] à l'école. » (f, 14 ans, G, n° 2)²⁸⁵

« [...] avec mes profs, je fais attention à comment je parle. Puis moins avec mes amis. Avec mes parents je dirais que c'est un peu plus dur là [...], je pense que c'est peut-être la maturité qui fait que, les adultes, ils font plus d'attention à comment ils parlent puis ils ont un langage plus développé que nous là, ouais » (f, 17 ans, G, n° 3)

« Ce serait à l'école [que j'utilise le plus d'anglicismes], plus avec les amis qu'avec les profs. » (m, 14 ans, G n° 5)

« Non, euh, peut-être oui mais je ne sais pas [si les anglicismes sont utilisés davantage par un groupe particulier] » (f, 11 ans, G n° 16)

5.3 Proportion des anglicismes en fonction des groupes sociaux

La question suivante du questionnaire visait à vérifier les déclarations sur les endroits favorables aux usages des anglicismes. D'une certaine manière, elle jouait un rôle de « contrôle » des réponses aux deux questions analysées précédemment :

Penses-tu que les anglicismes sont davantage employés par un groupe particulier ?

oui non Si oui, par lequel ? :

En corrélation avec les déclarations du sous-chapitre précédent, les groupes qui devraient apparaître sont ceux d'amis, de jeunes, de joueurs aux jeux vidéo, les (familles) anglophones et les équipes de sport.

Selon les réponses à cette question, la moitié des jeunes du groupe anglophone ne croient pas que les anglicismes soient davantage employés par un groupe particulier. Légèrement plus que la moitié des jeunes allophones (54%) sont de la même opinion. 56% des francophones, à leur tour, penchent au contraire vers l'avis que certains groupes de personnes insèrent plus d'anglicismes que les autres. Cependant, si la majorité des enquêtés avaient déclaré dans les questions précédentes qu'ils utilisaient plus d'anglicismes soit avec leurs amis, soit à l'école ou dans d'autres endroits, pourquoi alors la moitié des enquêtés ont répondu négativement à la question si les anglicismes étaient davantage utilisés par un groupe particulier ? La réponse ne se trouve ni dans la variable sexe car les filles et les garçons ont répondu proportionnellement « oui » et « non », ni dans la variable âge car la même échelle d'âge est représentée dans toutes les réponses. Pour trouver une réponse satisfaisante et suite à l'expérience avec la question semi-ouverte précédente, nous avons contrôlé les argumentations des enquêtés

285 G = Gatineau, n° 2 = entretien numéro 2

qui avaient répondu négativement. Nous avons trouvé qu'un seul enquêté (francophone de 15 ans) avait commenté : « la plupart ne sont même pas vus que c'est un anglicisme ». Ce même enquêté a affirmé que la proportion des anglicismes changeait en fonction de l'entourage et qu'il utilisait davantage d'anglicismes dans un groupe d'amis pour s'adapter à eux. Une enquêtée (anglophone de 14 ans) avait coché « oui » et « non » à la fois en précisant : « les jeunes, mais il y a beaucoup de monde qui en utilisent ».

Nous sommes alors arrivée à la conclusion suivante : les deux premières questions orientaient l'attention vers le langage de l'enquêté (pour rappel, la première question était *Est-ce que tu penses que la fréquence des anglicismes dans ton discours change en fonction de l'entourage ?* et la deuxième question était *Dans quel entourage ton vocabulaire contient-il le plus d'anglicismes ?*) tandis que la question suivante allait en contresens, elle incitait l'enquêté à évaluer le langage des autres (*Penses-tu que les anglicismes sont davantage employés par un groupe particulier ?*). Dans le premier cas, la perception de la langue va de l'intérieur à l'extérieur, dans le second cas, la perception va de l'extérieur vers l'intérieur. Les enquêtés ressentent l'influence de l'entourage dans la perception vers l'extérieur (sauf les filles allophones qui ne sont pas, en majorité, persuadées de l'influence de l'entourage sur la qualité de la langue). Quand il revient à déterminer les nuances du langage de l'entourage, les enquêtés ne sont pas tellement persuadés qu'il y ait de différences d'un groupe à l'autre. Presque trois quarts des enquêtés (71%) sont conscients de l'influence qu'ils ont sur leur propre langue. L'estimation de la même capacité chez les autres gens est légèrement au-dessus de la moitié (53%) des adolescents soumis à l'enquête.

Un regard plus détaillé sur les déclarations a révélé que la moitié des enquêtés estiment que le groupe des adolescents et des jeunes est le groupe le plus favorable aux anglicismes (52,9% du groupe anglophone, 48,3% du groupe francophone, 50% du groupe allophone). En tant qu'endroit favorable, le groupe d'amis a plus de pertinence chez les jeunes du groupe francophone (15,4%), tandis que chez les jeunes du groupe anglophone (7,1%) et allophone (8,7%), ces chiffres sont plus bas. Pour en trouver la raison, il faut reconsidérer la nature des groupes. Dans la mesure de cette logique, nous arrivons aux constatations suivantes : les francophones qui parlent français avec leurs amis insèrent des anglicismes pour rendre la conversation plus « cool ». Pour les anglophones, les anglicismes relèvent de leur identité et sont plus naturels pour eux. Les allophones ont une gamme plus étendue quant aux possibilités du choix de langue et de vocabulaire. De même que pour les anglophones, la connotation « cool » quant à l'usage des anglicismes n'a pas non plus autant d'importance pour les allophones.

Les autres groupes favorables à l'usage des anglicismes, mentionnés par les enquêtés, désignaient et classaient les locuteurs selon l'âge, les compétences

linguistiques, le domicile ou autres. À titre d'exemple : les 10–25 ans, les jeunes du secondaire, les adolescents plus vieux, les personnes de 25 ans et moins (12–25), les moins de 40 ans, ceux qui savent plus parler le français que l'anglais, ceux qui parlent couramment anglais, les gens qui vivent en bordure, la classe moyenne, les sportifs, les personnes plus populaires, les employés de banque, les groupes de personnes qui se prennent pour d'autres, etc.

Certains enquêtés qui ont coché l'option « jeunes » ou l'option « amis » ont également développé leurs réponses qui relevaient, en même temps, des catégories mentionnées sur les lignes précédentes, c'est-à-dire âge, compétences linguistiques, domicile et autres. Avant de procéder aux opinions épilinguistiques, rappelons que les enquêtés répondaient à la question *Penses-tu que les anglicismes sont davantage employés par un groupe particulier ? Si oui, pourquoi ?*

Catégorie « âge »

- « Les amis, car les adultes ont tendance à me corriger... (quand j'en dit un). » (f, 14 ans, A²⁸⁶)
- « Par les jeunes qui les utilisent souvent pour parler entre eux. » (g, 15 ans, A)
- « J'imagine par les jeunes car nous avons plus d'influence anglophone. » (f, 14 ans, F)
- « Bien sur que les jeunes l'utilisent plus que les adultes même si les adultes en utilisent quelques-uns. » (g, 14 ans, P)
- « Les amis²⁸⁷ entre eux. » (f, 13 ans, F)
- « Les amis : pour être plus cool. » (f, 15 ans, F)
- « Tes amis puisque tu es plus ouvert. » (g, 15 ans, F)
- « Ceux qui ont tendance à jouer avec des anglais. » (g, 14 ans, P)

Pourquoi est-ce que l'âge est un facteur important quant à l'utilisation des anglicismes ? Si l'on parle d'un groupe social où les anglicismes sont les plus présents, les réponses tournent principalement autour de la jeunesse. Les adultes ont tendance à corriger les jeunes quand ils insèrent des mots anglais. Par conséquent, les jeunes les utilisent entre eux, dans des groupes d'amis. Les anglicismes ne sont cependant pas strictement exclus du langage des adultes (selon les déclarations, les enquêtés entendent sous la notion d'« adultes » les gens à partir de 25 ans, de 40 ans, etc., cette limite varie d'un enquêté à l'autre). La jeune génération est aussi davantage influencée par le monde anglais que ne l'étaient leurs parents, et ceci à travers Internet, les jeux vidéo, etc.

286 A : enquêtés du groupe anglophone, F : enquêtés du groupe francophone, P : enquêtés du groupe allophone

287 Nous ajoutons les idées épilinguistiques concernant le mot-clé « ami » à la catégorie « âge » car nous supposons que, en disant « amis », la majorité des enquêtés pensent aux gens d'un âge proche du leur.

Catégorie « compétences linguistiques »

« Lorsque nous sommes avec nos amis nous ne faisons pas attention au langage (familier). » (f, 14, ans, A)

« Les personnes qui savent comment parler le français et l'anglais. » (g, 16 ans, A)

« Les gens comme moi qui n'ont pas une très bonne qualité de langue. » (g, 17 ans, A)

« Les gens en provenance de familles bilingues. » (f, 15 ans, F)

« Les groupes d'amis, c'est devenu un peu notre façon de parler. » (f, 15 ans, F)

« Les anglophones, lorsqu'ils parlent français. » (g, 16 ans, F)

« Les gens moins éduqués ou les gens qui vivent dans un milieu où la qualité du français, de la langue parlée, est peu importante. » (g, 16 ans, F)

Les anglicismes ne sont pas uniquement un phénomène propre à un groupe de jeunes spécifique. Les francophones, les anglophones et les allophones en utilisent quand ils parlent français. Selon certains de nos enquêtés, les anglophones et les bilingues sont supposés en utiliser plus que les autres. D'un autre côté, selon certaines opinions, pour que la parole contienne plus d'anglicismes, il faut que le locuteur connaisse bien les deux langues en question : le français et l'anglais. Certains ont de même affirmé que les anglicismes remplissaient les trous que leur mauvaise connaissance d'une langue apportait. Selon les déclarations, le rôle des anglicismes consiste également à rendre la langue parlée plus rapide, plus expressive, moins surveillée et plus à la mode.

Catégorie « domicile »

« Plutôt les jeunes, c'est une question de crédibilité et de région dans laquelle tu habites. » (g, 16 ans, F)

Certaines réflexions sur le groupe qui se distingue par un parler plus touché par les anglicismes étaient orientées vers la provenance étatique des locuteurs (Italiens, Anglais, Américains, Français, Grecs, Québécois), la provenance spatiale au cœur du Canada (jeunes et gens habitant aux frontières de l'Ontario, Montréalais, Acadiens, gens de la campagne, gens qui vivent en bordure) et le milieu familial ou médiatique (immigrés, Franco-Ontariens, Canadiens français entourés d'anglais, jeunes américanisés).

Catégorie « autres »

Outre les trois groupes thématiques plus grands présentés *supra*, le groupe « autres » a rassemblé de nombreuses idées de caractère hétérogène. Parmi les plus répétées, « famille », « école », « joueurs aux jeux vidéo », « sportifs » et « gens moins éduqués » sont apparus pratiquement dans les trois

groupes d'enquêtés. Les adolescents des groupes francophone et allophone ont aussi parfois mentionné « gangs ». Les anglicismes ont leur place dans le monde médiatique (Internet, personnes plus populaires, groupes de musique) et dans des groupes plus spécifiques (travailleurs dans le bâtiment, employés de banque ou groupe de personnes qui se prennent pour un autre).

La différence entre les approches des adolescents et de leurs parents envers les anglicismes est esquissée dans la transcription de la déclaration suivante issue d'un entretien. La mélodie subjectivement conspiratrice de la voix de la jeune fille sous-entendait un éloignement linguistique entre les générations :

« des anglicismes ça serait plus avec des amis bah à l'école et surtout avec les amis parce que les gens ont tendance à on parle tous pareil on va tous utiliser les mêmes expressions puis on utilise pas mal toutes les mêmes anglicismes puis souvent quelqu'un quelqu'un dit un nouveau mot un nouveau anglicisme que les autres n'ont pas entendu c'est vite que les autres comme on va on va l'ajouter à leur vocabulaire puis on va parler avec cet anglicisme mais ça je dirais que ça serait plus avec les amis avec les parents c'est plus comme on se parle propre au travail c'est tu parles comme propre et pas si vite, pas du mal, on ne sait pas trop mettre d'anglicismes » (fille, 18 ans, Gatineau, enregistrement n° 4)

5.4 Caractéristique des anglicismes utilisés fréquemment dans le langage des adolescents québécois

La première partie de notre questionnaire ne visait pas seulement le milieu et la fréquence des anglicismes dans le langage des jeunes Québécois mais aussi les anglicismes concrets utilisés fréquemment au quotidien et les anglicismes adoptés récemment.

Pour formuler les caractéristiques générales des lexèmes d'origine anglaise, deux questions ouvertes incitaient les enquêtés à concrétiser :

1. Quels mots d'origine anglaise utilises-tu le plus fréquemment ?
.....
2. Quels mots d'origine anglaise as-tu récemment commencé à utiliser ?
.....

On a demandé aux enquêtés d'énumérer quelques exemples d'anglicismes qu'eux-mêmes considéraient fréquents et à la fois récents dans leur discours quotidien. Sur la base des représentations des anglicismes que les enquêtés employaient dans leurs pratiques langagières au quotidien au moment de la pas-

sation du questionnaire (avril – juin 2012) et en fonction de leur appartenance socio-spatiale, nous avons établi trois listes illustratives²⁸⁸.

Tableau 6 : Listes illustratives des représentations des anglicismes

Liste 1 / Liste des anglicismes fréquents en fonction du critère diatopique			
	1 ^{ère} place	2 ^e place	3 ^e place
Gatineau	nice (49*)	cool (45)	chill (29)
Montréal	cool (49)	nice (28)	fuck (26)
Québec	cool (39)	nice (28)	fuck (24)
St-Gabriel-de-Valcartier	fuck (42)	cool (33)	hot (29)

Liste 2 / Liste des anglicismes récents en fonction du critère diatopique			
	1 ^{ère} place	2 ^e place	3 ^e place
Gatineau	chill (11*)	sick (8)	skill, noob (6)
Montréal	sike, fucking (9)	fail (8)	chill (6)
Québec	cool (6)	fuck, nice, beef (4)	dude, fail, skills, deadline, fuck all, fun (3)
St-Gabriel-de-Valcartier	men (8)	nice (7)	what (6)

Liste 3 / Liste des anglicismes fréquents dans l'ordre alphabétique, 2012 vs 2013			
Questionnaires 2012		Enquêtes 2013	
beef (« bœuf »)	hot (« chaud »)	chill (« froid »)	queer (« débutant, noob »)
chill (« froid »)	men (sic) (« hommes »)	chin (« génial ! », « cool »)	right (« ah oui ! »)
cool (« génial ! »)	nice (« joli »)	cool (« génial ! »)	shoes (« souliers/chaussures »)
deadline (« date limite »)	noob (« débutant »)	dead (« mort »)	shopping (« magasinage/courses »)
dude (« mec »)	sick (« malade »)	définitivement (« absolument »)	sick (« malade »)
fail (« échouer »)	sike (« blague ! »)	faire du sens (« avoir du sens »)	slack (« large »)
fuck	skill (« habileté »)	faire sûr (« s'assurer »)	swag (« cool »)

288 Cf. Petra Vašková-Klapuchová, 2013, « L'identité francophone des adolescents québécois est-elle en danger ? », in : Alicja KACPRZAK & Jean-Pierre GOUDAILLIER (éds.), *Fonctions identitaires en situations diglossiques. Argots – dialectes – patois*, Łódź, Presses Universitaires de Łódź, p. 223.

5 Analyse du langage des jeunes Québécois au quotidien en relation avec ...

Questionnaires 2012		Enquêtes 2013	
fucking	skills (« habiletés »)	faire une deal (« conclure un accord »)	taste (« délicieux »)
fuck all	what (« quoi?! »)	feel (« (se) sentir »)	tchoub (« interjection », selon l'intonation, p.ex. « wow! »)
fun (« amusement »)		fun (« amusement »)	YOLO (« on ne vit qu'une fois »)
		laugh (« drôle »)	what (« quoi?! »)
		nice (« joli »)	

Note:

* nombre d'occurrences

Le nombre d'occurrences des anglicismes récents est considérablement inférieur au nombre d'occurrence des anglicismes fréquents. On peut observer que certains enquêtés classent un anglicisme comme récent tandis que certains enquêtés le classent dans le groupe des anglicismes fréquents, par exemple *chill* ou *nice*.

La troisième liste, plus large, propose une confrontation des résultats de l'enquête quantitative et de l'enquête qualitative. L'objectif de ce tableau comparatif consiste avant tout en l'observation de l'usage d'anglicismes concrets en synchronie dynamique.

Les anglicismes communs à 2012 et à 2013 sont mis en gras. Dans les colonnes qui représentent les occurrences dans les questionnaires, les jurons ont été mis en italique. Lors des entretiens en face à face, les jeunes disaient seulement « sacres » ou « jurons » en général, ils ne concrétisaient pas. C'est pourquoi les jurons n'apparaissent pas dans les colonnes qui représentent les entretiens.

Entre parenthèses et entre guillemets, nous avons mis les traductions en français. Dans le cas où l'équivalent diffère au Québec et en France, la forme en français québécois est suivie par la forme en français de France après un slash (/).

Sur la base du tableau n° 6, nous pouvons conclure que, pour les deux années d'observation, ce sont avant tout des interjections que les jeunes déclarent utiliser dans le discours quotidien. L'hypothèse que les interjections en anglais ont une valeur plus expressive que leurs équivalents français pour cette catégorie est soutenue par l'existence des séries synonymiques. Dès qu'une interjection empruntée à l'anglais perd de l'expressivité, on retrouve de nouvelles formes d'expression (voire la série *cool*, *chin* et *swag*).

Parmi les autres anglicismes, ce sont les calques, les jurons et les mots qui se réfèrent à la réalité quotidienne qui trouvent leur place dans le langage des adolescents québécois.

Après avoir considéré les données des questionnaires et élaboré les listes ci-dessus, nous avons dressé une mini-base d'anglicismes déclarés communs par et pour les adolescents québécois²⁸⁹. Le critère d'inclusion d'un lexème dans la base était la mention de celui-ci par au moins deux participants différents.

Mini-base d'anglicismes communs

Représentations des anglicismes déclarés fréquents dans le langage des jeunes Québécois

cool, fuck, job, lousse, nice, noob, skill(s)

Représentations des anglicismes déclarés récents dans le langage des jeunes Québécois

skill(s)

Seulement 7 anglicismes fréquents ont répondu à ce critère. Le « s » entre parenthèses à côté de *skill* désigne deux variantes de son emploi.

Les lexèmes que les jeunes ont écrit en tant qu'exemples d'anglicismes récents témoignent d'une large variété. La forme du lexème *skill* n'était pas uniforme. Sa variante au singulier a été mentionnée à Gatineau, à Montréal et à Saint-Gabriel-de-Valcartier mais pas à Québec. La variante au pluriel *skills*, par contre, n'est apparue qu'à Montréal et à Québec. L'anglicisme *skill*, que les jeunes ont considéré comme l'un des anglicismes les plus fréquents et qui est, en même temps, le seul anglicisme déclaré récent et commun aux 4 milieux sociolinguistiques étudiés, sera plus étudié dans le chapitre suivant.

Pour poursuivre ce travail, nous appliquerons la variable « groupes linguistiques » à la mini-base élaborée afin de constater quelles sont les tendances au sein des groupes linguistiques. En revanche, nous n'allons pas analyser tous les anglicismes présentés à cause de l'ampleur des données qui sont à notre disposition grâce à l'enquête et à un nombre considérablement élevé d'exemples d'anglicismes dont les enquêtés nous ont fournies.

5.4.1 Confrontation de la mini-base avec les usages déclarés par les adolescents des groupes francophone, anglophone et allophone

La mini-base générale pour l'ensemble du Québec contient sept anglicismes fréquents rangés dans l'ordre alphabétique et un seul anglicisme récent dans le français des jeunes Québécois. Comme nous avons déjà eu l'occasion de constater l'importance des groupes linguistiques sur le phénomène d'usage des anglicismes, nous proposons d'observer la mini-base des anglicismes depuis cette perspective des groupes linguistiques.

289 Cf. Petra Vašková-Klapuchová, 2015, « Variations diatopiques et diaphasiques des anglicismes dans le langage des adolescents québécois francophones », *Actes du III^e Colloque international Studia Romanistica Beliana 10/10 – 11/10/2013*, Université Matej Bel.

Tableau 7 : Mini-base d’anglicismes communs du point de vue des groupes linguistiques

Anglicismes communs fréquents	Groupe francophone % (n ^{bre} d’occurrences)*	Groupe anglophone % (n ^{bre} d’occurrences)	Groupe allophone % (n ^{bre} d’occurrences)
ordre alphabétique	ordre selon les occurrences		
cool	fuck 26,5% (108)	cool 25,3% (37)	cool 20,9% (23)
fuck	cool 26,2% (107)	fuck 16,4% (24)	fuck 19,1% (21)
job	nice 21,8% (89)	nice 15,1% (22)	job 13,6% (15)
lousse	job 11,5% (47)	job 6,9% (10)	nice 10% (11)
nice	skill 6,6% (27)	skill 5,5% (8)	noob 4,6% (5) skill 4,6% (5)
noob	noob 3,4% (14)	lousse 2,1% (3)	
skill	lousse 3,2% (13)	noob 2,1% (3)	lousse 0% (0)
Anglicisme commun récent	Groupe francophone % (n ^{bre} d’occurrences)	Groupe anglophone % (n ^{bre} d’occurrences)	Groupe allophone % (n ^{bre} d’occurrences)
skill	2,7% (11)	2,1% (3)	1,8% (2)

Note:

* Pourcentage de ceux qui ont mentionné *skill* parmi les anglicismes commencés à être utilisés récemment.

Toutes les formes présentées dans les questionnaires ont été prises en considération et comptées parmi les occurrences du lexème étudié. Par exemple, toutes les formes morphologiques de *skill* (*skillé*, *skills*, etc.), *fuck* (*fucking*, *what the fuck*, etc.), etc.

Les anglicismes de la base commune représentent également une partie importante des anglicismes mentionnés par les enquêtés quel que soit le groupe linguistique auquel ils appartiennent. Plus de 20% des jeunes des trois groupes se sont souvenus du mot *cool*. Les francophones utilisent *fuck* considérablement plus que les anglophones et les allophones. *Nice* garde aussi une place élevée étant mentionné par plus de 10% des enquêtés, chez les francophones même par 21,8%.

Les trois quarts des enquêtés qui ont mentionné *skill* comme anglicisme commencé à être utilisé récemment sont des filles.

Même si les anglicismes observés dans cette phase de l’enquête sont géographiquement communs pour l’ensemble du Québec, leur proportion dans le langage des jeunes varie selon les groupes linguistiques auxquels les jeunes appartiennent.

Les francophones utilisent le juron *fuck* ainsi que l’adjectif évaluatif *nice* plus fréquemment que les enquêtés des autres groupes : 6,9% de ceux qui ont mis

fuck (et ses dérivés) ont mis aussi *nice*. Il ressort du graphique que les anglicismes *lousse*, *noob* et *skill* ont tous obtenus presque le même pourcentage dans les trois groupes.

Il ne faut pas oublier que certains mots anglais se sont implantés dans le français à un tel point qu'ils font partie du fonds lexical français et que leur origine anglaise tend à devenir négligée : « Le fait qu'on utilise tellement souvent des mots anglais sans le savoir que l'on pense que c'est un mot français. » (f, 16 ans, Gatineau, F)

Tel est, par exemple, le cas du mot *Internet* que les jeunes ont parfois cité ou, dans un certain sens, le mot *job* qui, comme nous nous en doutons, est apparu parmi les anglicismes énumérés parce qu'il est mentionné plus bas dans la deuxième partie du questionnaire en tant qu'anglicisme proposé à une réflexion plus détaillée. Cet argument est basé sur le fait que ces exemples d'anglicismes sont placés à la fin de la liste des anglicismes utilisés par les enquêtés. Nous supposons ainsi que les enquêtés sont retournés vers la première partie du questionnaire après avoir lu l'échantillon des anglicismes proposés.

5.4.2 Insuffisance de l'enquête quantitative et apport de l'enquête qualitative

L'analyse des questionnaires a néanmoins fait apparaître plusieurs incertitudes sur le plan sémantique : est-ce que *job* veut dire « travail » ou est-ce que c'est plutôt « boulot » ? Que veut dire le mot *sike* apparu dans les questionnaires parmi les anglicismes plus récents ? Sur le plan morphologique : quel est le genre de *job* au Canada, masculin ou féminin ? Est-ce que l'anglicisme *skill* peut subir des dérivations ? Est-ce que les formes *skilled*, *skills*, *skillé*, que nous avons trouvées sur Internet, sont entrées dans l'usage commun ? Sur le plan phonétique : est-ce que la prononciation des anglicismes est identique dans les 4 milieux sociolinguistiques ? Comment se prononcent les anglicismes néologiques tels que *tchoub*, *noob*, etc. ?

Trouver les réponses a été une des tâches de l'enquête qualitative de type débats enregistrés²⁹⁰, réalisée afin d'éclaircir les nuances susmentionnées par une approche épilinguistique²⁹¹. Après la phase de transcription et d'analyse des enregistrements, quelques conclusions se sont imposées. Sur le plan sémantique, l'acception de certains mots est différente en français et en anglais, comme par exemple *check* « vérifie » *vs* « regarde », *bad* « mauvais » *vs* « grave », *lousse* qui

290 Stéphane Beaud & Florence Weber, *Guide de l'enquête...*, *op.cit.*, p. 208.

291 Cf. Petra Vašková-Klapuchová, 2016, « Confrontation des approches quantitative et qualitative dans le cadre d'une enquête sur le terrain québécois », *Actes du XXXV^e Colloque international de linguistique fonctionnelle 18/09 – 22/09/2013*, Université Masaryk de Brno.

veut dire en anglais « en vrac, libre » dont une des significations en français est « trop » (*lousse de time* « trop de temps », *j'ai trop de lousse* « j'ai trop de temps »). Certains participants ont essayé d'entrer dans une analyse étymologique. Ainsi, par exemple, un garçon prétendait que *lousse* venait de *lose* (« perdre » en français) et il ne pensait pas que le lexème venait de l'anglais *loose*. En perdant son expressivité générationnelle, *lousse* est parfois remplacé par un équivalent plus expressif *slack* qui n'est pas son synonyme absolu. On peut dire *un chandail lousse* « large » mais pas un **chandail slack*. Dans les questionnaires, l'anglicisme *slack* oscillait entre le groupe des anglicismes fréquemment utilisés et des anglicismes qui commençaient à être utilisés récemment.

Une acception de *skill* (normalement « habileté »), est également l'exclamation : *skill !* « impressionnant !, wow ! ». De nombreuses transformations morphologiques de *skill* ne sont pas univoques. Certains connaissaient seulement sa forme au pluriel *skills*, certains ne connaissaient pas la forme du passé *skilled*, le participe passé *skillé* ni l'exclamation *skill !*. Un enquêté a proposé en tant qu'exemple d'utilisation la phrase « t'as des *skill* » (au singulier).

Une enquêtée qui travaille en tant que serveuse dans un restaurant était bien fâchée quand elle nous a raconté que les clients lui demandent parfois la *facture*. L'occurrence de cet anglicisme, qui est un exemple de glissement sémantique, n'est pourtant pas sporadique. Cet emprunt sémantique apparaît également dans les essais sur le français au Québec²⁹².

En réfléchissant sur la langue, l'étymologie populaire s'est révélée sur le plan morphologique. Un enquêté hésitait sur le genre de *job* parce que « c'est *le* travail mais dans la phrase, on dit : Je me suis trouvé *une job*. » Un autre enquêté nous a assuré que « c'est *une job* mais on peut dire les deux [genres]. »

Sur le plan phonétique, on peut constater la stabilité de la prononciation des anglicismes fréquents, diffusés dans les médias.

Parfois, les interrogés ne pouvaient pas se souvenir d'exemples concrets pour les anglicismes. Certains cas étaient amusants car les interrogés ne pouvaient pas se rappeler les exemples mais, dans leur discours, ils utilisaient dans une phrase sur deux *cool*. À la fin de l'entrevue, un enquêté a dit spontanément *thank you* « merci ».

292 Par exemple dans Guy Bertrand, 2010, *400 capsules linguistiques I*, Montréal, Les éditions Michel Brûlé, p. 16.

5.5 Informations supplémentaires sur la situation linguistique contemporaine issues de l'enquête par entretien

L'espace temporel d'un an entre les enquêtes quantitative et qualitative nous a permis de réfléchir sur les enjeux de la relation français-anglais au Québec. En lisant les réponses dans les questionnaires, plus de questions que de réponses sont survenues. Ainsi, nous nous sommes concentrée non seulement sur l'explication des ambiguïtés mais aussi sur d'autres perspectives.

Le premier doute considérait l'importance de l'écrit dans l'usage des anglicismes. Avant de poser cette question aux enquêtés et après avoir évalué les réponses des questionnaires, nous avons formulé l'hypothèse que le groupe ciblé par notre recherche n'utilisent les anglicismes à l'écrit qu'exceptionnellement :

« non à moins que j'écris sur une feuille à mon amie je parle switch français/anglais switch ça c'est aussi un anglicisme je fais anglais/français/anglais/français je commence une phrase en français et je la finis en anglais ou *vice versa* [...] si j'écris une dissertation ça va être français français » (fille, 18 ans, Gatineau, enregistrement n° 4)
« quand je clavarde avec mes amis par exemple sur Facebook » (fille, 16 ans, Gatineau, enregistrement n° 6)

Les réponses des autres questionnés ont confirmé les affirmations des deux filles ci-dessus : on fait attention et on est prudent si l'on écrit un travail scolaire mais les anglicismes ont leur place dans les discussions sur Internet, notamment sur Facebook et dans les jeux vidéo.

Pour sortir au-delà de la frontière québécoise et découvrir la situation en dehors du Québec, nous avons invité les enquêtés à réfléchir sur la situation linguistique au Canada globalement. Le résumé de leurs énonciations est que dans tout le Canada, les gens parlent moins le français mais il existe des cours de français. Notamment au Nouveau-Brunswick, on parle beaucoup le franglais. N'ayant pas apporté d'informations bouleversantes, l'orientation de cette question a été changée de la macro-région (Canada) vers la micro-région (ville *vs* ville, ville *vs* campagne) :

« Je crois qu'à Québec il y a beaucoup moins de gens qui utilisent des anglicismes et les gens là ils tiennent beaucoup beaucoup à la langue française, ils n'utilisent pas vraiment beaucoup de mots anglais en particulier tandis qu'à Montréal c'est partout, les adultes ou les jeunes vont utiliser les anglicismes souvent. [...] Montréal c'est une ville plus ouverte, il y a plus d'anglophones ici à Montréal qu'à Québec donc je pense que ça a une influence, euh, c'est ça. » (fille, 15 ans, Montréal, enregistrement n° 4)

5 Analyse du langage des jeunes Québécois au quotidien en relation avec ...

« des fois il y en a [des anglicismes à Québec] qui sont d'autres que je connais pas parce qu'ils sont plus vieux comme des vieilles expressions qui au secondaire mais c'est tous les mêmes » (garçon, 12 ans, Montréal, enregistrement n° 5)

« j'ai de la famille à Montréal [...] mais ils parlent comme ça bilingue oui ils parlent français mais quand ils parlent anglais je comprends peu mais comme je déduis ça mais je comprends pas tous les mots » (garçon, 13 ans, Gatineau, enregistrement n° 12)

« [à la question « si tu compares Québec, Montréal, Gatineau »] à Gatineau c'est intense je trouve ouais [« donc plus qu'à Montréal »] fin je vis pas là là mais ouais ouais ma tante elle habite là je peux comparer un peu là mais je pense qu'ici c'est car nous sommes à côté d'Ottawa donc c'est sûr que c'est là » (fille, 14 ans, Gatineau, enregistrement n° 14)

« [à la question « si tu compares Gatineau, Montréal, Québec, où est-ce qu'il y a plus d'anglicismes ? »] Québec y'en a pas beaucoup j'ai la famille là-bas [...] Montréal y'en a un peu euh parce que j'habite à Gatineau je remarque que y'en a plus là » (fille, 11 ans, Gatineau, enregistrement n° 17)

« je pense qu'à Montréal y'a plus comme d'anglophones donc ils parlent plus avec des anglicismes mais pour Québec je sais pas Gatineau je sais pas non plus mais je pense que y'en n'a pas trop là » (fille, 17 ans, Gatineau, enregistrement n° 3)

Les opinions épilinguistiques transmettent l'idée que la ville de Québec ne se laisse pas influencer par la mode anglophone autant que Montréal ou Gatineau. Le statut de Montréal et de Gatineau n'est cependant pas univoque : selon la divergence des réponses, les résidents de Gatineau doutent de la supériorité de Montréal quant au nombre d'anglicismes dans le français au quotidien. De toute façon, les jeunes sont capables d'évaluer la situation linguistique pour la province du Québec avec plus de détails que la situation dans le cadre du Canada entier.

Au sein du Québec, il reste à découvrir comment les jeunes voient la différence linguistique entre les villes et la campagne.

« je me devine [hésitations] je sais pas je dirais que en ville c'est plus c'est [une longue pause] c'est pas beuh je crois que j'ai plus l'impression que c'est en ville » (fille, 14 ans, Gatineau, enregistrement n° 2)

« euh... je sais pas mais j'imagine que en ville beuh on entend plus de personnes parler avec des anglicismes donc je pense que ça peut avoir un impact sur comment on parle là donc j'imagine qu'en en ville on parle moins bien qu'en campagne [...] parce que je pense que les anglicismes beuh on doit pas les utiliser là » (fille, 14 ans, Gatineau, enregistrement n° 3)

« oui c'est clair [que les gens en campagne parlent avec des anglicismes] ça dépend où euh moi je dirais que euh si tu vas en campagne ou ce que c'est plus francophone

plus québécois il va en avoir moins d'anglicismes mais y'en a y'en a tout partout c'est clair surtout avec les émissions télé euh surtout parce que dans des villages il y a beaucoup de touristes qui viennent nous on est ils nous considèrent comme des touristes parce que on ne vit pas là on est un touriste parce qu'on habite pas là toute l'année on a beau à habiter à 30 minutes à côté on est des touristes pour eux puis avec les expressions que nous on utilise eux ils vont se les approprier puis ils vont les utiliser » (fille, 18 ans, Gatineau, enregistrement n° 4)

« je connais pas vraiment beaucoup de gens de la campagne ici je dirais que non [il n'y a pas de différence entre le volume des anglicismes dans le français des jeunes dans les villes et en campagne] je dirais que ça va être pareil on va tous dans l'école ensemble » (fille, 16 ans, Gatineau, enregistrement n° 9)

« en ville je pense en campagne on serait plus avec les parents je sais pas ça dépend où en campagne [...] parce qu'ici c'est comme Franco-Ontarien machin là » (fille, 14 ans, Gatineau, enregistrement n° 14)

« non les deux je sais pas je sais pas vraiment » (fille, 11 ans, Gatineau, enregistrement n° 16)

« en campagne je crois qu'il y a moins d'anglicismes qu'ici [...] en campagne c'est plus comme les fermiers qui parlent avec un accent » (fille, 11 ans, Gatineau, enregistrement n° 17)

« là en campagne je pense qu'ils vont plus dire euh comme euh en plus c'est des vieux anglicismes comme ils vont pas dire *swag* dans la campagne c'est c'est parce que ça vient d'ici c'est parce qu'on est vraiment plus anglophones [...] il y a une différence ça va je pense que ça va être plus les mots plus vieux comme euh [...] tous les trucs mécaniques j'ai pas les mots là mais c'est comme pour tous les outils [...] ça c'est sûr qu'ils vont en dire en campagne mais ils vont pas dire *swag* ils vont pas ils vont pas dire que c'est *cool* [...] il y a une différence » (fille, 16 ans, Gatineau, enregistrement n° 2)

La question sur la relation ville – campagne a provoqué une perplexité chez les jeunes qui ont été surpris par cette question. Les réponses visent néanmoins la même tendance : en campagne, on utilise moins d'anglicismes, ceux-ci sont plutôt vieillis par rapport aux anglicismes dans les villes et les médias et le tourisme jouent un rôle important dans la diffusion des anglicismes des villes vers la campagne.

L'enquête qualitative visait, d'une part, à évaluer l'évolution de la situation linguistique au Québec un an après l'enquête quantitative, d'autre part, à découvrir les relations parlé – écrit, Québec – Canada, ville – ville et ville – campagne qui n'avaient pas été explorées lors de la passation des questionnaires.

5.6 Réponses spontanées : dynamique ou apathie dans les recherches sur les anglicismes chez les adolescents québécois ?

Jusqu'ici, nous avons parlé des anglicismes concrets qui apparaissent en français québécois. Dans le présent sous-chapitre, nous aborderons la problématique de l'attitude et de l'envie des jeunes Québécois de participer à une étude sur la coexistence du français et de l'anglais au Québec. La dernière question de la première partie du questionnaire : « As-tu d'autres observations par rapport aux anglicismes ? » nous servira de point de départ.

Une paire d'opinions que nous pourrions qualifier d'apathiques envers les recherches sur les anglicismes apparaît dans notre corpus :

« Je trouve qu'ils [les anglicismes] sont fréquemment utilisés ici mais je ne crois pas non plus que ce soit la fin du monde. » (m, 14 ans, Québec, né à Montréal)

« Je ne crois pas qu'on doit paniquer avec ça [les anglicismes]. » (m, 16 ans, Gatineau)

On constate un certain optimisme et l'ouverture des jeunes envers les anglicismes, ce que nous nous permettons de déclarer suite à l'analyse des questionnaires et à en croire une opinion d'un sondé de Gatineau :

« Je ne les [les anglicismes] considère pas comme nocifs. » (m, 16 ans, Gatineau)

Or, cet optimisme omniprésent est réduit par plusieurs réponses qui font penser à l'inutilité de l'importance de la conservation de l'identité francophone au Québec. Cette opinion est partagée par les Canadiens nés hors du Canada ainsi que par les Canadiens nés au Canada :

« Le français ne sert à rien au Québec, car nous parlons anglais dans tout le reste du Canada : l'économie fonctionne en anglais, la politique. » (m, 14 ans, Montréal, né à Mexico, Mexique, langue parlée au foyer : espagnol)

« Bientôt le Québec va parler juste en anglais. » (f, 14 ans, Montréal, originaire d'Alger, Algérie)

« Nous l'utilisons de plus en plus de nos jours et je crois que nous finirons par parler entièrement anglais. » (f, 13 ans, Montréal, la fille a indiqué « Canada » comme ville de naissance)

« Je trouve personnellement que si la personne comprend le message qu'on lui donne, c'est correct. » (m, 15 ans, Québec, originaire d'Ottawa)

« Les personnes qui parlent anglais préfèrent parler anglais que français donc ils ne prennent pas le temps de parler en français. » (f, 15 ans, Québec)

Une autre catégorie de réponses prouve que l'attitude des jeunes Québécois envers les anglicismes a tendance à changer entre 14 et 15 ans et que le sentiment de précarité est plus présent chez les filles²⁹³.

Les attitudes d'un certain nombre d'adolescents à travers toute la région, toutes les tranches d'âge et les deux sexes confondus, évoquent une certaine sentimentalité :

« De plus en plus d'immigrants, donc on est en train de perdre notre langue. » (f, 16 ans, St-Gabriel-de-Valcartier)

« L'anglicisme fait reculer le français au Canada. » (f, 14 ans, Montréal)

« Je trouve qu'il nuit à la langue et diminue la qualité de la langue française. » (m, 16 ans, Gatineau, originaire d'Ottawa)

« Les anglicismes détruisent la langue française. » (f, 15 ans, Québec)

« [...] ils sont de plus en plus nombreux, ce qui me fait peur pour la langue française. » (f, 13 ans, Montréal)

« Je crois que nous en verrons de plus en plus. » (m, 15 ans, originaire de Laval)

« Je suis déçu que nous utilisons autant d'anglicismes que ça au Québec. Il y a une détérioration flagrante du français parlé et même écrit. » (m, 16 ans, Gatineau, né à Sherbrooke)

« Nous nous habituons trop à parler avec des anglicismes et nous ruinons la superbe langue qu'est le français. » (f, 13 ans, Montréal)

« Trop de personnes en utilisent et cela nuit à notre belle langue. » (m, 16 ans, Gatineau)

« Cela nuit à la bonne qualité de la langue. » (m, 17 ans, Québec)

« Cela va changer notre langage. » (f, 14 ans, Montréal)

« Cela fait perdre notre langue natale (le français). » (m, 14 ans, Montréal)
(En réponse à la question *As-tu d'autres observations par rapport aux anglicismes dans le français du Canada ?*) « Rien de très gentil. » (m, 14 ans, St-Gabriel-de-Valcartier)

Dans quelques opinions, dont les auteurs ne sont que des enquêtés de sexe masculin, il y a également un certain niveau d'acceptation de la situation complexe au Québec :

« Je pense qu'ils [les anglicismes] font partie de notre langue, comme par exemple, on ne parle pas non plus comme les Français. » (m, 14 ans, Montréal)

293 Voir le chapitre 7.1 pour les détails.

5 Analyse du langage des jeunes Québécois au quotidien en relation avec ...

« Les anglicismes font partie de la langue et deviennent des expressions propres à la langue. » (m, 16 ans, Gatineau)

« Il arrive que certaines personnes soient contre l'utilisation d'anglicismes et nous reprennent lorsque nous en disons. » (m, 16 ans, Gatineau, originaire d'Ottawa)

« Ils sont souvent bien compris par les locuteurs français du Canada, puisqu'ils sont utilisés énormément » (m, 15 ans, Québec)

En comparaison avec les opinions épilinguistiques mentionnées *supra*, d'autres opinions ne peuvent pas être caractérisées comme pessimistes. Cependant, à long terme, les réalités décrites dans les avis qui suivent, devraient préoccuper d'autant plus qu'elles témoignent d'une nécessité de l'utilisation des mots anglais. Un emploi nécessaire de tournures et de mots anglais pour pouvoir s'exprimer en français représente une menace pour l'identité francophone intégrale des générations suivantes.

« Je connais beaucoup de francophones qui lisent en anglais et qui utilisent des expressions lues pour expliquer le livre ou pour s'exprimer. » (f, 15 ans, Gatineau)

« J'utilise des anglicismes parce qu'ils me viennent plus rapidement en tête et que la plupart de nos médias sont en anglais (livres, télé, Internet). » (f, 17 ans, Québec)

« Ils sont parfois nécessaire, car il n'y a pas toujours de traduction en français. » (f, 15 ans, Québec)

« L'anglais devient une langue de plus en plus parlée. Au centre-ville, par exemple, on se risque à parler français car plusieurs personnes ne comprennent pas. » (f, 13 ans, Montréal)

« Plusieurs termes, soit ils n'existent pas en français, soit ils ne sont pas connus. » (m, 16 ans, Gatineau)

L'implantation des calques ou des anglicismes qui ont subi une certaine assimilation en français, représente une autre menace quant à la conservation du français tel quel.

« Des mots anglais utilisés en français [c'] est moins pire que de traduire des expressions en français. Ex. dire *alright* [l'orthographe du sondé], je trouve ça moins pire que d'utiliser *revamper* (mot anglais traduit) ou pour *faire sûr* (de *to make sure* traduit). » (m, 15 ans, Gatineau)

« Quand quelqu'un dit *Bon matin*, c'est terrible ça ! » (garçon, 19 ans, Gatineau, enregistrement n° 15)²⁹⁴

294 Le même exemple apparaît dans J. Forest, *Le grand glossaire...*, *op.cit.*, p. 435.

D'un point de vue géo-sociolinguistique, les opinions épilinguistiques que nous avons à notre disposition, visent non seulement la réalité linguistique dans une province canadienne, au Québec, mais aussi dans d'autres provinces canadiennes et dans des pays francophones, notamment la France :

« Les Québécois utilisent beaucoup d'anglicismes. » (m, 16 ans, Gatineau, originaire d'Ottawa)

« Il y en a beaucoup au Canada français. » (f, 16 ans, Gatineau)

« [...] la langue française est menacée mais pas en danger au Québec mais dans le reste du Canada oui. » (m, 13 ans, Montréal)

« Les Québécois utilisent énormément d'anglicismes par rapport aux autres pays francophones. » (m, 14 ans, Montréal, né à Oran, Algérie, langue parlée au foyer : arabe)

« Je trouve qu'ils [les anglicismes] sont beaucoup moins présents que dans d'autres pays comme la France, par exemple. » (f, 14 ans, Québec, née à Chicoutimi, langue parlée au foyer : français)

« Il y en a moins que dans le français de France. » (m, 15 ans, Québec, originaire de Montréal)

« Les anglicismes utilisés dans le français canadien sont beaucoup moins nombreux que ceux utilisés dans le français de France. » (m, 16 ans, Gatineau, née à Ottawa, langue parlée au foyer : français)

Les trois dernières déclarations sont en corrélation avec l'affirmation générale qu'en France, les anglicismes jouissent d'un certain prestige et donc que la tendance à les remplacer par un équivalent français est fort loin de la volonté des Québécois qui stigmatisent les anglicismes (formels, calques, etc.) de manière résolue²⁹⁵.

L'activité épilinguistique des jeunes enquêtés est un puits de données concernant la diffusion des anglicismes et leur emploi dans le discours quotidien. Dès lors, concentrons-nous sur quelques opinions qui vont de l'omniprésence des anglicismes à travers le groupe ciblé, donc les jeunes, jusqu'à la perception de l'emploi des anglicismes chez les personnes plus âgés.

« Tout le monde parle avec des anglicismes. » (m, 14 ans, Montréal)

« Tous le monde en utilise (même les grands-parents). » (f, 13 ans, Montréal)

« Tout le monde utilise des anglicismes selon moi, ça dépend desquels et de la fréquence qu'on les utilise. » (f, 15 ans, Gatineau, originaire de Rabat, Maroc)

« [...] 3/4 des gens que je connais parlent avec des anglicismes. » (m, 14 ans, Montréal)

295 Chantal Bouchard, *On n'emprunte...*, *op.cit.*, pp. 37-38.

5 Analyse du langage des jeunes Québécois au quotidien en relation avec ...

« C'est assez fréquent. Les jeunes utilisent ça assez souvent. Même les âgés le savent. » (f, 14 ans, Montréal, originaire de Xuzhou, Chine)

« C'est assez rare que des jeunes n'utilisent pas d'anglicismes. Tant qu'aux adultes, ils en utilisent moins. » (m, 14 ans, Montréal)

« De plus en plus courant chez les jeunes. » (m, 16 ans, Gatineau)

« La plupart du temps, c'est employé par les jeunes. » (m, 14 ans, Montréal, originaire de Trois-Rivières)

« Ils sont très populaires auprès des jeunes. » (m, 16 ans, Gatineau, originaire de Québec)

« Si vous voulez la réalité, de plus en plus de jeunes utilisent des dérivés de mauvais mots anglais [...], chose qui est choquante, par contre, cette habitude disparaît avec la maturité généralement. » (f, 13 ans, Montréal)

Des nuances diastratiques et diaphasiques apparaissent dans les déclarations suivantes :

« Les gens moins éduqués semblent utiliser plus d'anglicismes. » (m, 16 ans, Gatineau)

« Je pense que leur utilisation [des anglicismes] varie selon l'âge et les classes sociales. Le domaine auquel on s'intéresse peut aussi y être pour quelque chose. » (m, 16 ans, Gatineau, originaire de Pretoria, Afrique du Sud)

« Les gens en utilisent lorsqu'ils parlent dans la rue. » (m, 13 ans, Montréal, originaire d'Ottawa)

La preuve que les jeunes Québécois réfléchissent à la langue et s'aperçoivent des « intrus » sous forme d'anglicismes, c'est le fait qu'ils prêtent attention à la dictionnarisation des mots anglais. Quelques-uns même au point d'être capables de citer des exemples sur le champ. Ce qui attire notre attention c'est que ce phénomène ne touche cependant que les enquêtés de Montréal et de Gatineau.

« Les anglicismes très populaires deviennent souvent acceptés dans les dictionnaires français. » (f, 14 ans, Montréal)

« Ils [les anglicismes] commencent à devenir très normaux, par exemple le mot *toast* est dans le dictionnaire. » (m, 15 ans, Gatineau)

« Certains mots anglais ont été ajoutés au dictionnaire français. » (m, 14 ans, Montréal)

« Plusieurs [anglicismes] sont dans le dictionnaire et je crois que ça prouve la multi-ethnicité de notre pays. » (f, 13 ans, Montréal)

« Il y a de plus en plus de mots en anglais qui s'ajoutent dans le dictionnaire français. » (m, 15 ans, Montréal, originaire de Fushun, Chine)

« Il y en a [des anglicismes] qui sont acceptés dans le dictionnaire. » (m, 13 ans, Montréal)

« Il y a des mots du dictionnaire qui sont parfois en anglais. » (m, 12 ans, Montréal)

« Ils [les anglicismes] sont de plus en plus courants (ex. dictionnaires, magasins, etc.). » (f, 16 ans, Gatineau)

Même si la frontière entre emprunt et alternance codique est souvent floue²⁹⁶, l'alternance codique est propre aux locuteurs bilingues et consiste en « passages dynamiques d'une langue à l'autre »²⁹⁷.

« Les anglicismes sont utilisés « random » dans les conversations. » (m, 16 ans, St-Gabriel-de-Valcartier)

« On dirait que c'est de plus en plus présent. Les phrases sont presque rendues moitié anglais-moitié français chez certains adolescents québécois. » (f, 16 ans, Gatineau, originaire de Repentigny)

« C'est souvent pour des phrases courtes ou en réponse à des questions qu'on utilise les anglicismes. » (f, 15 ans, St-Gabriel-de-Valcartier)

« C'est toujours pour accélérer notre phrase, on aime rapidement exprimer nos idées. » (m, 14 ans, Montréal, originaire de Shangai, Chine)

« J'habite dans un village bilingue, alors les deux langues sont souvent mélangées. » (f, 16 ans, St-Gabriel-de-Valcartier)

« Les gens commencent à utiliser beaucoup d'anglais dans leur phrase française. » (f, 13 ans, Montréal)

L'alternance codique chez les locuteurs bilingues ou presque bilingues va jusqu'à l'utilisation inconsciente des anglicismes dans les conversations en français. Cela est valable pour toute la province québécoise.

« L'anglais est un peu parlé par tout le monde sans que l'on s'en aperçoive nécessairement. » (f, 14 ans, Québec)

« Je crois que tout le monde au Québec se sert d'anglicismes dans leur langage, parfois sans le savoir. » (f, 13 ans, Montréal)

« La plupart du temps, les gens ne se rendent pas compte qu'ils en utilisent. » (m, 14 ans, Québec, originaire de Montréal)

296 Cf. Shana Poplack, D. Sankoff & C. Miller, « The social correlates... », *art.cit.*

297 Mariella Causa, 2007, « L'indispensable alternance codique », *Le Français dans le monde* n° 351, p. 18.

5 Analyse du langage des jeunes Québécois au quotidien en relation avec ...

« Ils sont présents. [Il y a] Quelques anglicismes que je crois que se sont des mots français. » (f, 15 ans, St-Gabriel-de-Valcartier)

« On en utilise parfois sans même savoir que ce sont des anglicismes, ils sont comme intégrés à la langue au Québec. » (f, 14 ans, St-Gabriel-de-Valcartier)

« On utilise tellement souvent les anglicismes qu'on a même parfois de la misère à les distinguer du bon français. » (m, 15 ans, Québec)

« Le fait qu'on utilise tellement souvent des mots anglais sans le savoir que l'on pense que c'est un mot français. » (f, 16 ans, Gatineau)

« Les personnes utilisent des anglicismes sans même savoir que ce n'est pas un mot français. » (f, 15 ans, Gatineau, originaire d'Aix-en-Provence, France)

« Il y en a beaucoup que l'on ignore être des anglicismes. » (f, 15 ans, Gatineau)

« Je pense qu'on utilise énormément de mots anglais sans s'en rendre compte. » (f, 13 ans, Montréal)

Si la condition du bilinguisme n'est pas remplie, il s'agit plutôt d'un emprunt que d'une alternance codique. L'emploi d'un emprunt n'est pas toujours opportun.

« Parfois, certaines personnes ne savent même pas la signification des mots qu'ils utilisent. » (f, 15 ans, Gatineau)

Comme nous l'avons abordé dans le sous-chapitre 2.3 *Caractéristique des adolescents du début du XXI^e siècle*, le sentiment d'appartenance à un groupe parfois s'affaiblit et, par conséquent, les notions d'endogroupe et d'exogroupe ne sont plus valables pour les jeunes qui font souvent partie des communautés francophone et anglophone à la fois²⁹⁸. De même, les jeunes Canadiens ne dissimulent pas leur goût des emprunts de vocabulaire à d'autres milieux²⁹⁹.

« Oui, nous utilisons beaucoup de mots provenant de l'anglais pour nous exprimer. » (f, 12 ans, Montréal, originaire de Québec)

« Certains sont utilisés tous les jours tellement, [qu'] ils sont bien ancrés dans notre quotidien. » (f, 16 ans, Gatineau, originaire de Montréal)

« Ils en font partie comme les mots français. » (m, 13 ans, Montréal)

« Ils sont très présents et imprégnés dans la langue. La majorité de la population les comprend. » (m, 15 ans, Québec)

298 K. Deveau & R. Landry, « Identité bilingue », *art.cit.*, p. 122.

299 R. Hollands, « Représenter la jeunesse... », *art.cit.*, p. 129.

« Il y a de plus en plus de mots d'origine anglaise qui s'ajoute à la langue française. »
(f, 13 ans, Laval, originaire de Kungming, Chine)

Le chapitre suivant analysera la deuxième partie du questionnaire, à savoir l'échantillon des anglicismes proposés et supposément implantés dans le langage des jeunes Québécois.

6 DIVERSITÉ DANS L'USAGE DES EMPRUNTS : ANALYSE DES ANGLICISMES *DEADLINE, LOUSSE,* *SKILL, JOB, NOOB*

À la différence de la première partie du questionnaire qui portait sur l'usage des anglicismes en général, la deuxième partie proposait aux enquêtés une réflexion sur cinq exemples d'anglicismes concrets dont le choix a été décrit dans le chapitre 3.3. Le présent chapitre contiendra les résultats quantitatifs et qualitatifs de l'analyse. Ceux-ci devraient offrir un point de vue global sur la diffusion, la survie et la (pseudo) nécessité de l'emploi d'anglicismes en français québécois. Les données seront traitées selon le modèle des groupes linguistiques, selon le facteur diatopique et les variables âge et sexe.

La deuxième partie du questionnaire était introduite par une consigne générale avec la question fermée suivant : *Est-ce que les anglicismes suivants font partie de ton vocabulaire ?*

Ensuite, une série de questions était attribuée à chaque exemple :

ANGLICISME³⁰⁰

je le connais et je l'utilise je le connais mais je ne l'utilise pas je ne le connais pas

Au lieu de *cet anglicisme*, j'utilise plutôt :

Quand l'as-tu entendu pour la première fois ?

récemment il y a quelques mois il y a plus d'un an autre :

Dans quelle situation l'utilises-tu ?

à la maison avec des amis autre :

Dans quelles phrases concrètement l'utilises-tu ?

.....

300 Dans le questionnaire, ce titre a été remplacé par un anglicisme concret (donc *deadline, lousse*, etc.).

Selon ton opinion, ce mot est utilisé par :

- tous les francophones du Canada plutôt les jeunes francocanadiens
- uniquement les jeunes autre :

Dans le cadre de ce chapitre, les points de vue quantitatif et qualitatif de chaque anglicisme de notre échantillon seront traités d’abord séparément. Ensuite, la synthèse des analyses partielles aboutira à une réflexion sur les modalités d’usage des anglicismes par les jeunes Québécois.

6.1 *Deadline*

Le mot *deadline* est une composition de *dead* (adjectif qui veut dire « mort » en français) et *line* (nom qui veut dire « ligne » en français). L’origine de ce mot composé est liée à l’argot des journalistes américains. Avec l’acception de « time limit » (ce qui correspond à la « limite de temps » en français), ce mot est apparu en 1920 pour la première fois³⁰¹. Déjà l’évidence du fait que ni la prononciation ni l’orthographe n’ont subi aucune forme d’assimilation vers le français donne à entendre que *deadline* ne s’est pas diffusé largement ni n’est entré dans le langage familier.

6.1.1 Analyse quantitative de *deadline*

Depuis notre perspective tchèque, le degré de connaissance et d’utilisation de *deadline* au Québec a suscité plus de questions que de réponses. Plus de la moitié (58%) de ceux qui ont répondu (667 enquêtés) à la question sur la connaissance de *deadline* ont coché la possibilité 2, c’est-à-dire « je le connais mais je ne l’utilise pas ». Au moment de découvrir que 26% des adolescents québécois ne connaissent pas ce lexème du tout, nous nous sommes posé la question de pourquoi *deadline* s’est-il implanté davantage en langue tchèque qu’en français québécois dont le contact avec l’anglais est plus intense que celui entre l’anglais et le tchèque. En corrélation avec la phrase de Thor Heyerdahl citée dans l’Introduction de ce livre, les informations dépassent les frontières politiques créées artificiellement. Même si la République tchèque ne voisine avec aucun pays anglophone, les technologies telles que la télévision ou Internet ainsi qu’un contact étroit avec les gens de l’étranger ont fait entrer ce mot en tchèque où il s’est implanté car on en avait tout simplement besoin.

301 Online Etymology Dictionary : http://www.etymonline.com/index.php?allowed_in_frame=0&search=deadline&searchmode=none, [23/09/2014].

En tant qu'équivalents français, les jeunes ont énumérés *date limite* ou *date butoir* dans la majorité des cas. En tchèque, il existe aussi un équivalent, *termín*, dont le caractère commun et peu urgent a causé l'acceptation de *deadline* plus expressif. La connaissance active de *deadline* ne s'élève qu'à 16% chez les jeunes au Québec.

Une autre question qui nous est venue à l'esprit a été la connaissance de *deadline* selon les groupes linguistiques. La prémisse que nous avons adoptée avant de procéder à l'analyse, orientait notre réflexion vers l'importance du milieu anglophone, dont les locuteurs devaient être familiers avec ce terme anglais. La question qui reste alors est la suivante : est-ce que les 146 enquêtés du groupe anglophone représentent la majorité de ces 16% de locuteurs actifs ?

La connaissance active de *deadline* chez les anglophones est effectivement plus grande que dans les autres groupes. D'un autre côté, la conscience de son existence oscille entre 40% et 70% chez les adolescents des trois groupes linguistiques. Pour répondre à la question, nous avons compté toutes les réponses correspondant à la connaissance active de *deadline* et divisé par le nombre d'enquêtés anglophones : 32,3% d'entre eux en sont des utilisateurs actifs. Quant aux deux autres groupes, les utilisateurs actifs représentent 11% pour chacun. La réponse est donc oui, le mot anglais *deadline* est surtout activement utilisé dans la conversation par les jeunes anglophones.

Si *deadline* n'est pas installé dans le français des jeunes Québécois contemporains, il faut considérer l'aspect temporel pour évaluer la probabilité de son installation dans le futur. Cette évaluation peut se faire de plusieurs façons en combinant diverses données. Pour ce faire, nous opterons pour l'approche qui a le plus grand potentiel de deviner la contamination du vocabulaire : l'observation des réponses des utilisateurs actifs de *deadline*. Nous estimons que cette approche est la plus pertinente car seuls ceux qui emploient le mot en question dans la conversation peuvent stimuler sa diffusion dans le vocabulaire des autres.

La majorité écrasante des « *deadlineurs* »³⁰² (69%) déclarent connaître le lexème depuis plus d'un an, les trois groupes linguistiques confondus. En réalité, leur proportion est 85% si l'on additionne les déclarations « il y a plus d'un an » et « autre » : sachant que ceux qui ont indiqué l'option « autre » ont ensuite précisé que *deadline* faisait partie de leur vocabulaire actif depuis toujours, depuis l'enfance, depuis qu'ils étaient jeunes, toute leur vie, etc. Les réponses à la question sur la durée de la connaissance de *deadline* sont proportionnellement équilibrées dans les trois groupes linguistiques.

302 Terme utilisé par l'auteure de la recherche pour désigner les adolescents qui utilisent *deadline* activement.

Si le lexème fait partie du vocabulaire actif des locuteurs qui le connaissent depuis plus d'un an mais qu'il n'est pas entré dans le sociolecte des jeunes pendant ce temps-là, la probabilité qu'il puisse se répandre massivement parmi les jeunes est infime. *Deadline* va vraisemblablement rester devant les portes du français des jeunes Québécois et conserver ainsi son statut d'anglicisme.

Un autre point à analyser consiste en l'analyse situationnelle : dans quelle situation *deadline* est-il utilisé ? Tout comme dans les lignes précédentes, seules les déclarations des *deadlineurs* actifs seront prises en compte. Deux réponses concrètes « à la maison » et « avec des amis » et l'option « autre » ont été proposées aux enquêtés. Chez de nombreux questionnés, cette question a incité à une combinaison de réponses. Fréquents sont les questionnaires où les trois possibilités ont été cochées. Pour ne pas surcharger notre texte de chiffres, nous avons redistribué les réponses conformément à toutes les possibilités choisies³⁰³.

L'analyse a montré que les tendances à utiliser *deadline* dans des situations différentes varient d'un groupe linguistique à l'autre. Nous constatons que le lexème est utilisé par les jeunes du groupe anglophone proportionnellement à la maison et avec des amis. Ce fait prouve la stabilité de ce lexème dans le vocabulaire des jeunes de ce groupe, conformément à la durée de son inclusion dans ce vocabulaire. D'un autre côté, chez les jeunes du groupe francophone et, notamment, du groupe allophone, la tendance à utiliser *deadline* à la maison diminue. Il est plus présent dans le langage utilisé entre amis. Le facteur diatopique n'a aucune influence sur la variabilité des données : les données ne varient pas de plus de 13% au plus haut degré.

Pour conclure la partie quantitative, il reste à analyser la ressource « locuteur », c'est-à-dire par qui *deadline* est-il utilisé ? Les réponses proposées incluaient la variable diatopique (ou la diffusion géographique) et la variable âge. Pour analyser la détermination de ceux qui utilisent *deadline*, nous appliquons le facteur des groupes linguistiques et le facteur diatopique.

La première option « *deadline* est utilisé par tous les francophones du Canada » a été élue par 30% des anglophones en moyenne. La deuxième option « *deadline* est utilisé plutôt par les jeunes franco-canadiens » a attiré l'attention de 48% des enquêtés anglophones. La troisième option « *deadline* est utilisé uniquement par les jeunes » n'a été choisie que sporadiquement. L'option « autres » a été complètement négligée par les anglophones de Québec mais abondamment choisie par les anglophones de Montréal et de Gatineau. Cependant, la spécification des locuteurs qui incluent *deadline* dans leur vocabulaire représente une gamme très variée, par exemple : plutôt les vieux (30 ans et +), jeunes adultes (30 à 50

303 Par exemple, si un enquêté avait coché les possibilités 1, 2 et 3, nous avons ajouté un point à la réponse 1, un point à la réponse 2 et un point à la réponse 3. Le nombre total de réponses, utilisé pour déterminer le pourcentage, a été augmenté de deux points : un point étant déjà inclus dans la somme.

ans), jeunes bilingues (très bilingues), franco-ontariens, entrepreneurs, auteurs, écoliers, n'importe qui, etc.

Les réponses au sein du groupe francophone sont assez monotones : 47% de ses représentants déclarent que *deadline* est utilisé plutôt par les jeunes franco-canadiens. Parmi les réponses « autres », il y a des allusions sur l'âge, le statut socio-professionnel et l'appartenance géographique tout comme dans le cas du groupe anglophone.

Pour les allophones de Gatineau et de Montréal, *deadline* correspond au vocabulaire des jeunes francophones tandis que les allophones de Québec l'attribuent au vocabulaire de tous les francophones du Canada. Faute d'un nombre plus élevé d'allophones à Saint-Gabriel, nous ne pouvons inclure les analyses qu'avec un astérisque « * ». Une nouvelle information apparaît parmi les réponses des allophones ayant coché la réponse « autres » : les Québécois du milieu rural.

6.1.2 Analyse qualitative de *deadline*

L'analyse montre que *deadline* est un anglicisme diffusé disproportionnellement dans le monde (le Canada *vs* la République Tchèque, par exemple) et qu'il n'est pas fréquent ni identitaire chez les adolescents québécois. Au lieu de *deadline*, les jeunes Québécois utilisent plutôt *date limite*, *date butoir*, *date d'échéance*, *date de remise*, sporadiquement aussi *le travail est dû*, *tu dois avoir fini pour...*, *date finale*, etc. Exceptionnellement, les expressions telles que *borderline*, *date to finish*, *impasse* ou *lignement* apparaissent tout comme les locutions *je suis fini*, *dernière chance*, *si on ne le remet pas on va se faire chier*, etc.

Dans aucun des cas (et ceci est valable pour tous les terrains étudiés), les phrases concrètes d'utilisation n'ont été identiques. Des exemples les plus représentatifs³⁰⁴, nous en avons choisi quelques-uns:

- **Utilisateurs actifs francophones**

Le deadline pour ce travail est demain. (f, 15 ans, Gatineau)

Il faut que je remette mon travail avant le deadline. (f, 14 ans, Montréal)

On a un deadline à respecter. (m, 14 ans, Québec)

J'ai besoin d'un deadline. (f, 16 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

- **Utilisateurs actifs anglophones**

Il faut le remettre avant le deadline, c'est quand le deadline ? (f, 15 ans, Gatineau)

Le deadline pour ce travail est ... (f, 14 ans, Montréal)

304 Selon nous, les exemples les plus représentatifs sont ceux qui apparaissent dans le questionnaire plusieurs fois sous forme presque identique ou légèrement modifiée.

Tu es vraiment proche de la deadline. (f, 14 ans, Québec)

Je suis bientôt sur la deadline. (m, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs allophones**

Demain, c'est la deadline du projet d'éthique.

Le projet approche son deadline. (m, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

• **Utilisateurs passifs francophones**

C'est quand le deadline pour notre devoir ? (m, 16 ans, Gatineau)

Mon prof m'a donné un deadline pour le projet. (f, 14 ans, Montréal)

J'ai un deadline très serré. J'ai un deadline à respecter. (f, 15 ans, Québec)

C'est la deadline pour remettre mon travail demain. (m, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

Le deadline du projet est dans deux semaine. (f, 16 ans, Gatineau)

Le deadline est ... (f, 13 ans, Montréal)

What is the deadline for the project ? (m, 14 ans, Québec)

Le deadline pour mon texte c'est demain. (m, 16 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs allophones**

aucun exemple pour Gatineau

Il faudrait lui donner un deadline. (f, 13 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

Le genre de *deadline* est morphologiquement instable – il apparaît dans les exemples avec l'article (in)défini masculin aussi souvent qu'avec l'article féminin. Même si nous avons analysé les occurrences en appliquant le facteur des groupes linguistiques et le facteur diatopique, nous n'avons pas trouvé une règle systématique. Les exemples des phrases en anglais, notamment parmi les questionnés du groupe anglophone, ne sont pas rares. Dans tous ces cas, les phrases entières sont en anglais, il ne s'agit pas de franglais proprement dit. Le manque d'exemples pour les allophones actifs et passifs de Saint-Gabriel-de-Valcartier et de Québec est dû à un numéro limité de questionnés allophones.

6.2 Lousse

Lousse vient du mot anglais *loose* [lu:s] où, du point de vue morphologique, il joue le rôle de nom, d'adjectif, de verbe et d'adverbe. Son étymologie remonte au XIII^e siècle et son origine est liée au vieux norrois « sans *lausse* » lui-même lié au vieil anglais « sans *lēas* » de *-less*³⁰⁵. En français québécois, il remplit la fonction de nom, d'adjectif et d'adverbe. Son orthographe n'est pas stable et, même dans les dictionnaires, nous trouvons de nombreuses variantes de son écriture : *lousse*, *loose*, *louce* ou même *lousque*³⁰⁶. Malgré les divergences orthographiques, *lousse* fait partie du vocabulaire des Québécois depuis un siècle pendant lequel il n'a pas subi de grands changements sémantiques : en 1930, la Société du parler français au Canada l'a défini dans son *Glossaire du parler français au Canada*³⁰⁷ (avec les variantes d'orthographe *loose* en premier lieu et *lousse* en second lieu) de la manière suivante :

« 1° Lâche, qui n'est pas tendu, qui n'est pas serré [mention sur l'étymologie, voir plus haut], 2° ample, large, flottant, 3° libre, non-attaché, sans entrave, 4° de mœurs un peu légères, 5° Vaste, libre »³⁰⁸.

En guise de comparaison, quelques soixante-dix ans plus tard, Gaston Dulong dans le *Dictionnaire des canadianismes*³⁰⁹ l'a défini de la manière suivante :

« LOOSE, LOUSSE n. est adj. (angl. *loose*) : 1. Jeu, défaut de serrage. Serrer un écrou qui a du *loose*. Syn. Slack, 2. Mou. Syn. Slack, 3. Ample, flottant, 4. En vrac, 5. En liberté, non attaché, 6. Avoir le corps lousse (avoir la diarrhée), 7. Fig. Prodigue, qui dépense son argent sans compter. LOOSE, LOUSSE adv. *Tricoter lousse* : tricoter non serré. ».

Il apparaît également parmi les locutions figurées dans *J'parle en tarmes. Dictionnaire de locutions et d'expressions figurées au Québec*³¹⁰ : *Laisser, lâcher lousse* : laisser en liberté, la bride sur le cou, *ficher la paix, Prendre du lousse* : se détendre.

305 Collins Dictionary: <http://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/loose?showCookiePolicy=true> [16/12/2014].

306 Léandre Bergeron, 2002, *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, TYPO, p. 298.

307 Ce même dictionnaire a inclus l'entrée *slack* (L. Bergeron, *Dictionnaire...*, *op.cit.*, p. 628) qui est, selon notre enquête qualitative, un synonyme plus identitaire que *lousse* et actuellement à la mode.

308 *Glossaire du parler français au Canada*, 1930, La Société du parler français au Canada, Québec, pp. 427-428.

309 Gaston Dulong, 1999, *Dictionnaire des canadianismes*, Sillery, Septentrion, p. 308.

310 A. Clas & E. Seutin, 1989, *J'parle en tarmes. Dictionnaire de locutions et d'expressions figurées au Québec*, Montréal, Canada, p. 110.

Le professeur Jean Forest, chasseur actif des anglicismes, a écrit par rapport à *lousse* :

« *Lousse* est comme le sucre, on le met partout, il se dissout et cause d'innombrables caries, de quoi vous gâter l'haleine pour de bon. [...] Pleines de choses deviennent *lusses* de par sa faute, les nœuds et les lacets, les écrous, les vis, la pierre, la brique, les dents, les boutons, les cordes et les câbles, le sol, la terre, la peau en vieillissant [...], les surveillants distraits dans les cours de récréation. »³¹¹

L'analyse quantitative et l'analyse qualitative des réponses de nos enquêtés démontreront si les jeunes contemporains perçoivent également *lousse* comme une carie.

6.2.1 Analyse quantitative de *lousse*

Presque trois cinquièmes des enquêtés (56,5%) ont indiqué employer *lousse* activement. Par contre, 16% des enquêtés ont indiqué ne le connaître que passivement. Un peu plus d'un quart des enquêtés (27,5%) ne connaissent pas le lexème du tout. Conformément à la durée d'apparition de *lousse* dans le vocabulaire québécois (voir plus haut), la raison qui expliquerait pourquoi le chiffre de connaissance active est aussi bas, pourrait consister en sa forme graphique. Cette constatation est basée sur le fait que certains anglicismes apparaissent presque exclusivement sous forme orale et que leur forme écrite ne doit donc pas forcément évoquer un mot connu aux locuteurs³¹².

En tant que variantes de *lousse*, les jeunes proposaient le plus souvent *grand*, *ample*, *pas serré*, *desserré*, *lâche*, *souple*, *slack*, etc.

Peu avant la répartition des questionnaires en groupes linguistiques, nous nous sommes aperçue d'un écart pour la ville de Montréal par rapport aux autres villes. Tandis que la courbe de déclaration d'usage dans trois villes québécoises est *grosso modo* identique et montre clairement une connaissance active de *lousse*, la courbe représentant la ville de Montréal déséquilibre le résultat autrement homogène : quasiment la moitié des enquêtés ne connaissent pas du tout *lousse*.

La durée d'implantation du lexème dans le langage des jeunes qui utilisent *lousse* activement varie, cette fois-ci, non seulement chez les Montréalais, dont seulement 53% des enquêtés l'ont entendu pour la première fois il y a plus d'un an, mais aussi chez les jeunes de Saint-Gabriel-de-Valcartier, dont 56% le connaissent

311 J. Forest, *Les anglicismes...*, *op.cit.*, p. 83.

312 Cette question a été abordée de manière détaillée pour décider sous quelle forme graphique présenter l'anglicisme *noob* (voir le chapitre 3.4).

depuis plus d'un an. Dans deux autres villes, ce pourcentage remonte à 81% dans le cas de Gatineau et à 74% dans le cas de la ville de Québec.

Les adolescents anglophones et francophones ont tendance à utiliser *lousse* avec des amis ainsi qu'à la maison ce qui n'est pourtant pas vrai pour les adolescents allophones qui l'utilisent moins à la maison.

Dans l'ensemble, les réponses des jeunes de Gatineau, de Québec et de Saint-Gabriel sont homogènes. Ce sont les réponses « à la maison » et « avec des amis » qui prévalent. D'un autre côté, dans le cas de Montréal, la méconnaissance active du lexème entraîne, de nouveau, une incertitude dans son classement et la réponse la plus présente est « autre ».

En ce qui concerne la diffusion de *lousse* à travers le Canada et malgré la discordance sur la connaissance de *lousse*, plus de la moitié des adolescents montréalais se sont mis d'accord sur la diffusion transcanadienne du lexème. L'ensemble des enquêtés³¹³ a presque écarté l'option d'une utilisation de *lousse* par « uniquement les jeunes » ce qui implique que *lousse* est un anglicisme sans connotation identitaire, entré ou en train d'entrer dans le langage familier.

6.2.2 Analyse qualitative de *lousse*

Quant à la durée de connaissance de *lousse*, les précisions qui apparaissent à côté de l'option « autre » bifurquent soit vers un usage beaucoup plus long que proposé (« depuis toujours, depuis ma naissance, toute la vie, etc. »), soit vers une inconnaitance complète (« jamais, pas du tout, juste là »).

Parmi les précisions d'une « autre » situation dans laquelle les jeunes utilisent *lousse*, les déclarations telles que « n'importe où, n'importe quand, avec tout le monde » sont apparues. Chez les adolescents montréalais, où l'option « autre » a été cochée par 35,2% des enquêtés³¹⁴, les précisions les plus fréquentes ont été « nulle part, jamais, je ne l'utilise pas ».

Pour illustrer l'emploi de *lousse*, ainsi que sa place dans le langage des jeunes enquêtés, observons des exemples de phrases concrètes proposées par les enquêtés, réparties selon les groupes linguistiques et l'activité d'usage :

- **Utilisateurs actifs francophones**

Allez ! On se lâche lousse ! (m, 16 ans, Gatineau)

Je suis lousse pour la soirée. (f, 13 ans, Montréal)

Le professeur est lousse avec ses élèves. (f, 16 ans, Québec)

313 À Québec, aucun des enquêtés n'a choisi l'option « uniquement les jeunes ».

314 À Gatineau, le pourcentage représentant l'option « autre » était de 21,3%, à Québec 14,3% et à Saint-Gabriel-de-Valcartier 15,5%.

J'ai du lousse ce soir ou enfin y³¹⁵ me donne du lousse ! (f, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs anglophones**

Je donne du lousse à mon fil de pêche. (m, 16 ans, Gatineau)

Mon bandeau est lousse, il arrête pas de tomber. (f, 12 ans, Montréal)

Laisse-moi un peu de lousse... (f, 14 ans, Québec)

J'ai encore du « lousse » avant la date limite. (f, 16 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs allophones**

J'avais beaucoup de lousse dans ce projet. (m, 16 ans, Gatineau)

Ce bouleau est lousse ! Le vis est lousse ! Etc. (m, 12 ans, Montréal)

Mes pantalons sont lousSES. (f, 16 ans, Québec)

Laisser du lousse. (f, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs francophones**

La corde est lousse. (m, 15 ans, Gatineau)

Ma mère est lousse avec moi. (m, 14,5 ans, Montréal)

La corde est lousse. Donne du lousse. (m, 16 ans, Québec)

Laisse-moi du lousse. (m, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

Il y a trop de lousse ici. (m, 16 ans, Gatineau)

Ton résultat est lousse. (m, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

Je te laisse du lousse. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs allophones**

aucun exemple pour Gatineau

des cheveux lousSES (f, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

Il ressort des exemples cités que *lousse* trouve son champ d'emploi dans le domaine matériel concret (bouleau, vis, corde *lousse*), dans le domaine abstrait (laisser/avoir du *lousse*) et dans la description de qualité humaine (ma mère est *lousse*).

Du point de vue morphologique, *lousse* est de genre masculin en tant que nom, il s'accorde en nombre avec le nom auquel il s'attache et il peut être accompagné

315 y = il

d'un article partitif. La forme graphique de *lousse* opacifie l'emprunt : elle est déjà trop adaptée au système orthographique français.

6.3 Skill

Provenant du vieux norrois *skil* avec la signification « discernement, ajustement » à l'époque³¹⁶, *skill* désigne une « habileté, compétence, talent » en anglais contemporain. En français du Québec, le lexème possède la même signification.

6.3.1 Analyse quantitative de *skill*

Skill est répandu et connu, soit activement, soit passivement, par plus de 81%, et, à Gatineau, même par plus de 96% des adolescents qui ont participé à l'enquête. La preuve du succès de la diffusion de cet anglicisme réside dans sa connaissance active par les jeunes enquêtés, et surtout parmi les jeunes de Gatineau. En effet, 79% d'entre eux déclarent l'employer dans leur discours au quotidien. De l'autre côté de cette échelle imaginaire se trouve la municipalité de Saint-Gabriel-de-Valcartier (52%) suivie de Montréal (58%) et Québec (59%) où le taux de connaissance est légèrement plus élevé. L'écart de pourcentage dans le cas de la connaissance passive de *skill* n'éloigne les deux extrémités de l'échelle que de 13% (la connaissance passive à Montréal remonte à 30%, à Gatineau à 17%). Ainsi, le taux global de la connaissance (active et passive) de l'anglicisme *skill* est équilibré. Selon l'analyse des déclarations des enquêtés, la méconnaissance du lexème augmente au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la frontière de l'Ontario (Gatineau 4%, Montréal 12%, Québec 16%, St-Gabriel-de-Valcartier 19%).

À la différence des deux anglicismes analysés précédemment, *deadline* et *lousse*, l'exemple de l'anglicisme *skill* nous permettra d'observer les enjeux de l'emploi d'un anglicisme diffusé de manière *grosso modo* équilibrée chez les adolescents de tous les milieux linguistiques et sur tout le territoire québécois.

La connaissance active de *skill* est supportée par le facteur diachronique. 63% des enquêtés utilisent *skill* depuis plus d'un an. Les valeurs qui apparaissent sont néanmoins comparables avec les valeurs de *lousse* et de *deadline*. Pourtant, le taux de connaissance active des trois lexèmes diffère considérablement. Sur la base de cette argumentation, nous pourrions formuler une conclusion : le niveau de connaissance active d'un anglicisme ne dépend pas de la durée de connaissance de cet anglicisme. En d'autres termes, une durée plus longue de connaissance n'implique pas une activité plus grande de l'usage : $\uparrow t \neq \uparrow A$.

316 Online Etymology Dictionary : www.etymonline.com/index.php?term=skill, [03/01/2014].

En moyenne, 65% des enquêtés des trois groupes linguistiques affirment employer *skill* surtout avec les amis. Les précisions de l'option « autre » comprennent divers sports (surtout le soccer et le patinage artistique), école, Internet et différents types de jeux.

Pour vérifier de plus près si *skill* est vraiment aussi homogène qu'il ressort des graphiques ci-dessus, regardons les enjeux diaphasiques de cet exemple d'anglicismes en interconnexion avec la variable diatopique.

L'analyse a montré que l'insertion de *skill* dans le vocabulaire des jeunes Québécois est homogène. Et ceci des points de vue des groupes linguistiques et de l'âge. Une petite nuance est observable en appliquant le facteur diatopique : à Montréal et à Québec, villes avec une attitude tout à fait différente envers le statut de l'anglais au Québec, *skill* conserve plus le trait générationnel qu'à Gatineau et à Saint-Gabriel.

L'inclusion de la variable sexe a apporté une nuance aux analyses présentées ci-dessus. Même si les déclarations des garçons sur la connaissance du lexème oscillaient autour du même niveau (l'écart de leurs témoignages n'est pas supérieur à 9% dans tous les sites), la divergence des déclarations des filles sur le même sujet saute aux yeux comme le démontre le graphique ci-dessous.

En comparaison avec les déclarations des garçons, l'emploi actif de *skill* égale la connaissance passive chez les filles sauf à Gatineau, où *skill* fait partie du vocabulaire des filles presque au même niveau que du vocabulaire des garçons. Selon les exemples de situations d'utilisation de *skill* fournis par les enquêtés, nous déduisons que l'écart entre les déclarations des garçons et des filles sur la connaissance active de *skill* est probablement dû aux milieux plutôt masculins (sports, jeux vidéo) où *skill* est utilisé régulièrement. Cette explication ne répond pourtant pas à la divergence entre les réponses des filles de Gatineau et des filles des trois autres régions.

Les déclarations des enquêtés des quatre milieux prouvent que l'anglicisme trouve sa place surtout parmi les jeunes francocanadiens : plus de la moitié des enquêtés déclarent que *skill* est employé majoritairement par les jeunes francocanadiens. Pour presque 40% des adolescents de la ville de Québec, cet anglicisme est également commun à tous les francophones du Canada. Un quart des enquêtés de Gatineau et de Montréal estiment qu'il est employé uniquement par les jeunes.

6.3.2 Analyse qualitative de *skill*

En tant que synonyme de *skill*, les jeunes³¹⁷ ont indiqué « talent »³¹⁸ ou, moins fréquemment, « habileté »³¹⁹ ou même les deux possibilités. Parmi les autres traductions, mentionnons encore « compétence », « force », « capacité » ou « aptitude ».

L'homogénéité dans la synonymie s'est révélée présente aussi dans l'exemple des phrases concrètes. La locution *avoir du skill* a été citée à plusieurs reprises sous formes différentes : au singulier (*skill*), au pluriel (*skills*), en connexion avec la première personne (*j'ai du skill*), avec la deuxième personne (*tu as des skills*) et avec la troisième personne (*il a du skill*) au singulier, avec une précision (*skill(s) en patin, au badminton, en peinture, au soccer, de cuisine, etc.*). À cause de la fréquence de la locution *avoir du skill* chez l'ensemble des enquêtés, nous ne spécifions pas l'auteur des exemples cités entre parenthèses. Parmi les exemples plus précis, mais toujours avec la signification de « talent » ou « habileté », nous pouvons citer l'exemple des phrases concrètes suivantes :

- **Utilisateurs actifs francophones**

Ce garçon a des skills de fou. (m, 16 ans, Gatineau)

« Un tel » sait faire des backflips, il a trop de skills. (f, 13 ans, Montréal)

Cela requière des skills. (m, 17 ans, Québec)

Es-tu avancé dans tes skills? (f, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

- **Utilisateurs actifs anglophones**

Shit, t'as de méchants skills. Skills ! Intense tes skills ! (m, 16 ans, Gatineau)

Les skills que j'ai comparés aux tiens sont meilleurs³²⁰. (f, 14,5 ans, Montréal)

J'ai passé mon test de skills. (f, 14 ans, Québec)

Il faut tel skill pour réussir à la plein de skill. (f, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

- **Utilisateurs actifs allophones**

Montre-nous tes skills ! (m, 15 ans, Gatineau)

Check mes skills (m, 14 ans, Montréal)

317 Les synonymes sont communs aux jeunes des quatre milieux étudiés et des trois groupes linguistiques.

318 Parfois au pluriel : « talents ».

319 Ou « habiletés », parfois écrit par les enquêtés aussi comme « abileté », « abilité » ou « habilité ».

320 Même si le comparatif « meilleurs » porte la marque du pluriel, l'orthographe de l'auteur dans la phrase déterminative ne respectait pas la concordance avec le pluriel « skills » : « Les skills que j'ai comparé au tien sont meilleurs. » Nous trouvons deux explications nuancées de ce fait : 1) l'auteur s'est concentrée sur la concordance de l'adjectif mais non sur les autres éléments de la phrase, 2) l'auteur n'est pas née au Canada mais en Floride et, comme ne nous savons pas depuis combien de temps elle vit au Québec, notre déduction mène vers l'explication que son français est correct au niveau phonétique mais garde des lacunes au niveau de l'orthographe.

Ça prend du skill pour faire. (m, 18 ans, Québec)

Tes « skills » dans ce sport sont élevés³²¹. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs francophones**

Lui il a des skills pour ça ! (m, 16 ans, Gatineau)

Tu dois avoir des skills pour être bon en ce sport. (m, 14 ans, Montréal)

J'ai eu 100 skill. (f, 15 ans, Québec)

J'aime les ninja skills. (f, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

J'ai des skills pour jouer du piano. (f, 14 ans, Gatineau)

What a skill (f, 12 ans, Montréal)

Ce gars a des skills. (m, 14 ans, Québec)

J'ai des nouveaux skills dans ce jeu vidéo. (f, 16 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs allophones**

aucun exemple pour Gatineau

Tu as « no skill ». (m, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

« Tu as des skills ! » (f, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Bien que *skill* garde le statut d'anglicisme, il subit une assimilation sur le plan morphologique et, dans une certaine mesure, sur le plan phonétique. Celle-ci se révèle dans une articulation plus écartée de « i ». D'un autre côté, la prononciation de la forme au pluriel « skills » reste fidèle aux règles de la prononciation anglaise car le « s » final est prononcé malgré l'habitude du français. Sur le plan morphologique, *skill* est en général accompagné de l'article partitif (p.ex.³²² : *Il a du skill. Tu as des skills en peinture !*), de l'adjectif possessif (p.ex. : *Regarde ses skills !*) ou il reste isolé sous forme d'interjection (p.ex. : *Skills !*).

En somme, la déclaration de l'emploi de *skill* est uniforme chez les garçons mais très variée chez les filles. À Montréal, *skill* fait également partie du vocabulaire des adolescents dont la langue parlée au foyer est autre que le français ou l'anglais. Même parmi ceux qui emploient les anglicismes activement dans le discours quotidien, il y en a qui affirment que le français est menacé par l'anglais et que la protection du français de la part de l'État n'est pas suffisante. Dans le cas de *skill* qui fait partie de notre base d'anglicismes communs, l'appli-

321 L'orthographe de l'auteur ne respectait pas la concordance du participe « élevé ». Pour une explication possible de ce fait pour un auteur allophone, voir la note 320.

322 Tous les exemples sont issus de notre corpus.

cation du facteur diaphasique a révélé une divergence dans l'usage de *skill* chez les filles et chez les garçons. Enfin, les jeunes de la ville de Québec conçoivent le lexème *skill* comme moins identitaire en comparaison avec les enquêtés des autres terrains.

6.4 Job

La place de *job* [dʒɔb] dans le français québécois se caractérise par une stabilité de son usage dans le vocabulaire commun. Son contenu sémantique a évolué au fur et à mesure du temps et, actuellement, l'anglicisme sert de base pour la dérivation et pour la création de locutions figées. Selon Michel Voirol, *job* a été tout d'abord une manière à la mode pour certains milieux de désigner leur métier, puis, avec le développement du chômage, il a pris l'acception de « travail d'occasion »³²³. Conformément à cette explication, *job* de nos jours correspondrait le mieux à la signification « boulot » ou « petit boulot ».

Même si le genre de *job* a tendance à osciller dans le langage courant³²⁴, il tend vers le féminin en québécois tandis qu'il est masculin en français standard³²⁵. Renata Isajlovic et Isabelle Martin commentent le fait dans leur livre que la moitié des anglicismes récents acceptent en québécois le genre féminin³²⁶, l'autre moitié le genre masculin, ce qui distingue la manière de l'acceptation des anglicismes dans le français québécois de l'acceptation dans le français métropolitain où les anglicismes récents tendent généralement vers le genre masculin³²⁷.

L'objectif de la recherche faite par Gilles Fortier a été une élaboration du vocabulaire disponible des élèves de 1^{ère} secondaire et de 5^e secondaire de l'Île de Montréal³²⁸. L'auteur de l'étude a dressé la liste des 11 500 mots les plus fréquemment utilisés par les jeunes : *job* (et aussi *lousse*) a trouvé place dans cette liste.

Grâce à sa forme et à son potentiel d'emploi, *job* sert de base pour de nombreuses dérivations. Lors de la consultation des dictionnaires, nous avons trouvé que plusieurs mots dérivés ont été lexicalisés. Par exemple, Robinson et Smith ont présenté des formes dérivées de *job* avec leurs équivalents en anglais et en

323 M. Voirol, *Anglicismes et anglomanie, op.cit.*, p. 38.

324 M. Bélanger, 2004, *Petit guide du parler québécois*, Outremont, Stanké, p. 214.

325 Lionel Meney, 2003, *Dictionnaire québécois-français. Pour mieux se comprendre entre francophones*, Montréal, Guérin, p. 1009.

326 Parmi les exemples de genre féminin, elles mentionnent aussi *job*.

327 Renata Isajlovic & Isabelle Martin, 2003, *Québécois-English, English-Québécois. Dictionary & Phrasebook*, New York, Hippocrene Books, p. 243.

328 Gilles Fortier, 1993, *Le Vocabulaire des adolescents et des adolescents du Québec*, Montréal, Les Éditions Logiques, p. 96.

français de France ainsi qu'ils ont noté les différences par rapport au genre et à l'orthographe si c'était le cas³²⁹ :

Tableau 8 : Dérivations de *job*

Québec	France/Québec	anglais
job, jobbe*, djobbe* (f)	job (m)	job
jobbine* (f)	petit travail	small job, odd job
jobbeur* (m)	intermédiaire ; entrepreneur ; travailleur à la pièce	middleman, retailer ; contractor ; piece worker
jobbeur (voir contracteur)		
jobber*	entreprendre à forfait ; bousiller	to work on contract ; to do piece work

Le *Glossaire du parler français au Canada*³³⁰ de l'année 1930 ne contient pas la variante *jobbine*. Par contre, on peut y trouver les entrées *jobber* et *jobbeur*. Le dictionnaire rédigé par Bergeron en 1981 précise que l'emploi de *jobbine* est « peu intéressant et peu payant »³³¹ et désigne un « emploi temporaire ou sporadique »³³².

La chaîne des dérivations la plus exhaustive que nous avons croisée pendant les consultations de nombreux dictionnaires, a été sans doute la chaîne présentée par Gaston Dulong dans le *Dictionnaire des canadianismes* : *jobbage* « action d'entreprendre un travail à forfait, de jobber », *jobber* (v.tr.), *jobette/jobine/jobinette* « emploi précaire, petit boulot, menu travail de courte durée que l'on fait pour arrondir ses fins de mois ou parce que l'on ne trouve pas de travail permanent », *jobbeur* (angl. *jobber*), *jobineur/jobineux/euse* « personne qui gagne sa vie ou qui arrondit ses fins de mois en faisant des jobines, des jobinettes, des petits boulots »³³³.

Les dérivées n'apparaissent pas dans les dictionnaires selon une clé logique, à savoir le choix des dérivés et leur inclusion dépendait toujours de l'auteur ou des auteurs des dictionnaires. Néanmoins, *job*, sous sa forme de base qui est en même temps la forme de base pour les dérivations, garde une place stable parmi les entrées dans les dictionnaires sur le français québécois.

329 Sinclair Robinson & Donald Smith, 1991, *NTC's Dictionary of Canadian French*, Lincolnwood, National Textbook Company, pp. 145, 149.

330 *Glossaire du parler français au Canada*, *op.cit.*

331 L. Bergeron, *Dictionnaire...*, *op.cit.*, p. 114.

332 *Ibid.*

333 G. Dulong, *Dictionnaire...*, *op.cit.*, pp. 288, 289.

À côté des dérivations, *job* fait partie de nombreuses locutions. Dans son *Petit guide du parler québécois*, Mario Bélanger donne l'exemple de la locution *faire une job de bras* : « Ils ont payé cet homme fort pour faire une job de bras³³⁴ ». Dans ce contexte, la locution veut dire « imposer une volonté par la force ». Deux auteurs anglophones, Robinson et Smith, mentionnent la locution *faire la (une) job à qn* avec la traduction « mettre qn à sa place, assassiner qn »³³⁵. Selon eux, cette locution est employée au Québec ainsi qu'en France. Une autre locution que nous avons trouvée lors de la vérification dans les dictionnaires, est *faire la job* qui veut dire « avoir une relation sexuelle »³³⁶. L'entrée *job* de ce dictionnaire de 1981 ne mentionne que cette locution, sans aucun équivalent français de *job*. Les variantes françaises n'apparaissent que sous l'entrée dérivée *jobbino* dont la signification, à la différence de *job*, est expliquée. Également dans le cas des locutions, Gaston Dulong a présenté un exposé de locutions approfondi³³⁷ : *faire une job* « euphémisme pour faire ses besoins », *faire la job* « castrer un jeune mâle (goret, veau, poulain) », *travailler à la job* « travailler à forfait », *faire la job, se faire la job* « masturber, se masturber ». Le dictionnaire *Argot & français populaire*³³⁸, imprimé en France, mentionne la locution *monter le job à qqn* avec la signification « le tromper, le duper ». Enfin, mentionnons encore deux locutions neutres : *avoir une job pour qn* « avoir un travail, ouvrage, tâche pour qn » et *être payé à la job* « à la pièce, à forfait ».

6.4.1 Analyse quantitative de *job*

Après avoir entendu par hasard plusieurs conversations des élèves « hors enregistrement », c'est-à-dire dans la rue, dans les moyens de transport, et feuilleté deux dizaines de dictionnaires où *job* apparaissait sur une base régulière, nous avons constaté que le pourcentage de ceux qui ne connaissaient pas *job* était insignifiant. Nous nous sommes attendue à ce résultat pour tous les groupes linguistiques et tous les milieux étudiés.

Cette idée a été confirmée par les analyses. Seulement six enquêtés (3 anglophones de Saint-Gabriel, 2 francophones de Montréal et 1 francophone de Québec) ont déclaré ne pas connaître *job* du tout. Bien que la connaissance active dépasse largement 80% des réponses à Gatineau, à Québec et à Saint-Gabriel, les Montréalais déclarent un niveau plus élevé de connaissance passive

334 M. Bélanger, *Petit guide...*, *op.cit.*, p. 214.

335 S. Robinson & D. Smith, *NTC's...*, *op.cit.*, p. 208.

336 L. Bergeron, *Dictionnaire...*, *op.cit.*, p. 113.

337 G. Dulong, *Dictionnaire...*, *op. cit.*, pp. 288, 289.

338 Jean-Paul Colin, 2010, *Argot & français populaire*, Paris, Larousse, p. 444.

(23% des anglophones, 14% des francophones et 26% des allophones). Le facteur des groupes linguistiques ne s'est pas révélé distinctif pour *job*.

Si nous prenons les réponses sur la durée de connaissance active de *job*, les enquêtés qui ont coché la possibilité « autre » au lieu des options proposées (c'est-à-dire : récemment, il y a quelques mois, il y a plus d'un an) ont complété cette option par la remarque « tout le temps, depuis toujours, depuis mon enfance / ma jeunesse, il y a longtemps », etc. Tout compte fait, on obtient 84,5% des enquêtés qui connaissent *job* depuis plus d'un an au moment de la passation du questionnaire.

Quant aux situations d'usage de *job*, les réponses ne diffèrent pas chez les anglophones ni chez les francophones : les jeunes de ces deux milieux linguistiques utilisent *job* à la maison ainsi qu'à l'école. Les réponses ont été quasi identiques également pour les enquêtés de tous les âges et des deux sexes, les groupes linguistiques pris en compte ou pas.

L'homogénéité sortie des déclarations sur la diffusion de *job* à travers le Canada est exemplaire. Seul un tout petit pourcentage des questionnés (8,6%) supposent que *job* est un anglicisme commun plutôt aux jeunes franco-canadiens qu'à tous les francophones du Canada (opinion de 91,4% des jeunes).

6.4.2 Analyse qualitative de *job*

Les synonymes de *job* que les enquêtés ont mentionnés le plus communément sont *travail*, *emploi*, *boulot* et *métier*. Dans la majorité des cas, les jeunes ont indiqué une combinaison de synonymes mentionnés dont le plus fréquemment *travail* + un autre synonyme. Parmi les autres synonymes proposés³³⁹, citons *profession*, *part-time job*, *mon devoir*, *taff*, *truc*, *tâche*, *labeur*, *jobine* ou *work*³⁴⁰ ou même *perte de temps* ou *pain sur la planche*.

Les phrases concrètes proposées par les enquêtés conjuguait les expressions (*se*) *trouver une job*, *chercher une job* ou *s'en aller à la job*. Sur les lignes suivantes, nous nous efforcerons de choisir des exemples issus de contextes différents pour éviter la monotonie. Sauf s'il n'y a pas d'autre option, les phrases stéréotypées apparaîtront.

- **Utilisateurs actifs francophones**

Il y a beaucoup de *job* à faire. (m, 15 ans, Gatineau)

Pis, est-ce que ça va, à ta *job* ? (f, 13 ans, Montréal)

339 Ce sont surtout les Montréalais qui ont prouvé une créativité développée quant aux synonymes.

340 Dans le sous-chapitre « Lousse », nous avons déjà observé la tendance à remplacer un anglicisme intégré ou en voie d'intégration dans le québécois : *lousse* -> *slack*, *job* -> *work*.

C'est quoi ta job ? (m, 15 ans, Québec)

Cette job-là a l'air cool. (f, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs anglophones**

Hier, j'ai regardé *Jobs de bras* à la télé. (m, 16 ans, Gatineau)

Ma job d'été s'est tondre le gazon. (m, 13 ans, Montréal)

Je n'ai plus de job. (f, 15 ans, Québec)

J'ai de la job à faire. (f, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs allophones**

nouvelle job, job d'été, à la job (f, 16 ans, Gatineau)

Dans quelle job travailles-tu ? (f, 14 ans, Montréal)

C'est quoi le job d'été que tu as cette année ? (m, 14 ans, Québec)

J'ai trouvé une nouvelle job. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs francophones**

Est-ce que tu t'es trouvé un job ? (f, 15 ans, Gatineau)

Comment va ton job ? (f, 12 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec³⁴¹

J'ai besoin d'un job. (m, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

Tu vas perdre ta job ! (m, 16 ans, Gatineau)

Ce matin, je suis allé à mon job. (f, 13 ans, Montréal)

Je vais au travail.³⁴² (m, 15 ans, Québec)

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

• **Utilisateurs passifs allophones**

aucun exemple pour Gatineau

T'as un job ? (f, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec³⁴³

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

Les exemples d'emploi concret de *job* montrent que son genre est assez variable dans la pratique. Quelques propositions de phrases concrètes avaient un caractère plus descriptif que précis, par exemple : « quand je parle du travail de

341 À Québec, seulement 9 enquêtés francophones utilisent *job* passivement. Aucun d'entre eux n'a proposé de phrase concrète.

342 Le seul exemple de phrase d'un « anglophone passif » de Québec.

343 Un seul utilisateur passif de *job* n'a indiqué aucun exemple.

quelqu'un, de sa « job », quand je parle d'un travail à faire je dis que c'est une job, quand je parle à propos de mon avenir, quand je veux savoir leur travail, quand on parle de travail, quand on veut avoir un travail », etc.

Nous pouvons conclure que *job* est répandu de manière proportionnelle sur le territoire étudié. *Job* est loin d'avoir un caractère identitaire pour les jeunes de nos jours car il fait partie des anglicismes communs des Québécois.

6.5 Noob

C'était un néologisme complètement nouveau à l'époque de la passation des questionnaires, *noob* [nu:b] ne figure dans aucun des dictionnaires consultés. Selon le dictionnaire anglais unilingue en ligne *Collins Dictionary*³⁴⁴, il est une variante de *newbie* [nju:bi] dont l'origine est inconnue mais qui pourrait être issu de « new boy ». La signification de *newbie* et, par conséquent, de *noob* est un(e) « nouveau venu(e), spécialement en informatique ou sur Internet »³⁴⁵. Un des enquêtés a présenté une explication étymologique qui n'est pas conforme à l'explication du Collins Dictionary. L'enquêté émet l'hypothèse que *noob* viens de « new be ». Bien que cette présupposition soit basée sur l'étymologie populaire, la variante proposée (si elle avait lieu) par l'enquêté pourrait enfin être correcte. Un autre enquêté a proposé comme synonyme *newbig* ce qui indique que *noob* a un potentiel créatif et qu'il nous apportera probablement un matériel linguistique intéressant à étudier dans le futur.

6.5.1 Analyse quantitative de *noob*

Dans le chapitre sur la préparation du questionnaire³⁴⁶, nous avons parlé du dilemme orthographique. En guise de rappel : suite à de nombreuses consultations, nous avons tout d'abord utilisé la forme graphique *newb* avant de choisir *noob*. À cause de la vitesse et de l'autonomie des professeurs du Collège Saint-Charles-Garnier à Québec, les enquêtés de ce collège ont rempli le questionnaire avec la forme graphique originelle *newb* tandis que les enquêtés des autres collèges ont reçu le questionnaire avec la forme anglaise *noob*. Est-ce que la forme graphique aurait influencé les déclarations de connaissance de ce néologisme ? Effectivement. Les résultats de la ville de Québec diffèrent des autres villes. Tandis que

344 Collins Dictionary : http://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/newbie#newbie_1, [10/02/2015].

345 *Ibid.*

346 Voir le chapitre 3.3.

les enquêtés francophones n'ont peut-être pas déchiffré *noob* sous l'orthographe proposée, les enquêtés anglophones l'ont identifié de même que tous les enquêtés des autres villes. En moyenne, 45% des enquêtés de toutes les villes sont des utilisateurs actifs de *noob*. Comme c'est un néologisme, ces chiffres élevés montrent que la langue française manquait d'une expression pour désigner une réalité nouvelle de l'informatique. D'un autre côté, seulement 21% des enquêtés soit ne le connaissaient pas du tout soit ne l'ont pas reconnu sous forme écrite. Dans le cas de *noob*, et jusqu'à un certain point aussi dans le cas de *lousse*, nous ne pouvons pas exclure que les enquêtés l'utilisent uniquement à l'oral et qu'ils ne l'ont simplement pas reconnu sous forme écrite.

En comparaison avec les autres lexèmes, la durée de connaissance supérieure à une année de *noob* ne dépasse que légèrement la moitié des déclarations des enquêtés (54%). Les précisions expliquant l'option « autre » (15% des enquêtés) sont à double tranchant : le premier groupe déclare connaître *noob* depuis toujours, le second groupe vient de le découvrir grâce au questionnaire.

Grâce au contenu sémantique du mot, qui renvoie au domaine de l'informatique, les déclarations des enquêtés sur les enjeux situationnels de l'emploi de *noob* confirment que celui-ci trouve sa place principalement dans le langage des jeunes. Seuls les anglophones l'utilisent légèrement plus que les autres groupes aussi à la maison. Les déclarations « autre », dont le nombre est considérable (autour de 35% pour chaque groupe linguistique), renvoient aux précisions telles que « Internet, frères, jeux vidéo », mais aussi « jamais » et « nulle part ».

Les opinions des enquêtés sur la diffusion de *noob* parmi les Canadiens sont très variables d'un groupe linguistique à l'autre. Selon les enquêtés de Montréal et de Saint-Gabriel-de-Valcartier, *noob* est répandu parmi les jeunes franco-canadiens. Selon les enquêtés de Gatineau, il fait partie uniquement du vocabulaire des jeunes. Enfin, les enquêtés de Québec penchent vers l'opinion que *noob* est présent plutôt dans le langage des jeunes franco-canadiens.

6.5.2 Analyse qualitative de *noob*

Les synonymes les plus fréquents de *noob* mentionnés par les enquêtés ont été *débutant*, *nouveau*, *nul*, *poche*, *mauvais*, *pas bon*, *idiot*, *nerd* ou les anglicismes *looser*, *queer* mais aussi d'autres expressions incluant les toponymes (p.ex. *chinois*) et les gros mots (p.ex. *fucker* ou *crétin-tricheur*).

Quelles phrases concrètes les enquêtés ont-ils écrites comme exemple ?

• **Utilisateurs actifs francophones**

Le gars, c'était un **** de noob. (m, 15 ans, Gatineau)

Haha ! Tu es un newb³⁴⁷ ! (m, 14 ans, Montréal)

Je torche tout les newbs de ce jeu. (m, 17 ans, Québec)

Tu es bien noob de penser cela. (m, 17 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs anglophones**

Tu es nul, espèce de noob ! (m, 16 ans, Gatineau)

Oh, mon dieu, c'est tellement noob ! (f, 13 ans, Montréal)

C'est une newb, je l'ai batue par trois points avec deux buts de Aguera et un de Tevez.

(m, 14 ans, Québec)

Check le noob. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs allophones**

Le gars est noob. (m, 16 ans, Gatineau)

Je me sens noob de ne pas l'avoir su plus tôt. (f, 15 ans, Montréal)

Tu es un noob³⁴⁸ ! (m, 15 ans, Québec)

Ce gars est un « noob » à ce jeu. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs francophones**

Il est tellement mauvais, le noob ! (m, 16 ans, Gatineau)

Oh, mais qu'est-ce que tu es noob ! (f, 13 ans, Montréal)

Tu es newb.³⁴⁹ (f, 15 ans, Québec)

Je suis noob à ce jeu. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

Regarde, il joue tellement mal : c'est un noob. (f, 16 ans, Gatineau)

Mes amis se traitent de noob. (f, 13 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

You newb³⁵⁰. (f, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

347 Même si l'orthographe proposée du lexème dans le questionnaire présenté à Montréal était *noob*, cet enquêté a spontanément utilisé la forme graphique que nous avons choisie dans une toute première phase de discussion sur la graphie.

348 La forme graphique que nous avons choisie et présentée dans le questionnaire distribué au collègue à Montréal était *newb*. Malgré cela, certains enquêtés des trois groupes linguistiques ont écrit *noob* comme exemple d'emploi.

349 Seulement 2 enquêtés sur les 19 francophones passifs ont présenté un exemple de phrase. Cet exemple était identique dans les deux cas.

350 *Noob* (proposé par nous) *vs newb* (utilisé par l'enquêtée).

- **Utilisateurs passifs allophones**

T'es un noob. (m, 15 ans, Gatineau)

T'as rien fait, tu es noob. (f, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

Quant à la graphie, les deux variantes proposées, l'une originale *newb* et l'autre modifiée *noob*, ont été utilisées par les enquêtés. Ce fait prouve que la graphie de cet anglicisme était instable au moment de la passation des questionnaires et que les jeunes oscillaient entre les mêmes formes que nous. Sur la base d'une étude minutieuse des exemples de phrases concrètes, nous constatons que les enquêtés se sont laissés influencer par notre proposition de graphie : dans les questionnaires remplis au collège à Québec, la graphie des jeunes qui prévaut est *newb*, par contre, dans les autres collèges, la variante prédominante est *noob*.

En ce qui concerne la morphologie, *noob* garde une seule forme au singulier et il est accompagné d'un article soit masculin soit féminin. Sa forme change au pluriel où il adopte la désinence. Sémantiquement, son emploi correspond à la signification « nouveau, débutant » mais aussi « mauvais, nul ».

Pour conclure, nous constatons que le caractère identitaire de *noob* est le plus ressenti à Gatineau, le moins à Québec. *Noob* est identitaire surtout pour les adolescents qui jouent aux jeux vidéo.

6.6 Synthèse de l'analyse des exemples d'anglicismes

L'étude de l'échantillon des anglicismes développée dans les pages précédentes a abouti à de nombreuses conclusions qui seront résumées dans ce sous-chapitre. D'abord, les exemples des anglicismes seront récapitulés les uns après les autres selon les analyses effectuées, ensuite, ces analyses seront synthétisées.

Deadline est géographiquement homogène. Comme il est connu surtout passivement par la majorité de l'ensemble des enquêtés, ceux-ci n'ont pas été capables de préciser son emploi avec une certitude absolue, notamment en ce qui concerne la durée de la présence de l'anglicisme dans leur vocabulaire, les enjeux situationnels et l'accord sur le groupe sociolinguistique qui s'en sert. En somme, *deadline* n'est pas identitaire pour les adolescents québécois.

Lousse est géographiquement hétérogène. Plus de 60% des enquêtés de Gatineau, de Québec et de Saint-Gabriel-de-Valcartier l'utilisent activement dans leur discours. Par contre, à Montréal, 43% des enquêtés ne connaissent pas du tout *lousse*. Ceux qui utilisent *lousse* activement ou le connaissent au moins

passivement, déclarent qu'il jouit d'un usage surtout familial, c'est-à-dire dans les conversations avec les amis et en famille. Pour cette raison, on peut conclure que *lousse* n'est pas identitaire pour les adolescents. Du point de vue diatopique, on peut néanmoins prétendre que *lousse* est identitaire pour la ville de Québec où 83% des enquêtés ont déclaré qu'il était connu de tous les francophones du Canada. Cette idée d'une diffusion massive sous-entend la présence de *lousse* dans le vocabulaire des habitants de la ville de Québec. Les chiffres qui décrivent la diffusion du lexème orientent notre attention vers Montréal : si seulement 57% des enquêtés connaissent *lousse*, 51% d'entre eux déclarent qu'il est connu de tous les francophones du Canada. Ce fait indique qu'à Montréal, il y a deux groupes de jeunes strictement délimités. Le premier groupe est représenté par ceux qui le connaissent et qui sont persuadés que les autres francophones le connaissent également. Le second groupe est représenté par ceux qui ne l'ont pas croisé et qui ne le connaissent pas. L'existence du second groupe est probablement due au fait que *lousse* s'est adapté au français à un tel point que sa forme graphique opacifie l'emprunt et certains enquêtés ne l'auraient pas reconnu³⁵¹. Cet antipode survenu à Montréal ne peut pas non plus être expliqué à l'aide des groupes linguistiques : seuls les allophones le connaissent moins que les anglophones et les francophones. Cependant, l'écart entre les résultats des trois groupes linguistiques n'est pas remarquable et n'explique pas ainsi cette dichotomie dans la diffusion du lexème parmi les jeunes Montréalais.

Skill est géographiquement homogène. Il est connu par plus de 83% (à Gatineau même par 98%) des adolescents. Même s'il devient déjà légèrement familier, il peut toujours être qualifié comme identitaire. Nous pouvons constater que *skill* est bien connu de tous les milieux étudiés.

Job est géographiquement homogène. Il est bien implanté dans le français du Canada : plus de 82% des enquêtés l'utilisent activement. Il n'est pas identitaire pour les adolescents mais le genre féminin est identitaire pour le Canada francophone³⁵².

Contrairement à l'hypothèse de Christian Dufour, dont les idées ont été présentées dans le chapitre 1.3, *job* est utilisé davantage par les locuteurs unilingues et la création des « anticorps³⁵³ » est inactive dans ce cas-là. Ainsi, nous pouvons

351 Nous ne supportons pas cette argumentation avec certitude car si *lousse* était vraiment aussi bien implanté dans le vocabulaire comme les pourcentages du premier groupe le déclarent, les enquêtés du second groupe l'auraient quand même reconnu et auraient choisi l'option « connaissance passive » au lieu de « aucune connaissance ».

352 Rappelons qu'au Canada, on dit plutôt **une** job, tandis qu'en France, on dit **un** job (par exemple : Isajlovic Renata & Martin Isabelle, *op.cit.*, p. 243).

353 Expression utilisée par Christian Dufour.

en conclure que la résistance contre un anglicisme s'affaiblit au fur et à mesure du niveau de la profondeur de son implantation.

Job est un anglicisme bien implanté dans le français au Québec. Il se trouve dans les dictionnaires du français québécois et son emploi est déjà familier. Il est connu de tous les participants à l'enquête, que ce soit de manière active ou passive.

Noob est un anglicisme géographiquement homogène. Comme cet anglicisme était assez récent au moment de la passation des questionnaires, les analyses ont montré que sa connaissance parmi les adolescents était limitée à l'époque. Il est identitaire pour les jeunes ce qui se ressent le plus à Gatineau, le moins à Québec.

L'observation des résultats de l'analyse de *noob* mène vers la réflexion sur son statut en anglais et en français. Le fait que les anglophones (47%³⁵⁴) et les allophones (51%) utilisent *noob* avec un aspect identitaire et plus activement que les locuteurs francophones (37%), prouve que *noob* était identitaire en anglais avant de passer en français. Le passage en français s'est déroulé tout en gardant ce caractère identitaire.

L'analyse de l'échantillon des anglicismes choisi pour notre questionnaire a confirmé que certains mots anglais ont une place stable en français québécois, p.ex. *job* « travail », constituant ainsi une base d'anglicismes communs à tous les locuteurs en général. D'un autre côté, certains mots anglais ne sont propres qu'à un groupe social spécifique. Pour les adolescents, citons comme exemple *noob* « débutant ». Cependant, l'emploi de toutes sortes d'anglicismes dépend, à côté des facteurs diachronique, diatopique et diastratique, du facteur diaphasique.

Conformément à notre corpus et à l'application du critère diatopique, nous pouvons conclure que l'éventail des anglicismes communs et fréquemment utilisés par les adolescents québécois est limité ; l'éventail des anglicismes communs d'utilisation récente est presque inexistant. Dans notre corpus, *skill* est le seul anglicisme commun qui est fréquent et récent à la fois.

L'application du facteur diaphasique sur un lexème commun à plusieurs milieux sociolinguistiques ne signifie pas nécessairement une diversification des données. Par contre, le facteur diatopique joue un rôle essentiel.

Les anglicismes *lousse* et *noob* sont un exemple du fait que le langage des adolescents francophones au Québec témoigne de certaines divergences. Entre autres, il y a des nuances dans la connaissance active, la situation d'utilisation et l'attitude vers la diffusion des lexèmes.

354 La moyenne du pourcentage de l'ensemble des enquêtés de Gatineau, de Montréal, de Québec et de Saint-Gabriel-de-Valcartier.

La connaissance passive d'un anglicisme empêche son classement exact dans les catégories proposées dans le questionnaire telles que les enjeux situationnels, la durée de la présence de l'anglicisme dans le français québécois et même sa signification (cette conclusion est basée sur l'analyse des déclarations des jeunes sur l'anglicisme *deadline*).

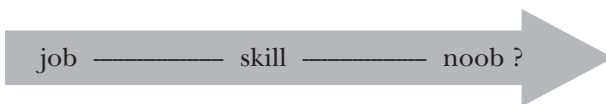
Le cas de *noob* a incité une réflexion sur les modalités d'implantation des anglicismes dans le français québécois. Il ressort ainsi pour les anglicismes de type *noob* que l'implantation de nouveaux anglicismes, propres à un groupe spécifique, se produit d'une manière non uniforme. D'un autre côté, il existe des anglicismes identitaires diffusés d'une manière proportionnée. *Skill* est un exemple de ce groupe d'anglicismes.

Finalement, l'étude de l'anglicisme *job* a clairement montrée que l'implantation des anglicismes de type *job*, à savoir des anglicismes déjà entrés dans l'usage familier, se produit sur tout le territoire étudié.

Les résultats de l'analyse ne confirment pas l'hypothèse que la corrélation entre l'unilinguisme et une implantation moins aiguë des anglicismes est dépendante du statut identitaire du lexème.

Il résulte de la synthèse de l'information intégrale sur les déclarations des connaissances de notre échantillon des anglicismes, que le facteur du milieu familial (unilingue *vs* plurilingue) a pourtant une certaine influence sur l'emploi actif et la diffusion du vocabulaire anglais.

À partir des exemples d'un anglicisme déjà enraciné, d'un anglicisme identitaire largement diffusé et d'un anglicisme récent, la probabilité et le processus d'implantation dans le français québécois peuvent être visualisés sur la flèche temporelle de manière suivante :



Cette flèche incite à la réflexion : *Quelle est la relation entre les tendances identitaires et l'évolution intergénérationnelle ?* Pour pouvoir répondre à cette question, il serait nécessaire de mener la même recherche quelques années plus tard auprès de « nouveaux » adolescents et auprès des mêmes enquêtés qui ont participé à l'enquête en 2012 et en 2013.

7 AMÉNAGEMENT LINGUISTIQUE DU POINT DE VUE DES ADOLESCENTS QUÉBÉCOIS CONTEMPORAINS

Sur la base des déclarations et des opinions épilinguistiques des jeunes francophones, anglophones et allophones, ce chapitre propose comme objectif d'éclaircir la perception de la situation linguistique contemporaine au Québec par la jeune génération.

L'origine de l'hypothèse que la survie de la langue française est menacée découle de notre expérience personnelle, de la lecture et des débats avec les Québécois et les Ontariens. D'ailleurs, cette hypothèse est soutenue par Yves Frenette, directeur de l'Institut d'études canadiennes et professeur au Département d'histoire à l'Université d'Ottawa, qui affirme que « la survie de la langue française est menacée, même au Québec qui voit son taux de natalité diminuer constamment et où l'engouement pour la culture américaine et la langue anglaise semble atteindre de nouveaux sommets »³⁵⁵. Charles Castonguay, professeur titulaire au Département de mathématiques et de statistiques à l'Université d'Ottawa, analyse dans un de ses articles les mythes qui circulent quant à la langue française et à la population francophone au Canada. À l'aide de graphiques, il dément, entre autres, que « le français se porte bien au Canada grâce à l'action du gouvernement fédéral »³⁵⁶ et que si « l'avenir du français est assuré au Québec, on peut donc « passer à autre chose » »³⁵⁷. D'un autre côté, François Rocher, professeur en sciences politiques, ne doute pas de l'avenir optimiste du statut du français : « Tout comme chez bon nombre de Québécois, beaucoup de jeunes croient que l'avenir du français en Amérique n'est plus menacé »³⁵⁸.

355 Y. Frenette, *Brève histoire...*, *op.cit.*, p. 194.

356 Ch. Castonguay, « La francophonie canadienne... », *art.cit.*, p. 19.

357 *Ibid.*, p. 38.

358 F. Rocher, « Les jeunes... », *art.cit.*, p. 105.

Cependant, la relativité de cette hypothèse se manifeste dans le facteur diachronique. Chantal Bouchard s'occupe dans son livre *La langue et le nombril*, entre autres, des préoccupations sur la langue française apparues déjà chez les générations de francophones à la fin du XIX^e siècle³⁵⁹. Entre 1870 et 1890, Faucher de Saint-Maurice a prononcé et publié trois conférences sur le sujet du statut contemporain et l'avenir du français et des Canadiens français tout en incorporant les idées de l'évolution démographique et de l'attachement à la France³⁶⁰. Malgré des soucis évidents, l'anglais n'a toujours pas éliminé le français un siècle et demi plus tard.

Tout compte fait, il faut concevoir les risques de la menace qui pèse sur le français au Québec sur deux plans : premièrement, sur le plan intérieur, deuxièmement, sur le plan extérieur. Sous le plan intérieur, nous entendons la scène montréalaise et/ou la scène québécoise en général. Sous le plan extérieur, nous entendons la scène internationale qui est, dans le futur, censée apporter plus de menaces au français que la scène intérieure³⁶¹.

L'analyse des déclarations montrera comment la jeune génération contemporaine perçoit cette hypothèse sur la précarité langagière.

Dans le cadre de ce chapitre, nous travaillerons avec les résultats de la troisième partie du questionnaire ainsi qu'avec la variation diatopique des déclarations juvéniles, également en fonction de leur sexe et leur âge. Pour cela, rappelons que l'enquête quantitative de 2012 a permis de rassembler 668 questionnaires remplis dont 173 à Gatineau (avec une moyenne d'âge de 15,6 ans), 207 à Montréal (ø 13,4 ans), 128 à Québec (ø 15,3 ans) et 160 à Saint-Gabriel-de-Valcartier (ø 14,5 ans).

En ce qui concerne la quantité et la qualité des opinions apparues dans la troisième partie du questionnaire, nous constatons un fort intérêt des jeunes enquêtés pour ce type de sondage. Dans les quatre milieux, au moins 94% des questionnés se sont prononcés sur la situation sociolinguistique actuelle au Québec. À Gatineau, l'intérêt des garçons a même atteint 100% (les enquêtés masculins ont d'ailleurs été légèrement plus réactifs dans tous les sites) et l'enthousiasme de réponses de tous les jeunes malgré la fatigue à la toute fin du questionnaire témoigne de capacités socio-discursives bien développées pour la plupart³⁶².

359 Chantal Bouchard, *La langue et le nombril...*, *op.cit.*, p. 104.

360 Michel Plourde, 1990, *La question du jour - Resterons-nous français ?*, Ville LaSalle, Éditions Hurtubise HMH, pp. 28-29.

361 Christine Fréchette, « Pour un changement... », *art.cit.*, p. 69.

362 À la fin de la troisième partie, les jeunes avaient un espace ouvert pour exprimer librement leurs sentiments : nombreux étaient ceux qui ont profité de cet espace pour critiquer ou pour vanter la situation contemporaine du français québécois.

Contrairement à l'affirmation de Christine Fréchette selon qui les jeunes contemporains ne s'occupent que sporadiquement de la situation linguistique³⁶³, nous avons prouvé que parler de l'apathie des jeunes Québécois envers les recherches sur leur évaluation de la situation actuelle du français au Québec n'est pas d'actualité. Cet intérêt des jeunes Québécois envers les questions linguistiques pourrait même sembler exceptionnel, à en croire à Chantal Bouchard qui présente son ouvrage par le constat que « pour tout observateur extérieur, la question linguistique prend au Québec les allures d'une véritable obsession »³⁶⁴. Mais le même intérêt et la même sensibilité quant aux questions de norme, d'aménagement linguistique et de dangers potentiels de la langue nationale ont été constatés lors d'une large étude sociolinguistique de 2010 auprès de plus de trois mille Tchèques³⁶⁵, dont 1422 jeunes entre 12 et 18 ans chez lesquels le taux de réponses variait entre 98–100%. Faute d'ignorance quant à l'existence d'autres études similaires dans d'autres régions, il semble difficile d'évaluer si cette « réussite » est commune aux jeunes Québécois et aux jeunes Tchèques pour les raisons post-diglossiques exposés *supra* ou s'il s'agit d'un phénomène universel.

7.1 Sentiments de menace par l'anglais et de protection contre l'anglais de la part des adolescents québécois : autour du facteur diatopique

À propos des transformations sociales au Québec, Chantal Bouchard constate qu'« il est certain que les jeunes gens d'aujourd'hui sont plus détachés, moins angoissés par rapport à la langue que ne l'étaient leurs parents et leurs grands-parents »³⁶⁶ et que « le malaise persiste, même s'il est moins aigu »³⁶⁷. Nous avons entendu ce même constat chez de nombreux collègues québécois qui le basent sans doute sur l'observation des attitudes de leurs étudiants – futurs linguistes. Or, est-il possible de mesurer cette intuition empiriquement ?

Rappelons deux questions fermées posées aux questionnés qui visent à connaître l'opinion générale en matière du rapport français – anglais :

Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ?

Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ?

363 Voir le chapitre 2.3.

364 Chantal Bouchard, *La langue et le nombril...*, *op. cit.*, 4e de couverture.

365 Cf. Jana Svobodová *et alii*, 2011, *Fenomén spisovnosti v současné české jazykové situaci*, Universitas Ostraviensis, Ostrava.

366 Chantal Bouchard, *La langue et le nombril*, *op. cit.*, p. 8.

367 *Ibid.*

Le lecteur pourra connaître, à grands traits quantitatifs, l'opinion des jeunes Québécois sur ces sujets largement médiatisés, en fonction de leur domicile, sexe et âge.

Les graphiques et les tableaux dans le présent sous-chapitre ont été publiés dans l'article *Prolégomènes à l'étude des anglicismes néologiques : facteur diatopique et précarité langagière chez les jeunes Québécois d'aujourd'hui*³⁶⁸ que nous avons publié avec Alena Podhorná-Polická dans le cadre des Journées Internationales de Sociolinguistique Urbaine.

En ce qui concerne les résultats obtenus pour la première question, plus de 98% des jeunes exprimait une opinion métalinguistique. Si presque deux tiers de ceux qui ont répondu à cette question y ont répondu positivement, un tiers des jeunes questionnés ne ressentent pas de menace³⁶⁹.

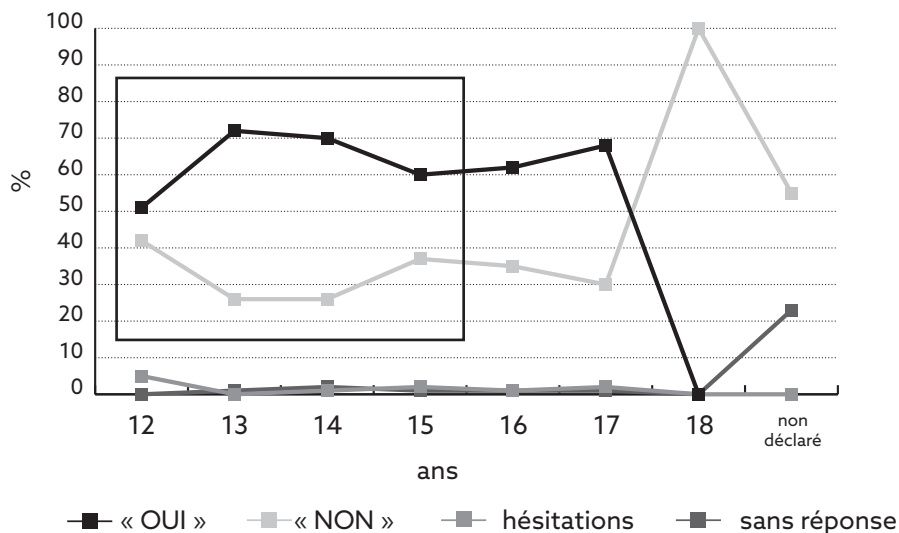
Tableau 9 : Résultats absolus et relatifs pour la question
« Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? » selon les sites

	« oui »	« non »	hésitations ⁸	sans réponse	Total
Gatineau	100 (57,8%)	71 (41,0%)	2 (1,2%)	0	173
Montréal	153 (73,9%)	50 (24,2%)	3 (1,4%)	1 (0,5%)	207
Québec	74 (57,8%)	45 (35,2%)	4 (3,1%)	5 (3,9%)	128
St-Gabriel	103 (64,4%)	49 (30,6%)	5 (3,1%)	3 (1,9%)	160
Total	430 (63,5%)	215 (32,7%)	14 (2,2%)	9 (1,6%)	668

Cette moyenne cache néanmoins des différences régionales remarquables : quasiment 74% des jeunes Montréalais répondent « oui » contre à peine 58% des jeunes de la ville du Québec et de la ville de Gatineau. Le milieu le moins urbanisé, Saint-Gabriel-de-Valcartier, s'approche des scores de Montréal et l'on pourrait se demander, si ce n'est pas la dynamique des changements ethno-sociographiques locaux qui est à l'origine de ces sentiments de menace de la part des jeunes (étant donné que les statistiques sur le taux de bilinguisme déclaré susmentionnés ne donnent pas une clé quelconque dans cette recherche).

368 Alena Podhorná-Polická & Petra Vašková -Klapuchová, 2014, « Prolégomènes à l'étude des anglicismes néologiques : facteur diatopique et précarité langagière chez les jeunes Québécois d'aujourd'hui », in : Thierry Bulot, Isabelle Boyer & Marie-Madeleine Bertucci, *Diasporisations sociolinguistiques & précarités. Discrimination(s) et mobilité(s)*, Paris, L'Harmattan, pp. 75-96.

369 Rappelons que les conditions d'accueil aux lycées à Québec et à St. Gabriel-de-Valcartier ne nous ont pas permis d'assister à la passation des questionnaires ; ce facteur laisse présumer un désintérêt plus rapide des jeunes vers la fin du questionnaire et laisse également un point d'interrogation sur 14 questionnaires rendus vides de la part de la professeure (intentionnellement vides ou simple surévaluation du nombre d'enquêtés par la professeure lors de l'impression ?).



Graphique 5 : Opinions des jeunes selon leur âge sur le sentiment de la menace du français par l'anglais (en%)

Si l'on se focalise sur la variable âge des enquêtés, quelques différences statistiquement significatives sont également à remarquer.

Les chiffres relatifs nous laissent observer une pente importante entre l'âge de 14 et 15 ans pour les deux courbes principales. Peut-on en conclure que les jeunes, en prenant de l'âge, sentent le français moins menacé par l'anglais car ils deviennent plus confiants dans la politique de l'État, peut-être même plus patriotes ? Ou, inversement, deviennent-ils moins influençables par les concepts exposés dans leurs cours de français, en se formant leur opinion sur l'altérité socio-langagière en fonction de leur expérience de plus en plus concrète ?

Enfin, si l'on observe les réponses des enquêtés en fonction de leur sexe, il en ressort que cette variable ne peut être en aucun cas éliminée des réflexions susmentionnées.

Tableau 10 : Résultats absolus et relatifs pour la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? » selon la variable sexe

	« oui »	« non »	hésitations	sans réponse	Total
Garçons (m)	202 (59,1%)	131 (38,3%)	6 (1,7%)	3 (0,9%)	342
Filles (f)	228 (70,4%)	84 (25,9%)	8 (2,5%)	4 (1,2%)	324
Sexe non déclaré	0	0	0	2 (100%)	2

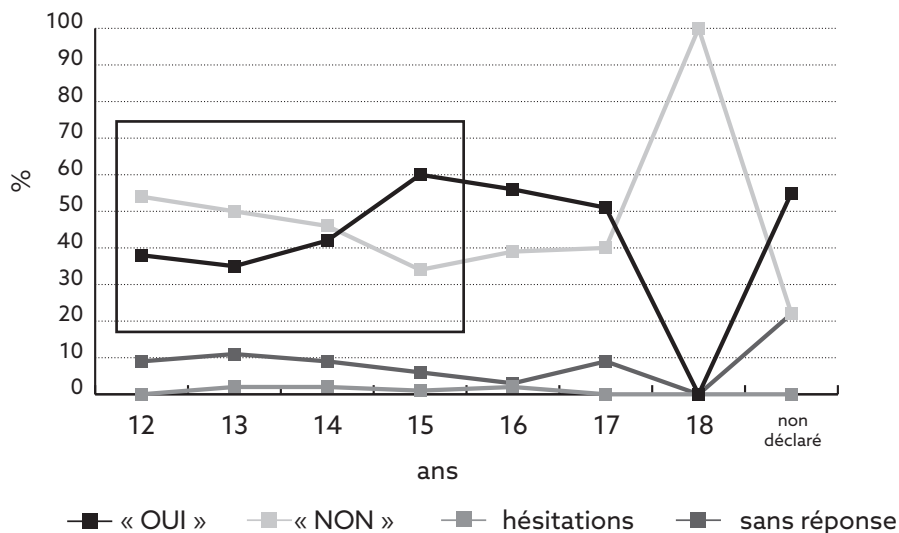
Les filles sentent que le français est menacé plus souvent que les garçons et vice-versa. Les filles auraient ainsi exprimé plus ouvertement leur sentiment de précarité langagière et seraient plus conservatrices dans leurs attitudes socio-discursives.

Pour nuancer leur avis, les enquêtés ont eu la possibilité de s'exprimer de façon plus détaillée sur un espace de plusieurs lignes. Ainsi, en choisissant quelques commentaires représentatifs pour les partisans des deux « camps », on constate une profusion de généralités basées sur les clichés médiatisés, de déclarations patriotiques mais également d'observations de la dynamique langagière (avec un syntagme répétitif « de plus en plus »).

Tableau 11 : Quelques commentaires des enquêtés à propos de la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? »

	Oui, le français au Québec est menacé		Non, le français au Québec n'est pas menacé
m, 14 ans, Montréal	« Cette situation est prédominante à Montréal, mais ailleurs, on s'en fiche. Je crois plutôt que les immigrants allophones mettent la langue en péril s'ils décident de ne pas l'apprendre. »	f, 14 ans, St-Gabriel	« Car ça fait longtemps que le Canada est surmonté de l'anglais et au Québec on parle toujours français. »
f, 15 ans, Gatineau	« parce qu'il est en minorité et que les anglicismes commencent à être de plus en plus fréquents dans le vocabulaire des francophones. Même si les immigrants viennent vivre au Québec, ils vont souvent plutôt apprendre l'anglais, langue universelle reconnue »	f, 16 ans, Gatineau	« Même si le français est déformé un peu par l'anglais. Je crois que le pir [sic] qui arrive est que le français se transforme. »
m, 16 ans, Québec	« car, désormais à Montréal, métropole du Québec, la langue des affaires est l'anglais. On se fait servir en anglais dans les villes du Québec, c'est inadmissible. »	m, 17 ans, St-Gabriel	« La langue française est beaucoup plus belle et elle est encore au Québec. »

Si nous soumettons la question numéro 2 à la même analyse selon les variables domicile, âge et sexe, on peut supposer que les résultats vont inversement recopier les résultats précédents.



Graphique 6 : Opinions des jeunes selon leur âge à propos du sentiment de la protection du français de la part de l'État (en%)

Tableau 12 : Résultats absolus et relatifs pour la question « La protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? »

	« oui »	« non »	hésitations ⁸	sans réponse	Total
Gatineau	93 (53,8%)	71 (41,0%)	2 (1,2%)	7 (4,0%)	173
Montréal	79 (38,2%)	112 (54,1%)	4 (1,9%)	12 (5,8%)	207
Québec	73 (57,0%)	41 (32,0%)	1 (0,8%)	13 (10,2%)	128
St-Gabriel	81 (50,6%)	59 (36,9%)	3 (1,9%)	17 (10,6%)	160
Total	326 (49,9%)	283 (41,0%)	10 (1,4%)	49 (7,7%)	668

Seuls les jeunes de Montréal considèrent majoritairement la protection du français de la part de l'État comme insuffisante. En revanche, ce sont surtout les jeunes de la ville de Québec qui la considèrent comme suffisante, suivis de près par ceux de Gatineau et de St-Gabriel-de-Valcartier.

Pour résumer la variable diatopique, on constate que la différence d'attitude des jeunes Montréalais francophones est marquante pour les deux questions posées, la dynamique du plurilinguisme dans la ville étant sans doute un des facteurs de ces sentiments de précarité langagière.

En ce qui concerne la variable âge, une similitude dans la flexion de la courbe est observable également pour les résultats relatifs à la question numéro 2. Plus

les enquêtés sont âgés, plus la protection du français de la part de l'État leur paraît suffisante et vice-versa.

Même si les différences entre « oui » et « non » ne sont pas si grandes (les courbes se croisent donc), c'est justement cette zone de croisement entre l'âge de 14 et 15 ans qui mériterait une étude psycho-sociale plus poussée.

Tableau 13 : Résultats absolus et relatifs pour la question « La protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? » selon la variable sexe

	« oui »	« non »	hésitations ^a	sans réponse	Total
Garçons (m)	196 (57,3%)	127 (37,1%)	1 (0,3%)	18 (5,3%)	342
Filles (f)	130 (40,1%)	156 (48,2%)	10 (3,1%)	28 (8,6%)	324
Sexe non déclaré	0	0	0	2 (100%)	2

Pour la variable sexe, les résultats se présentent de façon inversement parallèle que pour la question numéro 1, c'est-à-dire que ce sont les garçons qui expriment plus souvent leur confiance en matière de protection gouvernementale du français alors que les filles y voient des défauts plus souvent que les garçons. Il convient de rappeler que ce sont plus souvent les filles que les garçons qui s'opposent à la dichotomie imposée et marquent « oui et non » à la fois.

Pour conclure notre série, voici un échantillon de commentaires complémentaires pour cette question, afin de mettre en avant le travail de réflexion de nombreux enquêtés sur ces questions :

Tableau 14 : Quelques commentaires des enquêtés à propos de la question « Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? »

	Oui, la protection du français au Québec est suffisante		Non, le français au Québec n'est pas menacé
f, 12 ans, Montréal	« Il y a beaucoup d'écoles francophones et il y a seulement des cours d'anglais une ou deux fois par semaines [sic]. »	m, 14 ans, Montréal	« Il y a beaucoup trop de personnes dans plusieurs domaines (médecine, par exemple) parlant uniquement l'anglais et le gouvernement n'agit pas »
m, 13 ans, St-Gabriel	« Il [l'État] insiste beaucoup pour que le peuple du Québec parle français de façon très bien, alors je pense qu'ils en font assez. »	f, 15 ans, Gatineau	« Car on voit maintenant déjà les conséquences qui font en sorte que les jeunes utilisent beaucoup l'anglais qu'avant. [sic] »

	Oui, la protection du français au Québec est suffisante		Non, le français au Québec n'est pas menacé
m, 15 ans, Gatineau	« Parce qu'il y a plusieurs lois comme la loi 101 qui nous aide à ne pas se faire assimiler dans la masse anglaise. »	f, 16 ans, Québec	« Le gouvernement veut instaurer l'enseignement de l'anglais intensif au primaire alors que les jeunes ne savent même pas écrire français. »

Nous sommes tout à fait consciente qu'une approche purement quantitative, de plus sur des questions fermées, efface des éléments importants et réduit cette problématique complexe en de simples « oui » ou « non ». Or, elle permet d'esquisser les tendances et peut-être même d'ouvrir une discussion sur le sujet de l'imaginaire de la précarité langagière chez les adolescents.

7.1.1 Réflexions épilinguistiques des utilisateurs actifs de *skill*³⁷⁰ sur le statut du français au Québec

La troisième partie de notre questionnaire a visé l'attitude des adolescents québécois envers la menace du français par l'anglais et envers l'insuffisance ou non de la protection du français de la part de l'État. Nous pouvons déjà réfuter l'affirmation que les jeunes qui se servent d'anglicismes dans leur discours ne veillent pas à la survie de la langue française au même point que leurs ancêtres. Les exemples de notre corpus, sous forme de réflexions épilinguistiques, soutiennent cette hypothèse. Les déclarations qui suivent appartiennent aux enquêtés qui ont déclaré utiliser l'anglicisme *skill* activement.

Oui, le français est menacé par l'anglais³⁷¹ « car les jeunes sont meilleurs en anglais et le français n'est plus aussi important » (garçon, 15 ans, Gatineau), « car l'anglicisme fait partie de notre langage quotidien » (garçon, 14 ans, Montréal), « parce qu'on est en minorité et on est influencé par l'empire américain » (fille, 16 ans, St-Gabriel-de-Valcartier), « au Québec, je m'inquiète un peu mais le phénomène s'attribue surtout à Montréal » (garçon, 17 ans, Québec).

370 Pour observer de plus près les opinions des utilisateurs actifs des anglicismes, nous avons choisi le mot *skill* qui est, selon les analyses *supra*, géographiquement homogène, identitaire et bien répandu parmi les adolescents.

371 La question fermée « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? » était suivie d'une question supplémentaire « Si oui, pourquoi ? ». Pour garder la structure du texte, nous agglutinons ces deux questions et en faisons le début de la phrase dont la continuation entre guillemets renvoie à la déclaration des enquêtés.

Non, le gouvernement ne protège pas le français suffisamment³⁷² « parce que la proportion de personnes qui parlent juste anglais au Québec augmente » (garçon, 17 ans, Québec), « malgré les lois de l'État, le français continue à décimer [*sic*] au Canada » (fille, 15 ans, Montréal), « les lois ne sont pas assez strictes (Montréal). Trop d'immigrants. » (fille, 17 ans, St-Gabriel-de-Valcartier), « je crois que les deux langues ne sont pas mises sur un pied d'égalité à travers les publicités, les affichages, etc. » (garçon, 16 ans, Gatineau).

D'un autre côté et de notre point de vue européen, les opinions pessimistes sur le statut actuel du français au Québec se voient contrebalancées par les opinions optimistes qui prévoient une évolution positive de la situation. Les opinions épilinguistiques qui suivent ont été notées par les utilisateurs actifs de *skill*.

Non, le français n'est pas menacé par l'anglais « car le français sera toujours utilisé par des francophones qui le transmettront aux prochaines générations » (garçon, 12 ans, Montréal), « parce que l'anglais c'est vraiment une belle langue et le pire qu'il peut arriver est que le monde devient bilingue » (fille, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier), « plusieurs langues ont survécu à la menace d'autres langues, alors pourquoi pas le français » (fille, 14 ans, Québec), « nous avons toujours été minoritaires au Canada, mais nous avons gardé notre langage et notre culture, selon moi, les anglicismes sont un moyen de nous distinguer des autres francophones de la planète » (garçon, 15 ans, Gatineau).

Oui, le gouvernement protège le français suffisamment « car on parle toujours français au Québec » (garçon, 13 ans, Montréal), « je crois qu'au niveau légal, la protection de la langue française est tout à fait suffisante. Au niveau social, c'est à nous à tenter de préserver notre langue le mieux possible » (garçon, 15 ans, Gatineau), « il y a des lois et on veut vraiment garder cette langue » (fille, 16 ans, Québec), « il n'y a pas vraiment de protection nécessaire pour la langue française » (fille, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier).

Les exemples des déclarations épilinguistiques sur le statut de la langue française au Québec contemporain prouvent que, même si les locuteurs se servent d'anglicismes dans leur discours quotidien, cela ne veut pas nécessairement dire que la problématique de la domination de l'anglais sur le français préoccupe la jeune génération québécoise d'une manière explicite.

372 Dans ce cas-là, nous avons opté pour le même procédé présenté dans la note n° 371. La question fermée « Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? », suivie d'une question supplémentaire « Si oui, pourquoi ? » a été agglutinée pour les besoins de ce texte de manière à introduire la réflexion épilinguistique des enquêtés.

7.1.2 Conclusion

Même si les résultats de l'enquête quantitative ne confirment que partiellement l'idée que les divers imaginaires se construisent en rapport avec l'urbanité et avec la proximité ou non du centre³⁷³, ils sont en corrélation avec l'idée de Patricia Lamarre³⁷⁴ que la construction identitaire chez les jeunes en milieux plurilingues est particulièrement complexe (voir l'opposition entre Montréal et les trois autres sites étudiés). Finalement, l'attitude de la jeune génération de Québécois envers la catégorie controversée qu'est celle des anglicismes se décline en schémas réguliers pour la variable âge (tendance à changer d'attitude entre 14 et 15 ans) ainsi que pour la variable sexe (précarité plus prononcée pour les filles). Sans prétendre apporter un échantillon valable universellement, nous espérons que ces 668 réponses permettront d'esquisser à grands traits les contours des tendances socio-discursives au Québec francophone actuel.

Le fait que plus de 98% des jeunes ont exprimé une opinion métalinguistique à la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? », que presque les deux tiers ont répondu positivement à cette question et qu'un tiers des jeunes questionnés ne ressentent pas de menace pour la langue française au Québec, sous-entend que la jeune génération québécoise est sensible à la situation sociolinguistique au Canada d'aujourd'hui. Ce goût des jeunes Québécois de se prononcer sur la situation linguistique est en corrélation avec le propos de la professeure Marty Laforest, mentionnée *supra*, qui, avec une certaine hyperbole, élève les discours et les dialogues sur la langue en véritable sport national³⁷⁵.

Quant à la deuxième question « Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? », seuls les jeunes de Montréal considèrent majoritairement la protection comme insuffisante. Pour les deux questions posées et en comparaison avec les jeunes de Québec et de Gatineau, l'attitude des jeunes Montréalais francophones exprime la dynamique du plurilinguisme dans la ville de Montréal, ce qui est sans doute lié à leurs sentiments de précarité langagière.

Il n'y a aucun doute sur le fait que les anglicismes sont largement diffusés dans l'environnement francophone du Canada. Cependant, l'expérience nous montre que la tradition de la culture francophone et la valorisation sociale du bilinguisme au Canada font pencher la balance vers la conservation de l'identité francophone.

373 Cf. Claudine Moïse, 2004, « Le Nouvel Ontario, nordicité et identité » in : Monica Heller & Normand Labrie (éds.), *Discours et identités. Le Canada français, entre modernité et mondialisation*, chapitre 2, Fernelmont, Éditions modulaires européennes, Belgique, pp. 43-88.

374 Patricia Lamarre, « Le multilinguisme... », *art.cit.*, pp. 33-48.

375 Marty Laforest, *États d'âme...*, *op.cit.*, p. 9.

7.2 Sentiments de menace par l'anglais et de protection contre l'anglais de la part des adolescents québécois : autour du facteur des groupes linguistiques

À la différence du chapitre précédent, le facteur central que nous appliquerons à présent sera celui des groupes linguistiques. Cette approche servira d'indicateur de la qualité de la relation entre les jeunes Québécois francophones, anglophones et allophones et l'aménagement linguistique. Nous voulons découvrir quel degré de sensibilité et d'emphase les jeunes Québécois francophones éprouvent quant à la langue de leurs ancêtres en comparaison avec les jeunes des autres groupes linguistiques. Les sous-chapitres suivants serviront de point de départ analytique pour synthétiser ensuite les résultats des déclarations des enquêtés des trois milieux linguistiques.

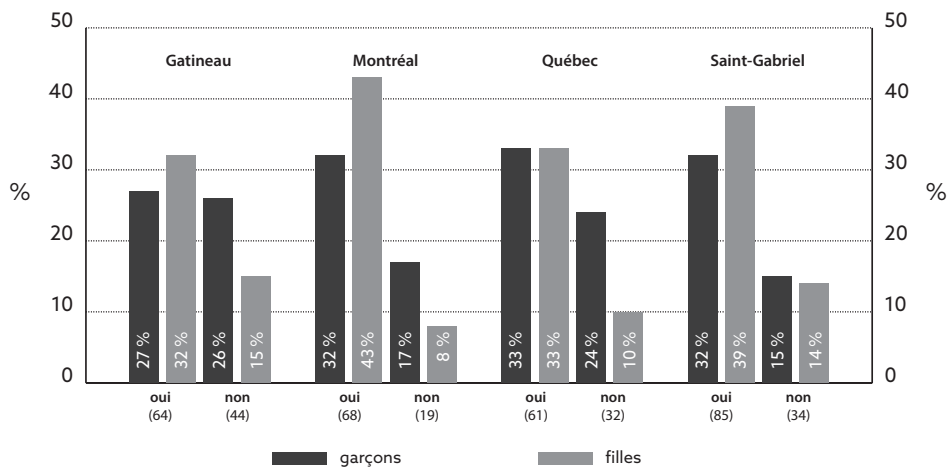
7.2.1 Sentiment de précarité langagière éprouvé par les enquêtés du groupe linguistique francophone

Le groupe linguistique francophone compte 408 questionnaires, dont 108 de Gatineau, 90 de Montréal, 89 de Québec et 121 de Saint-Gabriel-de-Valcartier. Nous travaillerons avec 201 questionnaires remplis par des filles et 206 questionnaires remplis par des garçons³⁷⁶. Nous analyserons les données de manière chronologique, c'est-à-dire que nous commenterons les réponses à la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? », première question du questionnaire, ensuite, nous commenterons la question suivante, « Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? ».

La première colonne (bleue) désigne les garçons, la deuxième (rouge) les filles. Les deux premières colonnes du graphique correspondent à la réponse « oui » à la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? », les deux colonnes suivantes correspondent à la réponse « non ». Le pourcentage désigne la proportion des réponses totales du site et les chiffres au-dessous de « oui » et « non » correspondent au nombre de questionnaires dans lesquels la réponse indiquée est apparue, filles et garçons confondus.

Sur la base des graphiques, nous pouvons constater que la précarité langagière est plus ressentie par les filles que par les garçons qui sont plus optimistes par rapport à la stabilité du français au Québec. Ce point de vue différent selon la variable sexe est plus important dans un Montréal multilingue (11%) tandis qu'il n'est pas important à Québec qui se veut la ville la plus conservatrice de notre terrain (0%).

376 un(e) enquêté(e) n'a pas précisé son sexe



Graphique 7 : Menace du français de la part de l'anglais vue par les jeunes francophones

Le tableau qui suit met en évidence les différences d'attitude des jeunes Québécois envers la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? » en fonction de leur domicile.

Tableau 15 : Sentiment de précarité langagière selon les sites chez les enquêtés francophones

réponse	Gatineau	Montréal	Québec	St-Gabriel
« oui »	59%	78%	66%	71%
« non »	41%	22%	34%	29%

La classification des réponses selon le facteur diatopique témoigne d'un paradoxe pour la ville de Gatineau. Bien que celle-ci soit située à proximité immédiate de l'Ontario anglophone, les jeunes de familles unilingues ne considèrent pas que le français soit menacé par l'anglais. D'un autre côté, Montréal qui se veut un centre francophone de grande importance au sein du Canada français, émet un signal d'alerte concernant le statut de la langue française. Même si la distance entre ces deux villes n'est que de 165 kilomètres à vol d'oiseau, le sentiment vis-à-vis de la stabilité du français varie de 20%.

Consciente de l'insuffisance de la méthode quantitative pour l'évaluation d'une question plus complexe, à savoir le fonctionnement de l'aménagement linguistique, nous avons proposé aux enquêtés la possibilité d'exprimer leur opinion épilinguistique et de nuancer ainsi la rigueur de la réponse en « oui » ou « non ».

Le goût des jeunes Québécois quant aux recherches sur la langue a amené des opinions épilinguistiques dans la majorité des cas : dans les quatre milieux, au moins 94% des questionnés se sont prononcés sur la situation sociolinguistique actuelle au Québec, ceci étant valable et pour les enquêtés des milieux familiaux unilingues et pour les enquêtés des milieux familiaux plurilingues. La réactivité est cependant plus observable chez les garçons que chez les filles. Dans cette continuité, quelques opinions épilinguistiques choisies vont être présentées :

« Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? »

Oui

« On remarque une anglicisation marquante de la communauté québécoise. » (garçon, 16 ans, Gatineau)

« Car il y a de plus en plus de monde qui parle anglais au Québec. » (fille, 14 ans, Montréal)

« Dans certains endroits comme Montréal il y a beaucoup d'anglophones et il arrive de se faire répondre en anglais dans des magasins. De plus, les anglicismes sont beaucoup utilisés. » (f, 15 ans, Québec)

« Car plusieurs parties du Canada sont occupées par des anglais [*sic*]. » (m, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Non

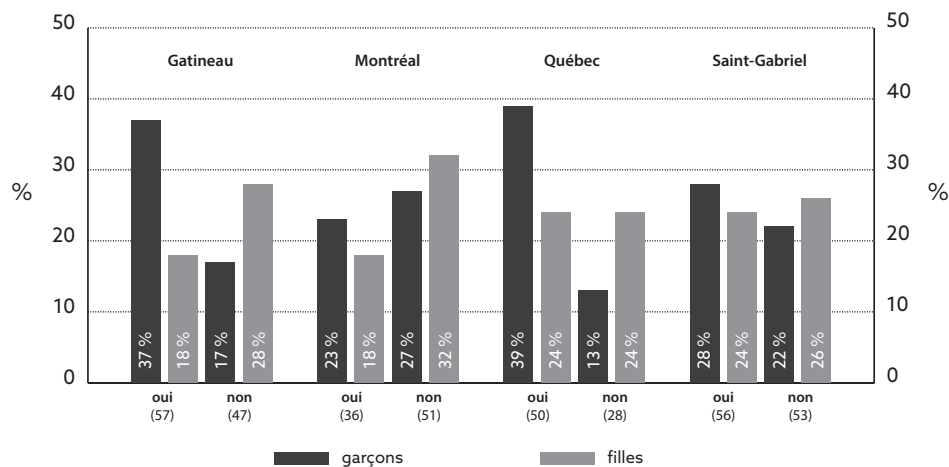
« Non parce que je ne crois pas que c'est le fait de parler anglais et français qui menace le français, mais l'utilisation unique de l'anglais dans plusieurs aspects de la vie. » (f, 15 ans, Gatineau)

« Car plusieurs québécois parlent très mal anglais. » (m, 14 ans, Montréal)

« Parce que nous sommes quand même conscients de son importance. » (fille, 14 ans, Québec)

« Car ce n'est pas une menace, c'est un changement. Il faut s'adapter. » (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Les points de vue sur la menace du français visent des aspects différents. Les jeunes sont conscients de la diversité géolinguistique et ceci non seulement dans le cadre du Québec même (voir l'allusion sur la ville de Montréal) mais aussi dans le cadre du Canada en entier. Leurs observations, parfois teintées d'humour, touchent également les capacités linguistiques des Québécois et le danger de l'imprégnation du français par l'anglais de l'intérieur. Certains commentaires ont une valeur d'énonciation générale. Par exemple, l'affirmation « on remarque une anglicisation marquante de la communauté québécoise » incite des questions supplémentaires « Comment est-ce que vous comprenez cela ? Comment se produit cette anglicisation ? Qui remarque cette anglicisation ? », etc.



Graphique 8 : Protection du français de la part de l'État vue par les jeunes francophones

Quant à la deuxième question sur l'aménagement linguistique, « Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? », le résultat issu de la première question se voit dupliqué. Les filles (colonnes rouges) sont plus sensibles à la précarité langagière tandis que les garçons sont plus confiants en l'activité des organismes responsables du soin du français au Québec. Cette tendance est très marquée à Gatineau et à Québec où le pourcentage des garçons optimistes est deux fois supérieur (à Québec presque le double) à celui des filles.

Tableau 16 : Protection du français de la part de l'État selon les sites chez les enquêtés francophones

réponse	Gatineau	Montréal	Québec	St-Gabriel
« oui »	55%	41%	64%	51%
« non »	45%	59%	36%	49%

L'évaluation générale de la situation contemporaine ne permet de pencher uniquement ni vers le sentiment de satisfaction ni vers l'insatisfaction. Les francophones de St-Gabriel surtout et, plus légèrement, de Gatineau oscillent entre l'affirmation et la mise en cause de l'efficacité de la protection du français. Les adolescents de Montréal qui croient que la protection est suffisante n'atteignent pas non plus la moitié du total des enquêtés montréalais francophones. En revanche, l'attitude traditionnelle se maintient à Québec où l'optimisme est le plus grand.

En réponse à la question « Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? », les enquêtés francophones ont réagi de la manière suivante :

Oui

« Car beaucoup de publicités et de lois sont mis en place pour la concerner. » (m, 16 ans, Gatineau)

« Je pense que c'est important de la protéger, mais que c'est essentiel de parler anglais, car c'est LA langue internationale. » (f, 13 ans, Montréal)

« Ils ne peuvent pas faire beaucoup de choses de plus. Ils ne peuvent pas empêcher de parler anglais. » (f, 15 ans, Québec)

« Car la loi 101 empêche beaucoup de commerce de faire leurs slogans en anglais et oblige les affiches à être en français. » (m, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Non

« L'État (Québec) fait son possible pour adopter des lois protégeant le français, mais le problème persiste et il y a de plus en plus de gens parlant des langues étrangères au Québec. » (m, 16 ans, Gatineau)

« Car elle est en train de disparaître. On ne se force pas à conserver cette langue. » (m, 14 ans, Montréal)

« Parce que le Canada, selon moi se «fruit» du Québec, de sa culture et de sa langue. » (f, 14 ans, Québec)

« Le gouvernement utilise beaucoup de termes anglais, même chose pour les médias ou autres compagnies. » (m, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Les jeunes ont débattu dans leurs propos la question de la protection du français. Même s'ils sont conscients des pas actifs entrepris par le gouvernement (lois, règlements, etc.), ils s'aperçoivent que mêmes les représentants du peuple n'observent pas la loi fermement. Elatiana Razafimandimbimanana appelle ce phénomène du non-respect de l'instrument principal de travail, c'est-à-dire de la langue, « l'irresponsabilité sociale »³⁷⁷. Elle constate l'apparition de ce phénomène non seulement chez les représentants du peuple et de la culture mais aussi chez les politiciens, les enseignants et les journalistes.

À leur âge, les enquêtés se rendent compte des limites : le gouvernement ne peut pas empêcher de parler anglais. Les uns blâment les Québécois de ne plus s'efforcer de soigner le français et accentuent l'importance du Québec au sein du Canada, les autres signalent qu'il y a plusieurs menaces linguistiques hypothétiques au Québec faisant ainsi allusion à la population allophone.

377 Elatiana Razafimandimbimanana, 2005, *Français, franglais, québé-quoi ? Les jeunes québécois et la langue française : enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, p. 207.

Dans le sous-chapitre suivant, nous observeront si et comment le sentiment de précarité langagière au Québec diffère chez les adolescents issus d'un milieu anglophone.

7.2.2 Sentiment de précarité langagière éprouvé par les enquêtés du groupe linguistique anglophone

Vingt-deux pour cent de l'ensemble des enquêtés appartiennent au groupe anglophone. Ce chiffre correspond à 147 questionnaires, dont 52 passés à Gatineau, 31 à Montréal, 30 à Québec et 34 à Saint-Gabriel-de-Valcartier. Un(e) enquêté(e) n'ayant pas spécifié son sexe, les graphiques qui incluent le facteur sexe contiendront les réponses de 67 filles et de 79 garçons. Le procédé d'analyse des données est identique au traitement des données du groupe francophone. On commence alors avec la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? ».

Les questionnaires des jeunes anglophones témoignent d'une diversité d'opinions accentuée si l'on applique le facteur diatopique et la variable sexe. Les garçons anglophones de Québec sont sensiblement plus soucieux par rapport à la menace du français. Au contraire, les opinions des filles et des garçons montréalais anglophones se ressemblent remarquablement.

Tableau 17 : Sentiment de précarité langagière selon les sites chez les enquêtés anglophones

réponse	Gatineau	Montréal	Québec	St-Gabriel
« oui »	58%	39%	57%	56%
« non »	42%	61%	43%	44%

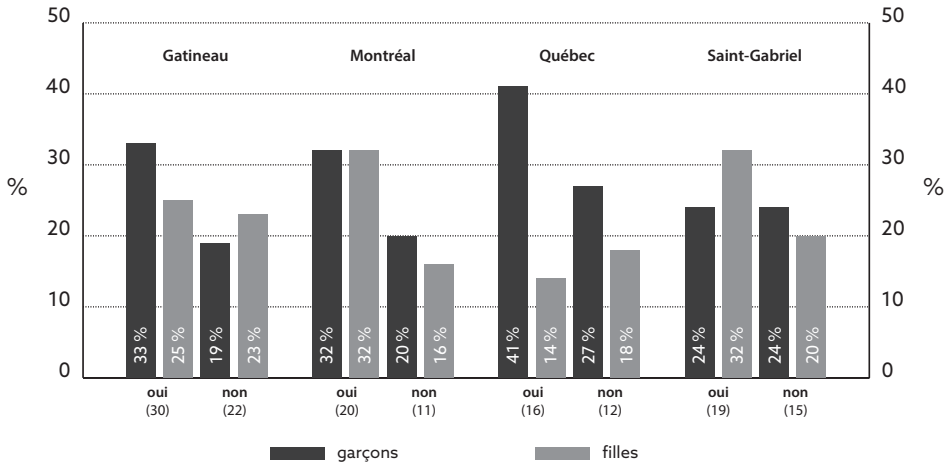
Le sentiment de précarité langagière chez les jeunes anglophones reste modéré bien que la réponse affirmative sur la menace du français prévaut. En outre, à Montréal, les jeunes anglophones ne ressentent pas la situation linguistique du français comme précaire ou, au moins, ils l'estiment de manière moins exacerbée.

Du côté des opinions épilinguistiques, citons un exemple de réponse affirmative et un exemple de réponse négative pour chaque site.

« Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? »

Oui

« Comme on utilise beaucoup d'anglicismes, on a tendance à oublier la richesse de la langue française et / ou mal orthographier les mots français. » (f, 16 ans, Gatineau)



Graphique 9 : Menace du français de la part de l’anglais vue par les jeunes anglophones

« Parce que plusieurs employés dans plusieurs commerces parlent uniquement l’anglais ? De plus, plusieurs immigrants venant ici parlent seulement l’anglais. » (m, 14 ans, Montréal)

« Oui, mais pas de disparition. Il menace la qualité parlée du français. » (m, 14 ans, Québec)

« Car nous sommes envahis par la marée d’anglophones qui parvient de partout ! » (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Non

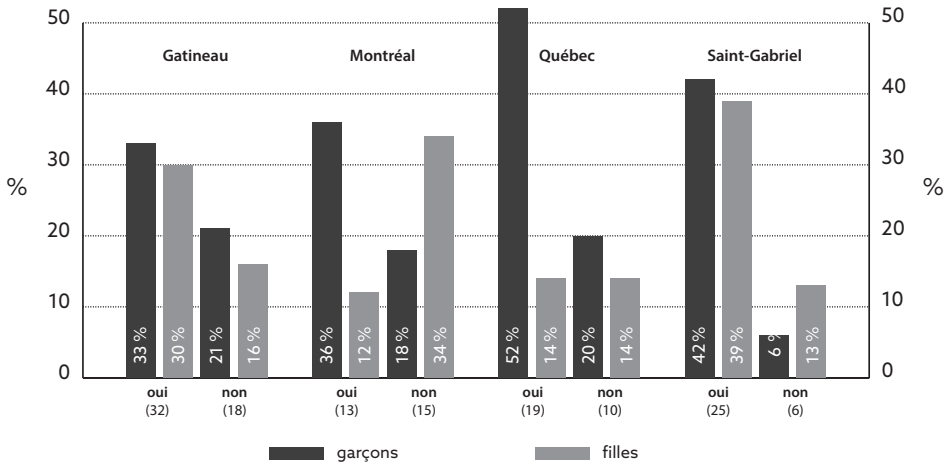
« Nous utilisons des anglicismes mais pas au point où l’anglais menace le français. » (m, ?, Gatineau)

« Je crois que les lois qu’ils ont fait pour protéger le français vont garder la langue. » (m, 13 ans, Montréal)

« Plusieurs langues ont survécu à la menace de d’autres langues, alors pourquoi pas le français. » (f, 14 ans, Québec)

« Le français et l’anglais peuvent très bien cohabiter ensemble. » (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Les opinions affirmatives tournent premièrement autour de l’impact de l’anglais sur le français parlé mais les enquêtés sont en même temps conscients de la détérioration de la qualité de l’orthographe. D’un autre côté, les enquêtés qui voient la situation de manière optimiste croient en la puissance de la tradition linguistique française au Québec et en l’action du gouvernement tout en se



Graphique 10 : Protection du français de la part de l'État vue par les jeunes anglophones

référant à l'histoire comparative ou la possibilité éventuelle de cohabitation des deux langues.

Les garçons et les filles de Gatineau et de St-Gabriel ont *grossa modo* le même sentiment que la protection du français est suffisante. Par contre, l'opinion des jeunes garçons montréalais est en opposition avec leur opinion à celle des jeunes filles montréalaises qui, elles, soutiennent l'idée que le gouvernement pourrait en faire davantage pour protéger le français. Les étudiantes de Québec sont à moitié satisfaites, à moitié mécontentes de l'activité gouvernementale tandis que les garçons sont plus clairs, ils sont satisfaits du procédé protecteur.

Tableau 18 : Protection du français de la part de l'État selon les sites chez les enquêtés anglophones

réponse	Gatineau	Montréal	Québec	St-Gabriel
« oui »	64%	46%	66%	81%
« non »	36%	54%	34%	19%

Si les enquêtés de Montréal penchent plutôt vers l'opinion que la protection du français de la part de l'État n'est pas suffisante, les quatre cinquièmes des jeunes de St-Gabriel sont persuadés que l'État fait de son mieux pour le protéger. Les adolescents de Gatineau et de Québec se trouvent entre les deux limites. Ils sont plutôt optimistes par rapport à l'efficacité de la protection.

Ci-des-sous, voilà quelques propos qui ont accompagné l'option quantitative « oui » ou « non » dans le questionnaire.

« Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? »

Oui

« L'État a déjà passé des lois pour protéger la langue française et les programmes d'éducation et les règlements dans les écoles francophones sont déjà assez stricts par rapport à l'anglais. » (m, 16 ans, Gatineau)

« Le français sera et restera toujours la nôtre du Québec et d'autres régions. C'est assez. » (m, 14 ans, Montréal)

« Je pense qu'elle est exagérée. Je pense que les gens devraient avoir le droit de choisir quelle langue ils veulent parler. » (m, 14 ans, Québec)

« Il insiste beaucoup pour que le peuple du Québec parle français de façon très bien, alors je pense qu'ils en font assez. » (m, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Non

« Car l'État ne peut pas contrôler la façon qu'on dialogue entre amis. » (m, 15 ans, Gatineau)

« Il y a beaucoup trop de personnes dans plusieurs domaines (médecine, par exemple) parlant uniquement l'anglais et le gouvernement n'agit pas. » (m, 14 ans, Montréal)

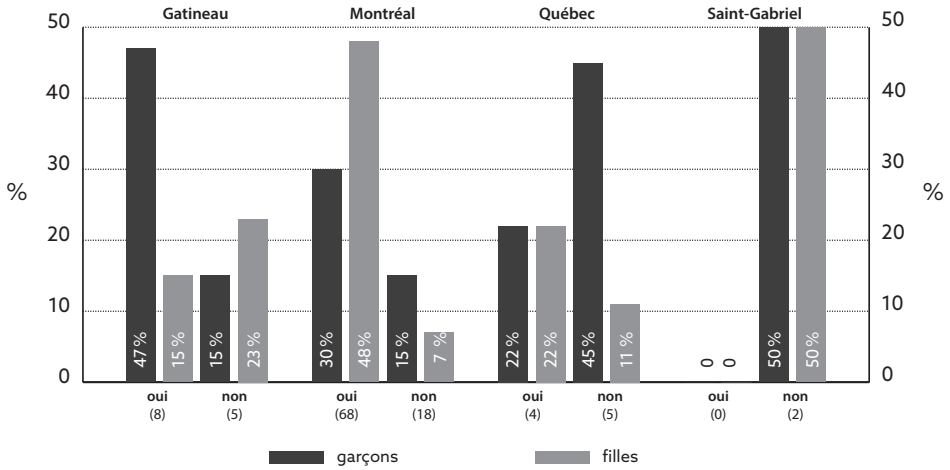
« Il n'organise aucun événement pour la conservation de la langue française. » (f, 14 ans, Québec)

« Car il n'y a pas vraiment de changements visibles. » (f, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Les opinions épilinguistiques prouvent que si l'on veut voir de l'action, on la voit, si l'on ne veut pas la voir, on ne la voit pas. Parmi les opinions négatives, des allusions à l'environnement professionnel apparaît (concrètement à la médecine) indiquant que le gouvernement vise la population en général mais n'agit pas sur le « micro-plan ». Il semble même que, selon certains enquêtés anglophones, la protection du français est exagérée et que le gouvernement pourrait ralentir son zèle.

7.2.3 Sentiment de précarité langagière éprouvé par les enquêtés du groupe linguistique allophone

Avant de procéder aux graphiques et aux commentaires, il est indispensable de rappeler que le nombre de questionnaires dans les sites est déséquilibré. L'asymétrie est évidente notamment à Montréal où nous avons à notre disposition 86 questionnaires allophones par rapport à Saint-Gabriel où nous ne disposons que de deux questionnaires.



Graphique 11 : Menace du français de la part de l'anglais vue par les jeunes allophones

À Montréal, où le nombre de questionnaires permet une évaluation des déclarations plus objective que dans d'autres sites, ce sont les filles allophones qui sont plus soucieuses que les garçons quant au sentiment de précarité langagière. En ce qui concerne les colonies de Gatineau et de Québec, nous voyons que la tendance est divergente pour les deux sexes et encore davantage pour les garçons.

Tableau 19 : Sentiment de précarité langagière selon les sites chez les enquêtés allophones

réponse	Gatineau	Montréal	Québec	St-Gabriel
« oui »	62%	79%	44%	0%
« non »	38%	21%	56%	100%

Sans anticiper la synthèse des analyses des trois groupes linguistiques, les pourcentages de Montréal et de Québec indiquent que, depuis la perspective diatopique, le groupe linguistique allophone a ses spécificités.

Comment les enquêtés allophones font-ils le bilan de la situation ? Voilà plusieurs réponses à la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? »

Oui

« Il l'a toujours été et avec Internet, jamais l'anglais n'a été aussi favorisé. » (m, 16 ans, Gatineau)

« Montréal n'est qu'une petite ville du Canada entouré par plusieurs provinces anglophones + anglais = langue mondial -> donc se doit d'être su au Québec. » (f, 13 ans, Montréal)

« Oui, car déjà avec le français des québécois n'est pas très bon, les anglais ne se gênent pas d'utiliser leur langue pour s'exprimer. » (m, 14 ans, Montréal)

« Beaucoup d'anglais partout à l'extérieur des frontières du Québec. » (m, 14 ans, Québec)

aucune opinion épilinguistique affirmative sur cette question à Saint-Gabriel-de-Valcartier

Non

« Bien sûr, il y a plusieurs anglicismes qui sont présents dans notre quotidien, mais cela ne veut pas dire que l'on ne parle pas français. Tant que l'on parle français tout va bien. » (f, 16 ans, Gatineau)

« Canada, c'est un pays qui est influencé aussi par d'autres pays (Mexique, Chine, Congo, etc.). » (m, 12 ans, Montréal)

« Les jeunes commencent à avoir une plus forte appartenance québécoise. Ex: Souveraineté populaire chez les jeunes³⁷⁸. » (m, 17 ans, Québec)

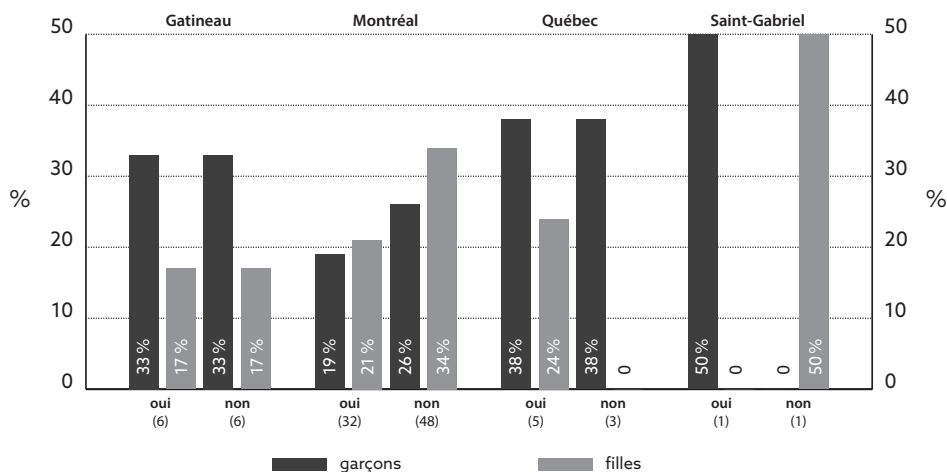
« Car plusieurs personnes parlent toujours le français et n'arrêtent jamais. Il y a des protecteurs de la langue française et la langue peut être un sentiment d'appartenance. » (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Les préoccupations qui expliquent le sentiment de précarité chez certains des enquêtés se fondent sur le facteur extérieur d'influence sur le français. Ce fait est plus remarquable chez les enquêtés allophones que ce ne l'était chez les enquêtés francophones et anglophones. De même que dans les opinions épilinguistiques des jeunes anglophones, une remarque sur la présence et une nocivité potentielle de la part des autres langues apparaît.

Les colonnes bleues de Gatineau³⁷⁹ et de Québec démontrent que les garçons, aussi peu nombreux qu'ils soient dans l'ensemble, forment deux camps proportionnés quant à la question de la protection du français de la part de l'État. L'application du facteur sexe révèle que les jeunes Montréalaises et Montréalais allophones s'entendent bien sur cette question.

378 L'ensemble des personnes d'ascendance canadienne-française et d'émigrés français, marocains, haïtien et salvadorien qui développent un profond attachement et un fort sentiment d'appartenance au Québec. Érudit : http://www.erudit.org/livre/hellyd/2001/livre3_div03.htm, [18/03/2015].

379 Ainsi que les colonnes rouges quant à Gatineau.



Graphique 12 : Protection du français de la part de l'État vue par les jeunes allophones

Tableau 20 : Protection du français de la part de l'État selon les sites chez les enquêtés allophones

réponse	Gatineau	Montréal	Québec	St-Gabriel
« oui »	50%	40%	63%	50%
« non »	50%	60%	37%	50%

Les jeunes allophones qui résident à Québec penchent plutôt vers l'opinion que l'État protège le français de manière efficace tandis que les Montréalais penchent légèrement davantage vers l'insuffisance de la protection du français.

Passons aux opinions épilinguistiques sur la question « Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? » pour découvrir comment les allophones évaluent le travail protecteur des autorités.

Oui

« Car ce n'est pas à l'État à protéger la langue mais à la population de l'exiger. » (m, 16 ans, Gatineau)

« On ne peut pas limiter la culture et le langage juste par des lois, il faut avoir une volonté de la présenter. » (m, 14 ans, Montréal)

« Car nous ne pouvons pas poursuivre nos études en anglais au secondaire si l'un de nos parents ne l'est pas. » (f, 17 ans, Québec)

« Car nous n'avons pas de problème avec le français et les députés se doivent d'être bilingues. » (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Non

« La loi pour sa forme originale aurait pu bien aider, mais les compromis et le manque d'agissements la rend inutile. » (m, 16 ans, Gatineau)

« Si le gouvernement prend cette issue avec importance, il renforcerait les lois sur les panneaux, les employés, les écoles afin de préserver la langue. » (f, 13 ans, Montréal)

« Parce que de toute manière, les lois sont faites pour être désobéies et personne ne contrôle. » (m, 14 ans, Québec)

aucune opinion épilinguistique négative sur cette question à Saint-Gabriel-de-Valcartier

Les enquêtés allophones, qu'ils croient ou non que l'État fait de son mieux pour protéger le français, témoignent d'une attitude pragmatique : ils se rendent bien compte que l'action entière ne repose pas seulement sur le dos du gouvernement mais qu'une grande part de travail actif devrait être exigé de la part de la société québécoise. Les propositions donnent à entendre que l'attention est portée surtout sur le gouvernement et ses membres et que le comportement langagier du public est ainsi négligé. L'affirmation d'un bon travail de l'État faite par l'étudiante de Saint-Gabriel-de-Valcartier a une teinte opposée aux autres : selon elle, l'action du gouvernement est aussi bien méthodique et réfléchie qu'elle limite la liberté de choisir délibérément le type de formation que l'on veut suivre.

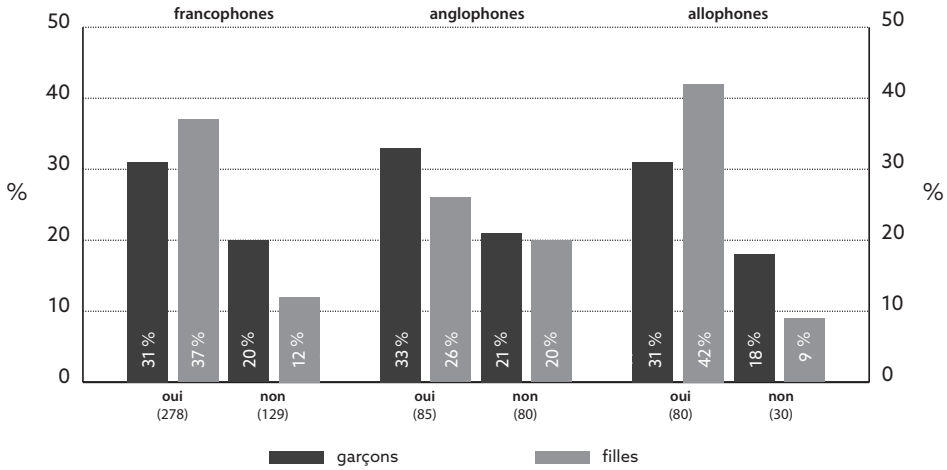
En ce qui concerne le caractère des opinions épilinguistiques, nous nous sommes aperçue que les filles³⁸⁰ expriment leurs opinions de manière générale, elles répètent souvent ce qu'elles entendent dans leur entourage. Sans vouloir généraliser ou dégrader la valeur de leurs propositions, les filles semblent se cacher derrière les opinions de ceux qu'elles croient être majoritaires ou ayant gagné leur respect. Au contraire, les propositions des garçons laissent la place à la réflexion, sont plus concrètes, plus ouvertes et plus directes que les propositions des filles. Ce fait explique pourquoi la majorité des opinions épilinguistiques citées *supra* proviennent des garçons³⁸¹.

7.2.4 Synthèse comparative des déclarations juvéniles sur la situation linguistique contemporaine au Québec

Les lignes précédentes ont ouvert un espace pour explorer les points de vue des enquêtés et éclaircir l'idée de la pertinence de l'application du facteur des groupes linguistiques.

380 Ce constat est valable pour les filles francophones, anglophones ainsi qu'allophones.

381 Les exemples d'opinions épilinguistiques ont été choisis selon la qualité de leur contenu. D'abord, nous avons lu toutes les propositions. Ensuite, nous avons choisi les plus informatives. Le profil sociologique de l'auteur de l'opinion a été consulté à la fin.



Graphique 13 : Synthèse des attitudes sur la menace du français de la part de l'anglais

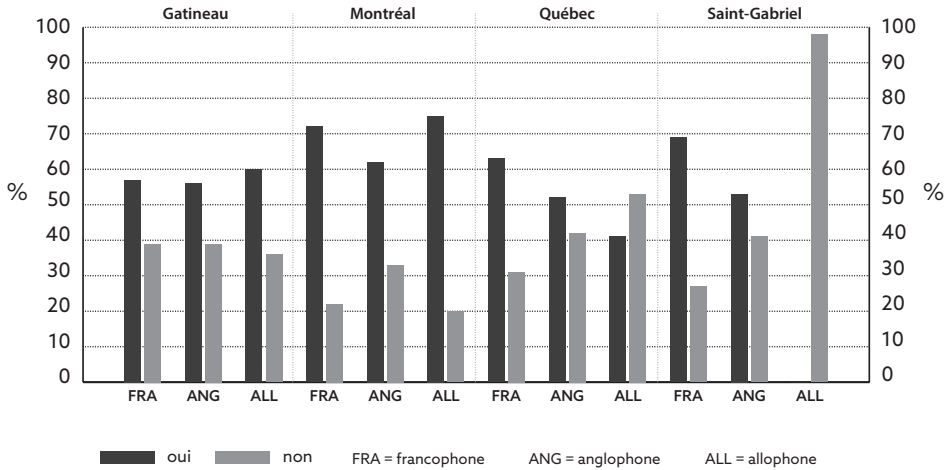
Commençons cette synthèse avec la question n° 1 : « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? ».

Les colonnes rouges de tous les terrains et notamment du terrain allophone rappellent que les filles sont touchées davantage par le sentiment de précarité langagière. Cependant, les garçons penchent également vers l'opinion que le français est menacé par l'anglais à l'époque contemporaine. Rappelons que, pour le groupe anglophone, ce sont les garçons de Québec qui ont manifesté le plus d'inquiétude vis-à-vis du français tandis qu'à Montréal, l'attitude des garçons et des filles se ressemble comme deux gouttes d'eau.

Tableau 21 : Sentiment de précarité langagière selon les groupes linguistiques

réponse	Francophones	Anglophones	Allophones
« oui »	68%	52%	73%
« non »	32%	48%	27%

Le score des jeunes anglophones ne fait pas ressortir d'opinion tranchée sur la cohabitation des deux langues en comparaison avec les jeunes francophones et, surtout, les allophones. Même si les trois groupes linguistiques affirment un degré spécifique de menace hypothétique, les chiffres du tableau révèle un résultat inattendu : les jeunes allophones sont légèrement plus soucieux par rapport à la coexistence du français et de l'anglais que les jeunes francophones.



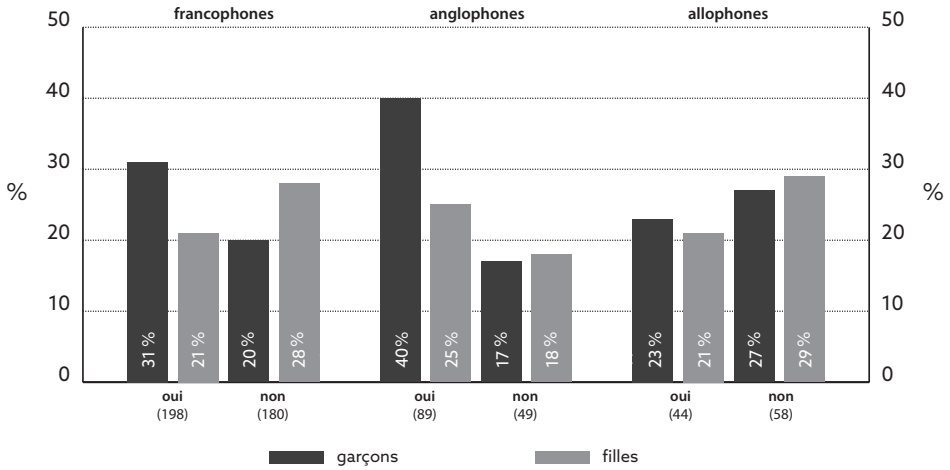
Graphique 14 : Sentiment de précarité langagière selon les groupes linguistiques et selon les sites

Il convient de rappeler que, quant aux francophones, les Montréalais se préoccupent du statut du français plus que les francophones des autres terrains. Par ailleurs, les jeunes francophones de Gatineau semblent garder une attitude sereine par rapport à la situation linguistique.

À la différence des adolescents francophones, les Montréalais anglophones, garçons et filles confondus, voient la situation de manière positive. Ainsi, la question sur l’objectivité de l’évaluation de la situation se pose. Cette objectivité diverge certainement selon la perspective des trois groupes linguistiques. Il serait alors plus convenable de parler d’opinions subjectives des enquêtés car l’objectivité n’existe pas dans ce cas-là. À la limite, on pourrait parler de trois objectivités : francophone, anglophone et allophone. Il résulte de cela que la perception de la réalité diffère. Par conséquent, il faut concevoir le regard sur la réalité basée sur les questionnaires et étudiée dans de le cadre de cette recherche comme une réalité subjective.

Si les anglophones montréalais sont optimistes, les allophones montréalais sont les plus grands pessimistes de notre recherche : quatre cinquièmes d’entre eux ressentent une menace sur le français. Au contraire, les allophones de Québec penchent plutôt vers l’opinion que le français n’est pas menacé. La réalité subjective est alors conditionnée non seulement par l’appartenance au groupe linguistique mais aussi par les points de vue diatopique et diastratique³⁸².

382 Nous pouvons nous douter que les facteurs diaphasique (les enquêtés auraient peut-être répondu différemment dans une autre situation) et diachronique (l’évolution des opinions dans le temps, par l’influence de l’entourage) jouent également leur rôle mais ces deux facteurs ne sont pas saisissables par notre recherche.



Graphique 15 : Synthèse des attitudes sur la protection du français de la part de l'État

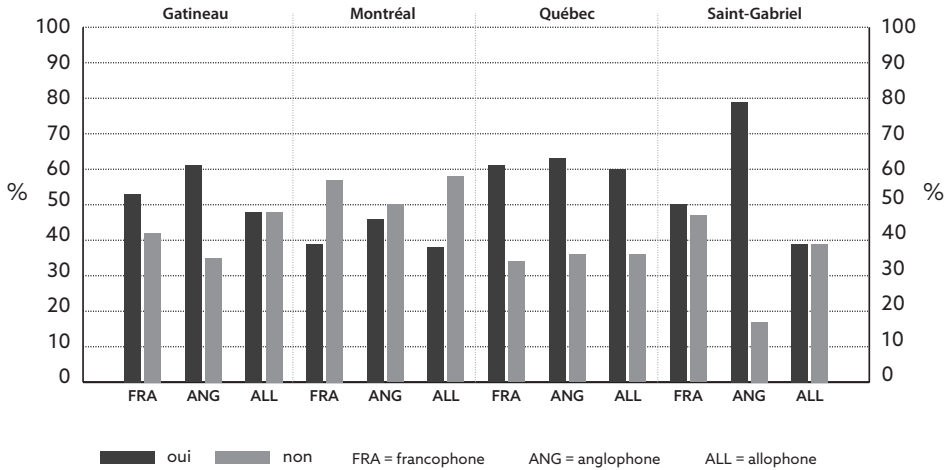
Pour résumer la question sur la menace du français de la part de l'anglais, observons le graphique ci-dessus. La colonne bleue exprime le pourcentage des jeunes enquêtés qui sont persuadés qu'une certaine menace existe, la colonne rouge représente les opinions de ceux qui ne sont pas d'accord avec le sentiment de précarité langagière au Québec. Plus les colonnes voisines ont la même hauteur, donc atteignent un pourcentage semblable, plus les opinions des jeunes sont équilibrées. D'un point de vue diatopique, les opinions sur la situation linguistique contemporaine sont les plus cohérentes à Québec, les moins à Montréal. Pour Gatineau, le facteur des groupes linguistiques ne joue pas un rôle décisif. Du point de vue des groupes linguistiques, les allophones³⁸³ et, légèrement davantage, les anglophones ne sont pas aussi radicaux que les francophones chez lesquels les ciseaux imaginaire représentant les réponses « oui » et « non » sont plus ouverts.

Procédons à la synthèse des opinions sur la question « Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? ».

L'incohérence des opinions des jeunes est marquante. Les garçons anglophones (colonne bleue) sont ceux qui sont les plus persuadés de la protection suffisante du français de la part de l'État. Par rapport à eux, les filles anglophones sont plus hésitantes quant à cette question. Les adolescents francophones, filles et garçons confondus, oscillent entre la suffisance (52%) et l'insuffisance (48%) de la protection de même que les adolescents allophones.

383 Comme seulement deux enquêtés de Saint-Gabriel ont été classés comme allophones, Saint-Gabriel n'est pas inclus dans la statistique pour ne pas troubler le résultat.

7 Aménagement linguistique du point de vue des adolescents québécois contemporains



Graphique 16 : Protection du français de la part de l'État selon les groupes linguistiques et selon les sites

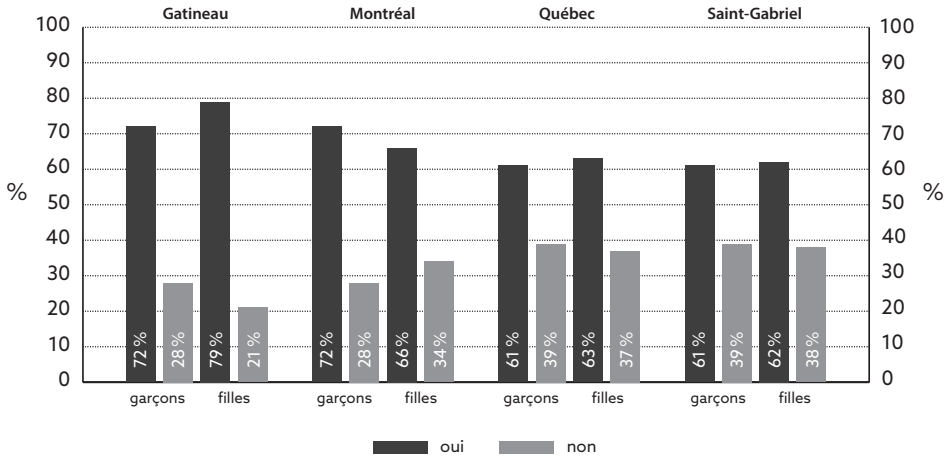
Tableau 22 : Protection du français de la part de l'État selon les groupes linguistiques

réponse	Francophones	Anglophones	Allophones
« oui »	52%	65%	44%
« non »	48%	35%	56%

L'information essentielle qui ressort du tableau ci-dessus est que les enquêtés francophones sont divisés en *grosso modo* deux moitiés : les uns croient que la protection du français est suffisante, les autres en doutent. Les enquêtés anglophones penchent vers l'opinion que l'action de l'État est suffisante tandis que les enquêtés allophones sont ceux qui sont les plus sceptiques en ce qui concerne le travail du gouvernement.

L'application de la variable des groupes linguistiques se révèle pertinente notamment pour montrer le contraste entre les attitudes des jeunes de Montréal et des autres sites. Contrairement à ce que nous avons attendu des analyses, ce sont les Montréalais qui ont davantage exprimé leur mécontentement avec le travail de l'État. Conformément à la description des terrains étudiés, on aurait attendu un résultat tout inverse : la ville de Québec, et légèrement moins Gatineau, comme représentants les plus soucieux quant au développement de la francophonie au Québec et la ville de Montréal comme la moins inquiète. C'est l'inverse qui est vrai.

Rappelons encore que les filles francophones de Gatineau et de Québec et les filles anglophones de Montréal sont plus soucieuses que leurs homologues



Graphique 17 : Corrélation entre les sentiments de précarité langagière et la suffisance de la protection officielle selon les sites

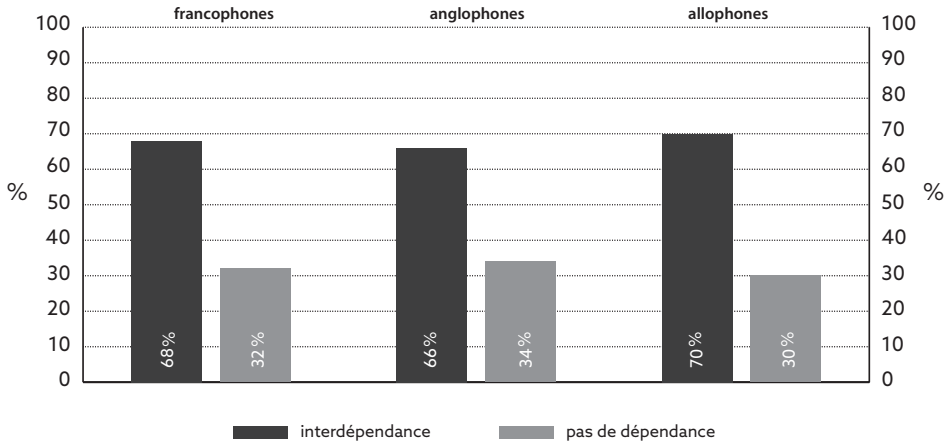
masculins. Les opinions sur l'(in)suffisance de la protection sont cependant équilibrées chez les filles et les garçons allophones de Gatineau et chez les garçons allophones de Québec : la moitié d'entre eux croient que la protection est suffisante, l'autre moitié ne le croient pas.

Pour conclure la partie concernant l'attitude des enquêtés sur l'efficacité de la coexistence du français et de l'anglais au Québec, posons-nous la question sur l'intégralité des opinions des enquêtés : jusqu'à quel point le sentiment de précarité langagière se rapporte-t-il au sentiment d'insuffisance de l'activité des autorités publiques ? Les graphiques suivants nous aideront à formuler la réponse.

Les colonnes bleues désignent le pourcentage de ceux dont les déclarations sur le statut contemporain de la coexistence du français et de l'anglais et sur le travail de l'État sont interconnectées. Autrement dit, la colonne bleue exprime en pourcentage les enquêtés qui

- 1) déclarent que le français est menacé par l'anglais et que, en même temps, la protection du français de la part de l'État n'est pas suffisante
- 2) déclarent que le français n'est pas menacé par l'anglais et que, en même temps, la protection du français de la part de l'État est suffisante.

Les colonnes rouges désignent le pourcentage des enquêtés qui ne voient pas d'interconnexion entre la menace du français et le rôle de l'État. Elles englobent ceux qui ont coché les options suivantes :



Graphique 18 : Corrélation entre les sentiments de précarité langagière et la suffisance de la protection officielle selon les groupes linguistiques

- 1) le français est menacé par l’anglais et la protection du français de la part de l’État est suffisante
- 2) le français n’est pas menacé par l’anglais et la protection du français de la part de l’État n’est pas suffisante.

Le facteur diatopique et la variable sexe appliqués, on constate que les garçons et les filles de tous les terrains étudiés voient une certaine interaction entre le statut des deux langues et l’effet des pas entrepris par les autorités. Ce sont surtout les enquêtés de Gatineau et les enquêtés masculins de Montréal qui partagent cette opinion. Presque deux cinquièmes des jeunes de Québec et de Saint-Gabriel-de-Valcartier ne constatent pas de corrélation entre ces deux phénomènes.

L’opinion des adolescents québécois sur l’interdépendance menace / protection est presque identique dans les trois groupes linguistiques. Sur la base des analyses présentées, nous pouvons tirer la conclusion qu’au moins deux tiers des adolescents québécois sont persuadés que la situation linguistique actuelle au Québec dépend de l’efficacité du travail de l’État et que l’activité de celui-ci influence directement le statut du français par rapport à l’anglais.

7.2.5 Simplification des résultats : réduction des groupes linguistiques en unilingue et plurilingue

Pour simplifier les résultats des analyses présentées sur les pages précédentes, nous réduirons le nombre de trois groupes linguistiques à deux et généraliserons brièvement les résultats reçus afin de souligner l'attitude des jeunes Québécois francophones par rapport aux jeunes anglophones et allophones.

Au niveau de la variable sexe, nous avons pu constater que les filles des familles unilingues francophones ressentent plus de précarité pour le français et cette attitude légèrement pessimiste s'est révélée aussi chez les garçons des familles plurilingues.

Le sentiment de menace du français au Québec est plus accentué chez les enquêtés des familles unilingues tandis qu'il est légèrement moins ressenti par les adolescents des familles plurilingues des milieux avec une forte présence d'anglophones et d'allophones (Montréal et St-Gabriel-de-Valcartier). Le milieu familial des sites essentiellement francophones, Gatineau et Québec, n'assure presque aucune influence de l'unilinguisme présumé sur l'homogénéité de réponses des enquêtés francophones.

CONCLUSION

Tout au long de la rédaction du présent livre, nous avons à l'esprit l'idée de Thor Heyerdahl sur l'existence des frontières. Sa citation a non seulement stimulé notre curiosité mais elle nous a aussi inspirée le développement du potentiel flexible des analyses. Ce que notre recherche a offert par rapport aux nombreux travaux sur les anglicismes en français québécois, c'est un travail avec un groupe ciblé mineur sur une combinaison inexplorée de terrains spécifiques accompagné d'un facteur non standard, celui des groupes linguistiques.

Ce qui empêche de mener les recherches auprès de la génération des adolescents c'est leur âge qui rend la mise en contact avec ce groupe ciblé presque impossible. De surcroît, les périples liés aux revendications des Commissions d'éthique découragent les chercheurs de faire des enquêtes de terrain auprès des jeunes et de mener à bien des enquêtes quantitatives pour évaluer les hypothèses généralement diffusées sur l'attitude des jeunes envers la situation linguistique au Québec contemporain. À notre connaissance, notre recherche est la première de ce type. Lors du 83^e Congrès de l'ACFAS tenu à Montréal en 2014, l'Office québécois de la langue française a montré son intérêt pour notre travail et nous a demandé de l'informer des résultats de notre recherche.

La coexistence de deux langues officielles et de dizaines de langues étrangères sert d'inspiration et éveille la curiosité. Cependant, bien que ce large champ d'étude soit tentant, nous avons décidé d'orienter notre attention sur la confrontation des langues officielles et de laisser l'influence des autres langues aux effets secondaires, comme un fil parallèle qui se profile à côté de notre étude. Le présumé désavantage initial de ne pas être Québécoise s'est progressivement transformé en avantage. Les barrières présumées, sous formes de doutes quant à la logistique de la recherche et de la réalisabilité du travail en général, ont été franchies.

Conclusion

Nous avons orienté notre recherche vers l'usage des anglicismes dans le langage des jeunes Québécois et leur point de vue quant à l'évolution du statut de la langue française au Québec. La spécificité de notre approche quant à la problématique des anglicismes, sinon largement discutée dans la société québécoise, consistait en l'application de la perspective de trois groupes linguistiques et, surtout, en le travail avec les déclarations des adolescents. Pour entrer au centre même des représentations sur les enjeux de l'usage des anglicismes, nous avons opté pour le choix de cinq catégories, ou bien de cinq exemples, d'anglicismes. Sur le modèle de ces exemples, nous voulions démontrer les principes du fonctionnement des anglicismes dans le français québécois. Enfin, il s'agissait de faire le point sur l'avis de la jeune génération sur l'état de l'aménagement linguistique contemporain.

Notre enquête de terrain s'est déroulée en deux phases : quantitative (au printemps 2012) et qualitative (au printemps 2013). Grâce à la première phase de l'enquête, nous avons pu créer un corpus écrit de 683 questionnaires. La deuxième phase de l'enquête a ensuite complété notre corpus par un corpus oral de 26 entretiens. Quant au caractère de ces deux types d'enquête, le questionnaire apporte les avantages de la vitesse d'obtention de données structurées et de la sincérité des enquêtés grâce à la promesse d'anonymat. Par contre, l'entretien est un puits d'opinions épilinguistiques nuancées, de langage oral et gestuel, et d'une interaction immédiate.

Dans la période intermédiaire qui a suivi la transcription des données et a précédé leur traitement, les questionnaires ont été répartis en trois groupes linguistiques ; à savoir francophone avec 408 questionnaires obtenus, anglophone avec 146 questionnaires obtenus et allophone avec 110 questionnaires obtenus. La moyenne d'âge des enquêtés était de 14,8 ans et la proportion de filles et de garçons quasi équilibrée, situation la plus adéquate pour nos analyses ultérieures.

En ce qui concerne l'usage des anglicismes en général, l'analyse des déclarations des enquêtés a éclairci les tendances. Selon notre enquête, la fréquence d'usage des anglicismes chez les jeunes Québécois francophones et allophones atteindrait son maximum entre l'âge de 14,5 ans et 17 ans. Malgré cela, les filles et les garçons francophones déclarent consciemment modérer la quantité d'anglicismes dans leur discours. Les anglophones de tous les âges, au contraire, porteraient moins attention au glissement des mots anglais.

Il a été demandé aux enquêtés de spécifier l'entourage dans lequel ils se sentaient le plus à l'aise pour utiliser les anglicismes. Nous leur avons proposé quatre options, à savoir le groupe d'amis, la famille, l'école et l'option « autre » accompagnée d'un espace blanc pour qu'ils puissent préciser ou ajouter un autre milieu. Les deux tiers des jeunes des trois groupes linguistiques estiment que le groupe d'amis est le milieu le plus favorable à l'utilisation d'anglicismes dans le discours. En comparaison avec les anglophones et les allophones, ce sont surtout

les jeunes francophones qui insèrent des anglicismes pour rendre leur langage plus « chic ». En deuxième position, les enquêtés placent le milieu scolaire, où l'usage correct du français est surveillé par les professeurs, ce qui semble empêcher une insertion plus élevée des anglicismes. Les jeunes anglophones déclarent parler avec un taux d'anglicismes plus élevé en famille pendant les discussions en français plus que les jeunes francophones et allophones.

Les enquêtés ont été invités à énumérer les anglicismes qu'ils utilisaient fréquemment et qu'ils avaient commencé à utiliser récemment dans leur discours. Conformément à la statistique basée sur l'occurrence des exemples des enquêtés, ce sont les anglicismes morphologiquement et phonétiquement bien implantés dans le français québécois et les jurons qui représentent la majorité lexicale de notre corpus. Pour pouvoir identifier les anglicismes les plus fréquents, nous avons comparé les transcriptions des questionnaires de 2012 avec les enregistrements des entretiens de 2013. Nous avons trouvé que seulement sept anglicismes apparaissaient dans les deux listes. Ces anglicismes étaient *cool*, *fuck*, *job*, *lousse*, *nice*, *noob* et *skill(s)*. Les enquêtés par questionnaire et les enquêtés par entretien ont identifié ce dernier comme le seul anglicisme récent.

Les déclarations de nos enquêtés sur les modalités de circulation des anglicismes ont confirmé notre hypothèse montrant que les enjeux de l'utilisation des anglicismes dans le discours dépendent du dia-système. Ainsi, l'acceptation et le rôle du mot *job* seront tout autres que ceux du mot *noob*. Dans le cas du premier, nous parlerons d'un vieil emprunt qui n'est parfois pas ressenti comme tel. Il subit des dérivations morphologiques et il trouve une place stable dans les dictionnaires. Les anglicismes de type *job* sont utilisés activement sur l'ensemble du territoire québécois. L'histoire de l'insertion de l'anglicisme *noob* est considérablement plus courte. Au moment de la passation des questionnaires, sa forme graphique n'était même pas figée. *Noob* serait identitaire pour les jeunes et il serait rattaché surtout aux jeux vidéo. Du point de vue diatopique, il serait plus répandu dans les milieux où le contact avec l'anglais est plus intense (Gatineau) que dans les milieux « conservateurs » francophones (Québec). Selon nos enquêtés, les anglicismes de type *noob* sont également plus fréquents dans le vocabulaire des jeunes anglophones et allophones que dans celui des jeunes francophones.

Bien que les questions posées aux enquêtés aient visé spécialement les anglicismes que les Québécois utilisent activement, le mot *deadline*, proposé aux enquêtés, est l'exemple d'un emprunt connu, en grande majorité, passivement. Pour cette raison, les enquêtés avaient du mal à classer ce lexème et à déterminer ses modalités d'emploi.

Avec l'augmentation du degré d'assimilation au système phonétique français, la forme de l'emprunt devient opaque et rend le décodage de son origine plus difficile. Tel est, par exemple, le cas de l'exemple d'anglicismes *lousse*. Son

Conclusion

contenu sémantique en français québécois est identique à celui en anglais ce qu'ont mentionné également les jeunes enquêtés par entretien. Pourtant, *lousse* ne peut pas être revendiqué comme identitaire pour tous les jeunes Québécois car l'analyse a démontré une discordance diatopique quant à ses modalités d'emploi. Les enquêtés de Montréal déclarent une connaissance de ce lexème réduite par rapport aux autres sites. En accord avec Patricia Lamarre, dans un milieu plurilingue, tel que Montréal, la construction identitaire se déroule d'une autre manière que dans les milieux plutôt unilingues, tels que Gatineau ou Québec.

Nos analyses ont révélé que l'anglicisme *skill* était un exemple d'anglicisme fréquent et récent dans le discours des adolescents québécois de tous les milieux étudiés. Pour cette raison, *skill* a été soumis à une étude approfondie depuis des perspectives différentes. Les anglicismes de type *skill* et, surtout, *job* sont répandus à travers le territoire québécois de manière proportionnelle. La probabilité de la persistance de l'apparition de ces types d'anglicismes est plus élevée que celle des anglicismes de type *noob*.

En ce qui concerne la diffusion et la fréquence d'emploi des anglicismes analysés, nous pouvons constater que le facteur diatopique joue un rôle plus important que le facteur diaphasique. Du point de vue diaphasique, les trois groupes linguistiques se sont mis d'accord sur le milieu le plus favorable à la vie et à la survie des anglicismes, à savoir un groupe d'amis. En revanche, l'application du facteur diatopique a démontré des divergences au sein des groupes linguistiques. Ainsi, nous sommes arrivés à une conclusion opposée à celle constatée dans l'étude de Marc Gagnon en 1974 selon laquelle le facteur diatopique n'a pas d'influence sur l'attitude des jeunes vis-à-vis de l'anglais. Bien au contraire, il résulte de notre étude que le potentiel de l'emploi du facteur des groupes linguistiques augmenterait grâce à son interconnexion avec le facteur diatopique.

Nos analyses permettent d'envisager qu'il y a une corrélation entre les déclarations de fréquence d'emploi des anglicismes et l'appartenance au milieu linguistique de la famille de l'adolescent questionné. Contrairement aux adolescents des familles anglophones et allophones, les enquêtés des milieux unilingues francophones utilisent des anglicismes moins activement, plus précisément cette différence est de 5%.

Le traitement de la partie de l'enquête sur l'aménagement linguistique nous a permis d'arriver à des conclusions concrètes. Premièrement, même si les garçons penchent également vers l'opinion estimant que le français au Québec est menacé, nous pouvons constater que le sentiment de précarité linguistique touche essentiellement les filles. Deuxièmement, les jeunes allophones sont un peu plus soucieux par rapport au futur du français que les jeunes francophones. Les opinions des jeunes anglophones sont mitigées. Quant au facteur diatopique, ce sont les enquêtés de la région montréalaise qui se sont prononcés sur une préoccupation aiguë envers l'avenir du français tandis que les enquêtés de la région

de Gatineau gardent une attitude placide. C'est surtout à Montréal que la pertinence des groupes linguistiques montre son plus grand potentiel car les opinions des enquêtés francophones, anglophones et allophones se confrontent. Dans le cas de Montréal, nous pouvons constater un désaccord considérable sur la précarité de la situation linguistique contemporaine au Québec. En revanche, l'application du facteur des groupes linguistiques a démontré une stabilité relative dans les opinions des jeunes de trois groupes linguistiques de la ville de Québec. L'interconnexion des déclarations sur l'emploi des anglicismes et des déclarations sur l'aménagement linguistique a abouti à la conclusion que les enquêtés selon qui le français au Québec est menacé par l'anglais et selon qui la protection du français de la part de l'État n'est pas suffisante, utilisent des anglicismes dans le discours quotidien.

Le facteur sexe et le facteur des groupes linguistiques combinés ont davantage fragmenté les enquêtés en ce qui concerne la question sur la protection du français de la part de l'État. Il en ressort que les francophones et les allophones oscillent entre la suffisance et l'insuffisance de la protection tandis que, dans le cas des anglophones, deux champs apparaissent : la majorité des garçons sont persuadés que la protection est suffisante mais la majorité des filles sont hésitantes. En général, les filles sont plus mécontentes que les garçons du travail de l'État en matière de protection active du français. De même que dans la question sur la menace du français, les allophones sont les plus sceptiques quant au caractère positif de la situation. La prise en considération du facteur diatopique a démontré une sensibilité négative plus élevée chez les enquêtés de Montréal que chez les enquêtés des autres sites.

Plus de deux tiers de l'ensemble des enquêtés partagent l'opinion que le niveau de la menace du français va de pair avec l'efficacité des mesures protectrices exigées par le gouvernement provincial et, dans une moindre mesure, par le gouvernement fédéral.

Pour conclure, les déclarations des adolescents québécois analysées dans le cadre de cette recherche indiquent que la jeune génération québécoise est ouverte au changement mais, en même temps et en accord avec Chantal Bouchard, les valeurs du patriotisme et de la fierté nationale continuent à être transmises d'une génération à l'autre malgré la mondialisation et une anglicisation omniprésente. Dans la logique micro-régionale, c'est-à-dire dans la zone des quatre sites étudiés, ce qui serait en train de se produire au niveau sociolinguistique, c'est une diversification du français québécois.

SUMMARY

Epilinguistic Approach of Local Teenagers Towards the Linguistic Situation in Quebec

This book deals with the relationship between teenagers in Quebec and the contemporary language situation there, and is based on the author's 2015 dissertation. It focuses on young people's view of language planning, as well as the specifics of occurrence, distribution, and use of English loanwords in everyday speech. The analysis, based on quantitative and qualitative research in the field (Gatineau, Montreal, Quebec, Saint-Gabriel-de-Valcartier), consists of 683 questionnaires and more than 7 hours of recorded interviews. The respondents were divided into three language groups according to their language capacities to discover if monolingualism, bilingualism, or multilingualism is the crucial role in the diversification of their opinions. Other applied factors were age (average of the respondents was 14.8 years), sex, and residence. The main objective of the research was the empirical verification of generally widespread assumptions concerning the attitude of young peoples' view of language situation in Quebec.

The research discovered that the frequency of use of anglicisms among young francophone and allophone Quebecers would reach its maximum between the ages of 14.5 and 17 years. Two-thirds of young people from all three language groups believe that the group of friends is the most favorable environment for the use of Anglicisms in speech. Even if boys also lean towards the opinion that French in Quebec is threatened, we can see that the feeling of linguistic insecurity mainly affects girls. Young allophones are a little more concerned about the future of French than young French speakers. The opinions of young Anglophones are mixed. As for the diatopic factor, it was respondents from the Montreal region who spoke out on an acute concern for the future of French, while respondents from the Gatineau region maintained an even opinion. These

Summary

conclusions confirm the statements of our respondents on the modes of circulation of Anglicisms that confirmed our hypothesis showing that the stakes of the use of Anglicisms in discourse depend on the dia-system.

The character of dynamic synchrony has allowed us to follow which Anglicism were considered as frequent both in 2012 and 2013 – only seven Anglicisms were mentioned by the respondents in both years. These anglicisms were *cool*, *fuck*, *job*, *lousse*, *nice*, *noob* and *skill(s)*. Questionnaire respondents and interview respondents identified the latter as the only recent Anglicism.

Finally, more than two-thirds of all respondents share the opinion that the level of the threat of French goes hand in hand with the effectiveness of the protective measures required by the provincial government and, to a lesser extent, by the federal government.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABRIAL Stéphanie & TOURNIER Vincent, 2011, « Construire un questionnaire », in : BRÉCHON Pierre (dir.), *Enquêtes qualitatives, enquêtes quantitatives*, Grenoble, Presse universitaire de Grenoble, pp. 145–164.
- ARBORIO Anne-Marie & FOURNIER Pierre, 2005, *L'Enquête et ses méthodes : L'Observation directe*, Paris, Armand Colin, 128 pages.
- BALIBAR Renée, 1993, *Le Colinguisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 127 pages.
- BARABEL Michel, MEIER Olivier & PERRET André, 2012, *Travailler avec les nouvelles générations Y et Z*, Levallois-Perret, Groupe Studyrama, 309 pages.
- BASTIEN Hermas, 1938, *Le bilinguisme au Canada*, Montréal, Éditions de l'A.C.F.
- BEAUD Stéphane & WEBER Florence, 2005, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, Éditions La Découverte, 356 pages.
- BÉLANGER Mario, 2004, *Petit guide du parler québécois*, Outremont, Stanké, 239 pages.
- BERGERON Léandre, 2002, *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, TYPO, 572 pages.
- BERTRAND Guy, 2010, *400 capsules linguistiques I*, Montréal, Les éditions Michel Brûlé, 195 pages.
- BLANCHETTE Roger, 2009, *L'Outaouais*, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 180 pages.
- BOGAARDS Paul, 2008, *On ne parle pas français. La langue française face à l'anglais*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 207 pages. <https://doi.org/10.3917/dbu.bogaa.2008.01>
- BORGERS Natacha, De LEEUW Edith & SMITS Astrid, 2004, « Pretesting questionnaires for children and adolescents », in : PRESSER Stanley *et al.*, *Methods for Testing and Evaluating Survey Questionnaires*, Hoboken (New Jersey), John Wiley & sons, Inc., p. 409–429. <https://doi.org/10.1002/0471654728.ch20>

Références bibliographiques

- BOUCHARD Chantal, 1999, *On n'emprunte qu'aux riches. La valeur sociolinguistique et symbolique des emprunts*, Montréal, Fides, 40 pages.
- BOUCHARD Chantal, 2002, *La langue et le nombril. Une histoire sociolinguistique du Québec*, Montréal, Fides, 289 pages.
- BOUCHARD Chantal, 2011, *Méchante langue. La légitimité linguistique du français parlé au Québec*, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 171 pages. <https://doi.org/10.4000/books.pum.4846>
- BOYER Henri, 1991, *Éléments de sociolinguistique*, Paris, Dunod, 147 pages.
- BOYER Henri, 2001, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod, 104 pages.
- CALDWELL Gary, 1990, « L'anglophonie québécoise à la croisée des chemins », in : CORBETTE Noël (dir.), *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 109–116.
- CALDWELL Gary, 1994, *La question du Québec anglais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 122 pages.
- CALVET Louis-Jean, 2002, *Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation*, Paris, Plon, 220 pages.
- CALVET Louis-Jean, 2005, *La sociolinguistique*, Paris, Presses Universitaires de France, 127 pages.
- CARDINAL Linda, 2012, « Que restera-t-il du projet linguistique canadien en 2015 ? », in : FAHMY Miriam (dir.), *L'État du Québec 2012*, Montréal, Boréal, pp. 460–462.
- CASTONGUAY Charles, 2002, « La francophonie canadienne : entre le mythe et la réalité », in : VERREAULT Claude, MERCIER Louis & LAVOIE Thomas (dir.), *Le français, une langue à apprivoiser. Textes des conférences prononcées au Musée de la civilisation (Québec, 2000–2001) dans le cadre de l'exposition Une grande langue : le français dans tous ses états*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 19–40.
- CAUSA Mariella, 2007, « L'indispensable alternance codique », *Le Français dans le monde* n° 351, pp. 18–19.
- CAYOUILLE Patrice, 1996, « Introduction générale », in : GOSSELIN Pierre *et al.*, *Regards sur le Gatineau d'hier*, Hull, Société d'Histoire de l'Outaouais, pages pas numérotées.
- CHARLAND Jean-Pierre, 2004, *Histoire de l'éducation au Québec*, Montréal, ERPI, 205 pages.
- CLAS A. & SEUTIN E., 1989, *J'parle en tarmes. Dictionnaire de locutions et d'expressions figurées au Québec*, Montréal, Canada, 245 pages.
- COLIN Jean-Paul, 2010, *Argot & français populaire*, Paris, Larousse, 976 pages.
- CORBEIL Jean-Claude, 2009, « La langue française au Québec face à ses défis », in : LALIBERTÉ Robert (dir.), *À la rencontre d'un Québec qui bouge. Introduction générale au Québec*, Paris, CTHS, pp. 107–120.
- CORNILLEAU Claude Camille, 2010, *Langue française: de la défense à l'offensive*, Paris, Dualpha Éditions, 511 pages.

- DANIC Isabelle, DELALANDE Julie & RAYOU Patrick, 2006, *Enquêter auprès d'enfants et de jeunes. Objets, méthodes et terrains de recherche en sciences sociales*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 215 pages.
- D'APOLLONIA François, 2010, *Le petit dictionnaire des québécoismes*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 365 pages.
- DARBELNET Jean, 1963, *Regards sur le français actuel*, Montréal, Les Éditions Beauchemin, 176 pages.
- DARBELNET Jean, 1976, *Le français en contact avec l'anglais en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 146 pages.
- DARRIGRAND Mariette, 2008, *Ces mots qui nous gouvernent. Abécédaire de la France sarkozienne*, Paris, Bayard, 189 pages.
- DE COSTER Michel, 2007, *Les enjeux des conflits linguistiques. Le français à l'épreuve des modèles belge, suisse et canadien*, Paris, L'Harmattan, 225 pages.
- DE NEVERS Edmond, 2006, *L'Avenir du peuple canadien-français*, Québec, Les Éditions du Boréal, 383 pages.
- DESANTI Raphaël & CARDON Philippe, 2010, *Initiation à l'enquête sociologique*, Rueil-Malmaison, Éditions ASH, 161 pages.
- DEVEAU Kenneth & LANDRY Rodrigue, 2007, « Identité bilingue », in : BOCK Michel (dir.), *La jeunesse au Canada français. Formation, mouvements et identité*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, pp. 113–134. <https://doi.org/10.2307/j.ctt1ww3w7d.9>
- DUFOUR Christian, 2008, *Les Québécois et l'anglais. Le retour du mouton*, Montréal, Les Éditeurs Réunis, 168 pages.
- DULONG Gaston, 1999, *Dictionnaire des canadianismes*, Sillery, Septentrion, 549 pages. <https://doi.org/10.14375/NP.9782894481356>
- DURAND Guy, 2007, *L'école privée : pour ou contre ?*, Montréal, Les Éditions voix parallèles, 140 pages.
- EDWARDS Vivien, 1973, *Anglicization in Quebec city*, Québec, Centre international de recherches sur le bilinguisme, 54 pages.
- FENNETEAU Hervé, 2007, *Enquête : Entretien et Questionnaire*, Paris, Dunod, 128 pages.
- FOREST Jean, 2006, *Les anglicismes de la vie quotidienne des Québécois*, Montréal, Les Éditions Triptyque, 186 pages.
- FOREST Jean, 2011, *Le grand glossaire des anglicismes*, Montréal, Triptyque, 496 pages.
- FORLOT Gilles, 2008, *Avec sa langue en poche..., Parcours de Français émigrés au Canada*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 218 pages.
- FORTIER Gilles, 1993, *Le Vocabulaire des adolescents et des adolescents du Québec*, Montréal, Les Éditions Logiques, 356 pages.
- FRÉCHETTE Christine, 2005, « Pour un changement de chapitre linguistique », in : STEFANESCU Alexandre & GEORGEAULT Pierre, *Le français au Québec. Les nouveaux défis*, Québec, Fides, pp. 31–89.
- FRENETTE Yves, 1998, *Brève histoire des Canadiens français*, Québec, Les Éditions du Boréal, 209 pages.

Références bibliographiques

- GAGNON Marc, 1974, *Attitude linguistique des adolescents francophones du Canada (recherche sur l'établissement d'une échelle d'attitude)*, Québec, CIRB, 120 pages.
- GAUTHIER Madeleine, 2008, « Les jeunes porteurs de projets : le cas québécois », in : LANGLOIS Simon & PALARD Jacques (dir.), *La conscience de génération en France et au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 29-48.
- GÉRIN-LAJOIE Diane, 2003, *Parcours identitaires de jeunes francophones en milieu minoritaire*, Ottawa, Éditions Prise de Parole, 190 pages.
- GERVAIS Denis, 2003, « Le français au Québec », in : ARGOD-DUTARD Françoise (dir.), *Quelles perspectives pour la langue française ? Histoire, enjeux et vitalité du français en France et dans la Francophonie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 219-229.
- GILDER Alfred, 1999, *En vrai français dans le texte. Dictionnaire franglais-français*, Paris, Le cherche midi éditeur, 376 pages.
- Glossaire du parler français au Canada*, 1930, La Société du parler français au Canada, Québec, 709 pages.
- GÓMEZ CAPUZ Juan, 2005, *La inmigración léxica*, Madrid, Arco/Libros, 80 pages.
- HARVATOPOULOS Yannis, LIVIAN Yves-Frédéric & SARNIN Philippe, 1989, *L'Art de l'enquête*, Paris, Eyrolles, 137 pages.
- HELLY Denise & van SCHENDEL, 2001, *Appartenir au Québec. Citoyenneté, nation et société civile. Enquête à Montréal, 1995*, Québec, Les éditions de l'IQRC, 242 pages.
- HOLLANDS Robert, 2001, « Représenter la jeunesse canadienne : défi ou possibilité réelle ? », in : GAUTHIER Madeleine & PACOM Diane (dir.), *La recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Québec, Les Éditions de l'IQRC, pp. 107-147.
- ISAJLOVIC Renata & MARTIN Isabelle, 2003, *Québécois-English, English-Québécois. Dictionary & Phrasebook*, New York, Hippocrene Books, 183 pages.
- JAVEAU Claude, 1992, *L'Enquête par questionnaire*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 158 pages.
- JEDWAB Jack, 2009, *Capital Language: Differences in Language Knowledge and Use in Ottawa and Gatineau*, www.acs-aec.ca/pdf/polls/12373019775063.doc, [consulté le 18/07/2014].
- LABOV William, 1973, « Some principles of linguistic methodology », *Language in Society*, n° 1, pp. 97-120. <https://doi.org/10.1017/S0047404500006576>
- LAFOREST Marty, 1997, *États d'âme, états de langue*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 143 pages.
- LAGARDE Christian, 2008, *Identité, langue et nation, Qu'est-ce qui se joue avec les langues ?*, Canet, Trabucaire Éditions, 207 pages.
- LAJOIE Andrée, 2009, *Vive la recherche libre !*, Montréal, Liber, 201 pages.
- LAMARRE Patricia, 2001, « Le multilinguisme des jeunes allophones québécois: ressource sociétale et défi éducatif », *Correspondance* 3, pp. 33-48.
- LAMONTAGNE Linda, 1996, *La conception de l'anglicisme dans les sources métalinguistiques québécoises de 1800 à 1930*, Centre international de recherche en aménagement linguistique, Québec, 192 pages.

- LAPONCE Jean, 2006, *Loi de Babel et autres régularités des rapports entre langue et politique*, Lévis (Québec), Les Presses de l'Université Laval, 194 pages.
- LAROCHE-CLAIRE Yves, 2004, *Évitez le français, parlez français !*, Paris, Albin Michel, 294 pages.
- LARRIVÉE Pierre, 2009, *Les Français, les Québécois et la langue de l'autre*, Paris, L'Harmattan, 246 pages.
- LAURIN Jacques, 1975, *Corrigeons nos anglicismes*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 179 pages.
- LEMIEUX André, 2005, *L'Organisation de l'enseignement au Québec. Manuel de références pour la profession enseignante*, Montréal, Éditions nouvelles, 274 pages.
- LÉTOURNEAU Jocelyn, 2005, « Postnationalisme ? Rouvrir la question du Québec », in : ZARKA Yves Charles *et al.*, *Le Québec, une autre Amérique. Dynamismes d'une identité*, Paris, PUF, pp. 13–28. <https://doi.org/10.3917/cite.023.0015>
- Lexikon der Romanistischen Linguistik, 1998, Volume VII : *Kontakt, Migration und Kunstsprachen. Kontrastivität, Klassifikation und Typologie*, Tübingen, Niemeyer, 1085 pages.
- LINTEAU Paul-André, 1992, *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 165 pages.
- LOUBIER Christiane, 1994, *L'aménagement linguistique au Québec. Enjeux et devenir*, Québec, Office de la langue française, Gouvernement du Québec, 145 pages. (collection Langues et sociétés, N°34)
- MACKEY William Francis, 1976, *Bilinguisme et contact des langues*, Paris, Éditions Klincksieck, 534 pages.
- MARTEL Pierre & CAJOLET-LAGANIÈRE, 1996, *Le français québécois. Usages, standard et aménagement*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 141 pages.
- MARTIN Gabriel, 2013, *Dictionnaire des onomatismes québécois : les mots issus de nos noms propres*, Sherbrooke, Éditions du Fleurdelysé, 226 pages.
- MAURAIIS Jacques, 1999, *La qualité de la langue : un projet de société, Rapport préparé par Jacques Maurais*, Québec, Gouvernement du Québec, Conseil de la langue française, 356 pages.
- McLaughlin Barry, 1984, *Second-Language Acquisition in Childhood : Volume2. School-Age Children Second Edition*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, Inc., 288 pages.
- MENEY Lionel, 2003, *Dictionnaire québécois-français. Pour mieux se comprendre entre francophones*, Montréal, Guérin, 1884 pages.
- MERCIER Louis, 2002, *La Société du parler français au Canada et la mise en valeur du patrimoine linguistique québécois (1902–1962)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 507 pages.
- Ministère des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada, 2010, *Découvrir le Canada. Les droits et responsabilités liés à la citoyenneté*, Ottawa, Citoyenneté et Immigration Canada, 66 pages.
- MOÏSE Claudine, 2004, « Le Nouvel Ontario, nordicité et identité » in : HELLER M. & LABRIE N. (éds.), *Discours et identités. Le Canada français, entre modernité et mondialisation*, chapitre 2, Fernelmont, Éditions modulaires européennes, Belgique, pp. 43–88.

Références bibliographiques

- NERRIÈRE Jean-Paul, 2011, *Parlez globish. L'anglais planétaire du troisième millénaire*, Paris, Eyrolles, 300 pages.
- OAKES Leigh, 2005, « French as the 'common public language' in Québec », in : LOCKERBIE Ian, MOLINARO Ines, LAROSE Karim & OAKES Leigh, *French as the Common Language in Québec*, Montréal, Éditions Nota bene, pp. 153–194.
- PAGÉ Michel, 2011, *Un passé, un destin ou l'avenir d'un peuple*, Montréal, M. Pagé, 197 pages.
- PARMENTIER Michel, 2006, *Dictionnaire des expressions et tournures calquées sur l'anglais*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 203 pages.
- PILOTE Annie, 2007, « Construire son identité ou reproduire la communauté ? », in : BOCK Michel (dir.), *La jeunesse au Canada français. Formation, mouvements et identité*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, pp. 83–112. <https://doi.org/10.2307/j.ctt1ww3w7d.8>
- PLOURDE Michel, 1985, *La langue française au Québec. Conférences et allocutions*, Québec, Conseil de la langue française, 307 pages.
- PLOURDE Michel, 1990, *La question du jour – Resterons-nous français ?*, Ville LaSalle, Éditions Hurtubise HMH, 227 pages.
- PODHORNÁ-POLICKÁ Alena & VAŠKOVÁ-KLAPUCHOVÁ Petra, 2014, « Prolégomènes à l'étude des anglicismes néologiques : facteur diatopique et précarité langagière chez les jeunes Québécois d'aujourd'hui », in : BULOT Thierry, BOYER Isabelle & BERTUCCI Marie-Madeleine, *Diasporisations sociolinguistiques & précarités. Discrimination(s) et mobilité(s)*, Paris, L'Harmattan, pp. 75–96.
- POPLACK, Shana, SANKOFF, David & MILLER, Chris (1988), « The social correlates and linguistic processes of lexical borrowing and assimilation », *Linguistics*, volume 26, numéro 1, pp. 47–104. <https://doi.org/10.1515/ling.1988.26.1.47>
- PROVENCHER Jean, 2008, *Chronologie du Québec*, Montréal, Boréal, 375 pages.
- RAZAFIMANDIMBIMANANA Elatiana, 2005, *Français, franglais, québé-quoi ? Les jeunes québécois et la langue française : enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, 238 pages.
- RENAUD Jean, MAYER Micheline & LEBEAU Ronald, 1996, *Espace urbain, espace social. Portrait de la population des villes du Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 169 pages.
- REY Alain & REY-DEBOVE Josette, 2006, *Le Petit Robert*, Paris, 2949 pages.
- ROBINSON Sinclair & SMITH Donald, 1991, *NTC's Dictionary of Canadian French*, Lincolnwood, National Textbook Company, 292 pages.
- ROCHER François, 1987, « Les jeunes et la langue : les maux de l'indifférence », in : BARBAUD Philippe *et al.*, *L'avenir du français au Québec*, Montréal, Québec /Amérique, pp. 99–108.
- ROY Jean-Louis, 2005, *Montréal : ville nouvelle, ville plurielle*, Montréal, Hurtubise HMH, 227 pages.
- ROY Jean-Louis, 2010, *The Future of French. Cultural Competition in the 21st Century*, Oakville, Mosaic Press, 157 pages.

- SAINT-PIERRE Céline, 2004, « L'école dans ou hors la cité ? », in : BOUDREAU Pierre-W. & PARAZELLI Michel (dir.), *L'Imaginaire urbain et les jeunes. La ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*, Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 45-63.
- SARANTAKOS Sotirios, 2005, *Social Research* (troisième édition), Basingstoke, Palgrave Macmillan, 464 pages.
- SVOBODOVÁ Jana et al., 2011, *Fenomén spisovnosti v současné české jazykové situaci*, Universitas Ostraviensis, Ostrava, 233 pages.
- TESSIER Yves, 1984, *Histoire de la rivalité Québec-Montréal. De l'époque amérindienne à nos jours*, Sillery, Les Éditions Tessier, 166 pages.
- THÉRIAULT Joseph-Yvon, 1998, « La question linguistique au Québec : reconnaissance et pluralité », in : DESHAIES Denise & OUELLON Conrad (dir.), *Les linguistes et les questions de langue au Québec : points de vue*, Québec, CIRAL, pp. 69-79.
- THÉRIAULT Joseph Yvon, 2006, « Le Canada français comme réalité vivante », in : GAGNÉ Gilles, *Le Canada français. Son temps, sa nature, son héritage*, Québec, Éditions Nota bene, pp. 257-265.
- VALASKAKIS Kimon, 1986, *Prospective de la langue française au Québec*, Québec, Conseil de la langue française, 283 pages.
- VAŠKOVÁ-KLAPUCHOVÁ Petra, (à paraître), « Enjeux méthodologiques de l'enquête par questionnaire sur l'exemple d'une recherche sociolinguistique au Canada », *Actes de l'École doctorale de Telč 20/09 – 22/09/2012*, Université Masaryk de Brno.
- VAŠKOVÁ-KLAPUCHOVÁ Petra, 2016, « Confrontation des approches quantitative et qualitative dans le cadre d'une enquête sur le terrain québécois », *Actes du XXXV^e Colloque international de linguistique fonctionnelle 18/09 – 22/09/2013*, Université Masaryk de Brno.
- VAŠKOVÁ-KLAPUCHOVÁ Petra, 2016, « Variations diatopiques et diaphasiques des anglicismes dans le langage des adolescents québécois francophones », *Actes du III^e Colloque international Studia Romanistica Beliana 10/10 – 11/10/2013*, Université Matej Bel.
- VAŠKOVÁ-KLAPUCHOVÁ Petra, 2013, « L'identité francophone des adolescents québécois est-elle en danger ? », in : Alicja KACPRZAK & Jean-Pierre GOUDAILLIER (éds.), *Fonctions identitaires en situations diglossiques. Argots – dialectes – patois*, Łódź, Presses Universitaires de Łódź, pp. 223-231.
- Ville de Gatineau [révision historique, Latrémouille Denise & Lanthier Suzanne], 1995, *Gatineau racontée*, Gatineau, Ville de Gatineau, 90 pages.
- VOIROL Michel, 1988, *Anglicismes et anglomanie*, Paris, Les éditions du CFPJ, 96 pages.
- WALTER Henriette, 2003, *Honni soit qui mal y pense. L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*, Paris, Laffont, 446 pages.
- YACINE Rachida (dir.), 2011, *Langues nationales, langues de développement ? Identité et aliénation*, Paris, L'Harmattan, 112 pages.

Webographie

- Collins Dictionary : <https://www.collinsdictionary.com>, [consulté le 16/12/2014 et le 10/02/2015].
- Commissariat aux langues officielles : https://www.clo-ocol.gc.ca/html/biling_f.php, [consulté le 14/08/2014].
- Érudit : <https://www.erudit.org/fr>, [consulté le 18/03/2015].
- La francophonie canadienne : <http://www.parcourscanada.com/guide-canada/franco-phonie>, [consulté le 24/04/2015].
- Online Etymology Dictionary : <https://www.etymonline.com>, [consulté le 03/01/2014 et le 23/09/2014].
- Statistiques Canada : <https://www.statcan.gc.ca/fra/debut>, [consulté le 09/07/2014 et les 21-23/07/2014].
- Université de Laval : <https://www.ulaval.ca>, [consulté le 18/07/2014, le 17/01/2020, le 20/01/2020 et le 18/01/2020].
- Ville de Gatineau : <https://www.gatineau.ca/portail/default.aspx?p=accueil>, [consulté le 26/04/2015].

LISTE DES GRAPHIQUES

Graphique 1 : Composition des groupes linguistiques selon les sites	88
Graphique 2 : Évolution de la proportion des anglicismes selon la variable âge	92
Graphique 3 : Effet de l'entourage du point de vue des groupes linguistiques.....	95
Graphique 4 : Milieux favorables à l'implantation des anglicismes	101
Graphique 5 : Opinions des jeunes selon leur âge sur le sentiment de la menace du français par l'anglais (en%).....	155
Graphique 6 : Opinions des jeunes selon leur âge à propos du sentiment de la protection du français de la part de l'État (en%).....	157
Graphique 7 : Menace du français de la part de l'anglais vue par les jeunes francophones.....	163
Graphique 8 : Protection du français de la part de l'État vue par les jeunes francophones.....	165
Graphique 9 : Menace du français de la part de l'anglais vue par les jeunes anglophones	168
Graphique 10 : Protection du français de la part de l'État vue par les jeunes anglophones	169
Graphique 11 : Menace du français de la part de l'anglais vue par les jeunes allophones	171
Graphique 12 : Protection du français de la part de l'État vue par les jeunes allophones	173
Graphique 13 : Synthèse des attitudes sur la menace du français de la part de l'anglais.....	175
Graphique 14 : Sentiment de précarité langagière selon les groupes linguistiques et selon les sites.....	176

Liste des graphiques

Graphique 15 : Synthèse des attitudes sur la protection
du français de la part de l'État..... 177

Graphique 16 : Protection du français de la part de l'État selon
les groupes linguistiques et selon les sites..... 178

Graphique 17 : Corrélation entre les sentiments de précarité langagière
et la suffisance de la protection officielle selon les sites 179

Graphique 18 : Corrélation entre les sentiments de précarité langagière
et la suffisance de la protection officielle selon les groupes linguistiques 180

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Répartition linguistique au Canada	26
Tableau 2 : Avantages et désavantages des différents types d'enquête.....	44
Tableau 3 : Disposition géographique.....	58
Tableau 4 : Questions et hypothèses de l'enquête qualitative	67
Tableau 5 : Exemples d'encodage des réponses du questionnaire.....	71
Tableau 6 : Listes illustratives des représentations des anglicismes.....	107
Tableau 7 : Mini-base d'anglicismes communs du point de vue des groupes linguistiques	110
Tableau 8 : Dérivations de <i>job</i>	140
Tableau 9 : Résultats absolus et relatifs pour la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? » selon les sites.....	154
Tableau 10 : Résultats absolus et relatifs pour la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? » selon la variable sexe	155
Tableau 11 : Quelques commentaires des enquêtés à propos de la question « Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ? ».....	156
Tableau 12 : Résultats absolus et relatifs pour la question « La protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? »	157
Tableau 13 : Résultats absolus et relatifs pour la question « La protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? » selon la variable sexe	158
Tableau 14 : Quelques commentaires des enquêtés à propos de la question « Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'État est-elle suffisante ? »	158
Tableau 15 : Sentiment de précarité langagière selon les sites chez l es enquêtés francophones	163
Tableau 16 : Protection du français de la part de l'État selon les sites chez les enquêtés francophones	165

Liste des tableaux

Tableau 17 : Sentiment de précarité langagière selon les sites chez les enquêtés anglophones	167
Tableau 18 : Protection du français de la part de l'État selon les sites chez les enquêtés anglophones	169
Tableau 19 : Sentiment de précarité langagière selon les sites chez les enquêtés allophones	171
Tableau 20 : Protection du français de la part de l'État selon les sites chez les enquêtés allophones	173
Tableau 21 : Sentiment de précarité langagière selon les groupes linguistiques.....	175
Tableau 22 : Protection du français de la part de l'État selon les groupes linguistiques.....	178

ANNEXE QUESTIONNAIRE



**Faculté des Lettres
Université Masaryk de Brno
République Tchèque**

QUESTIONNAIRE

Je m'appelle Petra Vašková et je suis doctorante à l'Université Masaryk de Brno en République tchèque. Je suis en train de rédiger ma thèse de doctorat dans le cadre des langues romanes et j'aimerais demander ton aide à travers ce questionnaire qui restera anonyme. En remplissant ce questionnaire tu participes à la recherche menée auprès de la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk.

Annexe questionnaire

PREMIÈRE PARTIE

1 *Quelle est la proportion des anglicismes dans ton discours quotidien ?*

- fréquente occasionnelle aucune autre :

2 *Quels mots d'origine anglaise utilises-tu le plus fréquemment ?*

.....

3. *Quels mots d'origine anglaise as-tu récemment commencés à utiliser ?*

.....

4. *Est-ce que tu penses que la fréquence des anglicismes dans ton discours change en fonction de l'entourage ?* oui non

Si oui, pourquoi ?

5. *Dans quel entourage ton vocabulaire contient-il le plus d'anglicismes ?*

- groupe de copains famille école autre :

6. *Penses-tu que les anglicismes sont davantage employés par un groupe particulier ?*

- oui non Si oui, par lequel ? :

As-tu d'autres observations par rapport aux anglicismes dans le français du Canada ?

.....
.....

DEUXIÈME PARTIE

Est-ce que les anglicismes suivants font partie de ton vocabulaire ?

DEADLINE

- je le connais et je l'utilise je le connais mais je ne l'utilise pas je ne le connais pas

Au lieu de *deadline*, j'utilise plutôt :

Quand l'as-tu entendu pour la première fois ?

- récemment il y a quelques mois il y a plus d'un an autre :

Dans quelle situation l'utilises-tu ?

- à la maison avec des amis autre :

Dans quelles phrases concrètement l'utilises-tu ?

.....

Selon ton opinion, ce mot est utilisé par : tous les francophones du Canada

- plutôt les jeunes francocanadiens uniquement les jeunes autre :

LOUSSE

je le connais et je l'utilise je le connais mais je ne l'utilise pas je ne le connais pas

Au lieu de *lousse*, j'utilise plutôt :

Quand l'as-tu entendu pour la première fois ?

récemment il y a quelques mois il y a plus d'un an autre :

Dans quelle situation l'utilises-tu ?

à la maison avec des amis autre :

Dans quelles phrases concrètement l'utilises-tu ?

.....

Selon ton opinion, ce mot est utilisé par : tous les francophones du Canada

plutôt les jeunes francocanadiens uniquement les jeunes autre :

SKILL

je le connais et je l'utilise je le connais mais je ne l'utilise pas je ne le connais pas

Au lieu de *skill*, j'utilise plutôt :

Quand l'as-tu entendu pour la première fois ?

récemment il y a quelques mois il y a plus d'un an autre :

Dans quelle situation l'utilises-tu ?

à la maison avec des amis autre :

Dans quelles phrases concrètement l'utilises-tu ?

.....

Selon ton opinion, ce mot est utilisé par : tous les francophones du Canada

plutôt les jeunes francocanadiens uniquement les jeunes autre :

JOB

je le connais et je l'utilise je le connais mais je ne l'utilise pas je ne le connais pas

Au lieu de *job*, j'utilise plutôt :

Quand l'as-tu entendu pour la première fois ?

récemment il y a quelques mois il y a plus d'un an autre :

Dans quelle situation l'utilises-tu ?

à la maison avec des amis autre :

Dans quelles phrases concrètement l'utilises-tu ?

.....

Selon ton opinion, ce mot est utilisé par : tous les francophones du Canada

plutôt les jeunes francocanadiens uniquement les jeunes autre :

Annexe questionnaire

NOOB

je le connais et je l'utilise je le connais mais je ne l'utilise pas je ne le connais pas
Au lieu de *noob*, j'utilise plutôt :

Quand l'as-tu entendu pour la première fois ?
 récemment il y a quelques mois il y a plus d'un an autre :

Dans quelle situation l'utilises-tu ?
 à la maison avec des amis autre :

Dans quelles phrases concrètement l'utilises-tu ?

Selon ton opinion, ce mot est utilisé par : tous les francophones du Canada
 plutôt les jeunes francocanadiens uniquement les jeunes autre :

TROISIÈME PARTIE

1. *Penses-tu que le français au Canada est menacé par l'anglais ?* oui non
Pourquoi ?.....
.....

2. *Selon ton opinion, la protection de la langue française de la part de l'Etat est-elle suffisante ?*
 oui non
Pourquoi ?

RENSEIGNEMENTS À COMPLÉTER

Sexe : homme femme Age:

Ville actuelle : Ville de naissance :

Niveau d'études : 1 2 3 4 5

Langue maternelle de ton père :

Langue maternelle de ta mère :

Langue parlée au foyer :

Langue(s) étrangère(s) + niveau :

Si tu es intéressé(e) par les résultats de la recherche, n'oublie pas de mettre ton adresse du courriel :

Merci beaucoup !

COMITÉ ÉDITORIAL DE L'UNIVERSITÉ MASARYK

prof. PhDr. Jiří Hanuš, Ph.D.

doc. RNDr. Petra Bořilová Linhartová, Ph.D., MBA

Mgr. Tereza Fojtová

doc. JUDr. Marek Fryšták, Ph.D.

Mgr. Michaela Hanousková

doc. RNDr. Petr Holub, Ph.D.

doc. Mgr. Jana Horáková, Ph.D.

prof. MUDr. Lydie Izakovičová Hollá, Ph.D.

prof. PhDr. Tomáš Janík, Ph.D., M.Ed.

prof. PhDr. Tomáš Kubiček, Ph.D.

doc. RNDr. Jaromír Leichmann, Dr.

PhDr. Alena Mizerová

doc. Ing. Petr Pirožek, Ph.D.

doc. RNDr. Lubomír Popelínský, Ph.D.

Ing. Zuzana Sajdlová, Ph.D.

Mgr. Kateřina Sedláčková, Ph.D.

prof. RNDr. Ondřej Slabý, Ph.D.

prof. PhDr. Jiří Trávníček, M.A.

doc. PhDr. Martin Vaculík, Ph.D.

COMITÉ ÉDITORIAL DE LA FACULTÉ DE LETTRES DE L'UNIVERSITÉ MASARYK

doc. PhDr. Daniel Drápala, Ph.D.

prof. Mgr. Lukáš Fasora, Ph.D.

prof. PhDr. Jiří Hanuš, Ph.D.

doc. Mgr. Jana Horáková, Ph.D.

(présidente)

doc. PhDr. Jana Chamonikolasová, Ph.D.

prof. Mgr. Libor Jan, Ph.D.

prof. PhDr. Jiří Kroupa, CSc.

prof. PhDr. Petr Kyloušek, CSc.

prof. Mgr. Jiří Macháček, Ph.D.

doc. Mgr. Katarina Petrovičová, Ph.D.

(secrétaire)

prof. PhDr. Ivo Pospíšil, DrSc.

Approche épilinguistique des adolescents québécois sur la situation linguistique au Québec

Petra Klapuchová

Achévé d'imprimer à l'Université Masaryk
collection **Opera Facultatis philosophicae Universitatis Masarykianae**
(**Spisy Filozofické fakulty Masarykovy univerzity**) / No 505

Directrice / doc. Mgr. Jana Horáková, Ph.D.

Secrétaire / doc. Mgr. Katarina Petrovičová, Ph.D.

Éditrice / Mgr. Kateřina Najbrtová, Ph.D.

Chargée d'éditions / Mgr. Vendula Hromádková

Relecture / Mgr. Lucile Pittellioen-Cusimano

Typographie, graphisme et couverture / Mgr. Pavel Křepela

Mise en page / Mgr. Pavel Křepela

Première édition

Dépôt légal / 2020

Tirage / 200 nombre d'exemplaires

Impression / Tiskárna KNOPP, s.r.o., U Lípy 926, 549 01
Nové Město nad Metují

ISBN 978-80-210-9732-2

ISBN 978-80-210-9733-9 (online ; pdf)

ISSN 1211-3034

<https://doi.org/10.5817/CZ.MUNI.M210-9733-2020>